

Raymond Chandler

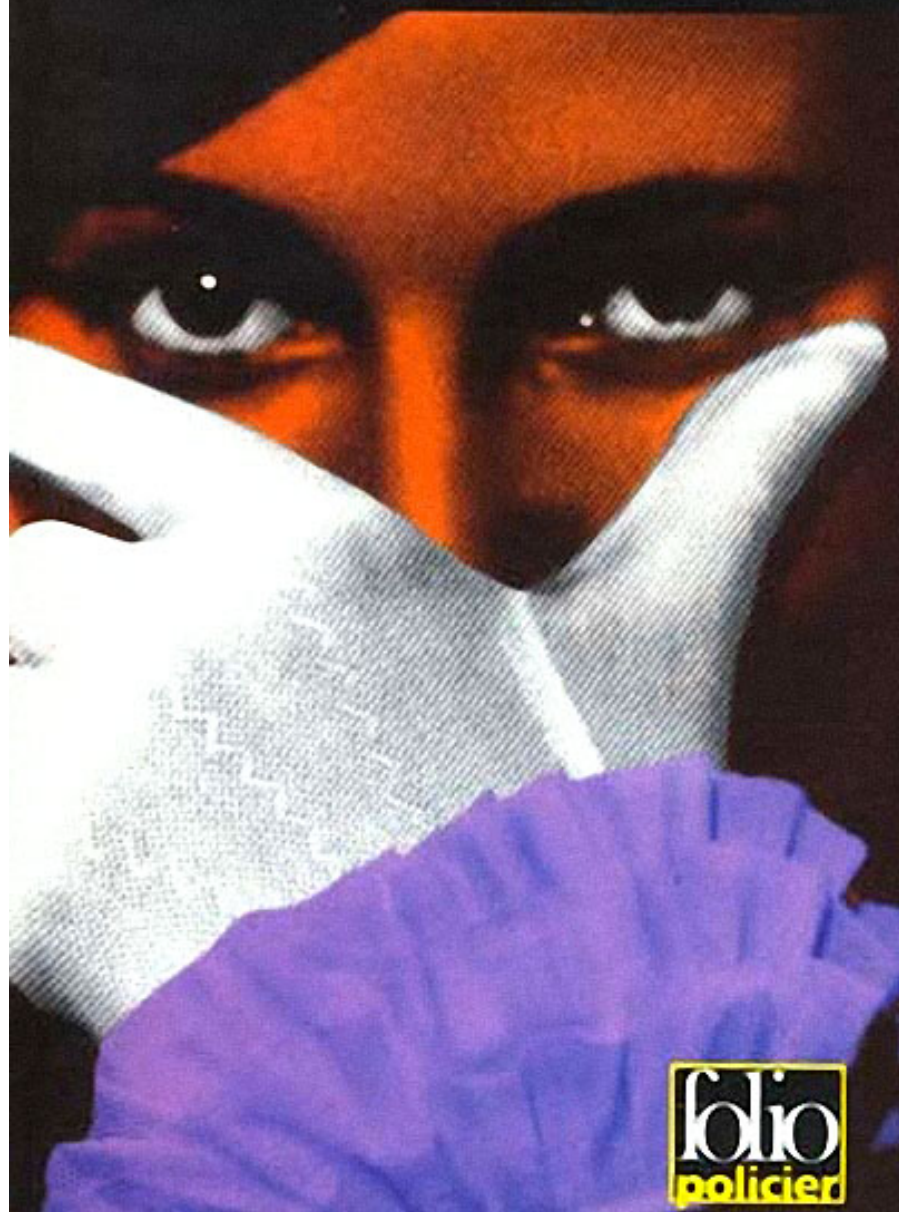
Fais pas ta rosière!





Raymond Chandler

Fais pas ta rosière!



folio
policier

Raymond Chandler

Fais pas ta rosière !

Traduit de l'anglais
par Simone Jacquemont et J. G. Marquet

Titre original :
THE LITTLE SISTER

© Raymond Chandler et Helga Greene, Literary Agency, London,
© Éditions Gallimard, 1950, pour la traduction française.

Né en 1888 à Chicago, Raymond Chandler passe son enfance en Angleterre, avec sa mère divorcée. Externe au Dulwich College, il séjourne en France et en Allemagne, puis, reçu au concours des Affaires étrangères, il travaille à l'Amirauté, qu'il quitte très vite pour devenir journaliste. Rentré aux États-Unis en 1912, il s'engage, en 1914, dans l'armée canadienne, sert en France et termine la guerre dans la R.A.F.

Il s'installe alors en Californie, devient administrateur de compagnies pétrolières. La crise de 1929 l'ayant réduit au chômage, il se met alors à lire les magazines populaires de l'époque, les *pulps*, puis à écrire des nouvelles pour l'un des plus célèbres, *Black Mask*.

En 1939, il rédige son premier roman, *Le grand sommeil*, où apparaît Philip Marlowe, le détective privé qui deviendra à l'écran, sous les traits d'Humphrey Bogart, un des premiers grands héros mythologiques du roman noir. En 1943, Hollywood fait appel à lui en tant qu'adaptateur ou scénariste.

Il est mort le 26 mars 1959.

Parmi ses ouvrages les plus connus traduits en français : *La dame du lac* (1948), *Adieu, ma jolie* (1948), *Le grand sommeil* (1948), *La grande fenêtre* (1949), *Fais pas ta rosière !* (1950), *Sur un air de navaja* (1954), *Charades pour écroulés* (1959), *Un tueur sous la pluie* (1972), *Le jade du mandarin* (1972).

Ont été adaptés à l'écran, entre autres : *La dame du lac* par Robert Montgomery, *Adieu, ma jolie* par Edward Dmytryk, *Le grand sommeil* par Howard Hawks, *La grande fenêtre* par Paul Bogart, *Sur un air de navaja* par Robert Altman.

La vitre dépolie de la porte arbore en lettres noires une inscription tout écaillée : *Philip Marlowe... Recherches*. Une porte assez minable au bout d'un couloir minable également. La porte est fermée à clé, mais sa voisine, qui ne l'est pas, porte exactement la même inscription.

C'était un de ces clairs matins tels que nous en offre la Californie au début du printemps, avant que les grands brouillards s'installent. Les pluies sont passées. Les collines sont encore vertes et de la vallée, par-delà les coteaux de Hollywood, on aperçoit la neige sur les hautes montagnes. Les fourreurs mettent en réclame leurs soldes annuels. Et à Beverly Hills, les jacarandas commencent à fleurir.

Il y avait cinq minutes que j'épiais la mouche bleue attendant qu'elle veuille bien se poser. Mais cela ne lui disait rien. Le tue-mouches brandi, j'étais fin prêt. Une flaque de soleil brillait sur l'angle du bureau et je savais que tôt ou tard c'était là qu'elle viendrait se poser. Pourtant quand elle y vint, je ne m'en aperçus pas du premier coup. Le bourdonnement cessa, et soudain je la vis. C'est alors que le téléphone se mit à sonner.

J'avancai la main gauche vers l'appareil, tout doucement, sans me presser. Je décrochai sans bruit et chuchotai :

— Ne quittez pas s'il vous plaît.

Je posai délicatement l'appareil sur le buvard. Elle était toujours là, bleu-vert, chatoyante et impure. Je pris ma respiration et frappai un grand coup. Ce qui en restait voltigea dans l'air et vint s'abattre sur le tapis. J'allai la ramasser et l'attrapant par l'aile qui tenait encore, la jetai dans la corbeille à papier.

— Pardon de vous avoir fait attendre, dis-je au téléphone.

— C'est bien monsieur Marlowe, le détective ! demanda une petite voix fluette et précipitée de gamine.

Je répondis que c'était bien M. Marlowe, le détective.

— Combien prenez-vous d'honoraires, monsieur Marlowe ?

— De quoi voulez-vous me charger ?

La voix se fit un tantinet plus acerbe.

— Je ne peux vraiment pas vous le dire au téléphone. C'est... c'est très confidentiel. Avant d'aller perdre mon temps chez vous, je voudrais avoir une idée...

— Quarante dollars par jour plus les frais. À moins que ce ne soit un genre de travail qui puisse se traiter à forfait.

— C'est beaucoup trop, protesta la petite voix. Voyons, ça pourrait monter à des centaines de dollars et je n'ai qu'un très petit salaire...

— Où êtes-vous en ce moment ?

— Mais, dans un drugstore. Juste à côté de votre bureau.

— Vous auriez pu économiser un jeton : l'ascenseur est gratuit. Montez, qu'on vous voie un peu. Si vos ennuis sont de mon ressort, je peux vous donner une idée assez précise...

— J'ai besoin de me rendre compte, dit avec fermeté la petite voix. Il s'agit d'une affaire très délicate, très personnelle. Je ne peux pas en parler à n'importe qui. Vous comprenez, monsieur Marlowe, Orrin vivait dans un quartier très mal famé. Du moins il m'a semblé. Le gérant de la maison meublée est horriblement antipathique. Il empestait l'alcool. Est-ce que vous buvez, monsieur Marlowe ?

— Ma foi, s'il faut tout vous avouer...

— C'est que... il m'est impossible d'employer un détective qui s'adonne à la boisson. Je suis même contre le tabac.

— Ça irait-il si je dépiautais une orange ?

Je perçus le bref suffoquement à l'autre bout du fil.

— Vous pourriez au moins vous exprimer comme un gentleman, dit-elle.

— Vous feriez mieux de vous adresser à l'University Club, lui dis-je. Il paraît qu'ils en ont encore deux ou trois, mais ça m'étonnerait qu'ils vous les confient.

Et là-dessus, je raccrochai. C'était la bonne méthode. Mais cela se révéla insuffisant. J'aurais dû fermer la porte à double tour et me cacher sous le bureau.

Cinq minutes plus tard, le timbre résonnait dans la petite pièce qui me sert de salle d'attente. J'avais posé les pieds sur mon bureau ; je les retirai et allai voir. Elle était là. Et personne ne ressemblait moins à lady Macbeth. C'était une petite jeune fille tirée à quatre épingles, l'air un peu pincé, aux cheveux châtons soigneusement lissés, et qui portait des lunettes sans monture. Elle était vêtue d'un tailleur marron. Une de ces ridicules sacoches en bandoulière, qui font penser aux receveurs de tramways et aux dames de charité, pendait à son épaule. Elle n'avait ni fard, ni rouge, ni bijoux, et ses lunettes sans bords lui donnaient le genre bas bleu.

— On ne parle pas comme ça au téléphone, me dit-elle d'un ton sec. Vous devriez avoir honte.

— Oui, mais je suis trop fier pour le montrer. Allons. (Je m'effaçai pour la laisser passer.) Puis-je vous offrir une chaise ?

Elle s'assit toute raide, à cinq centimètres du bord.

— Si je parlais sur ce ton aux malades du docteur Zugmith, dit-elle, je ne serais pas longue à perdre ma place.

— Et comment va-t-il, le cher homme ? répondis-je. Je ne l'ai pas revu depuis le jour où j'étais tombé du toit du garage...

Elle prit un air sincèrement étonné :

— Oh ! voyons, il est impossible que vous connaissiez le docteur Zugmith.

— Si ! Je connais un docteur George Zugmith. À Santa-Rosa.

— Oh ! non. Celui-ci est le docteur Alfred Zugmith, de Manhattan. Le Manhattan du Kansas, pas le Manhattan de New York.

— Alors, ça doit être un autre Zugmith. Vous, comment vous appelez-vous ?

— Je préférerais ne pas vous le dire.

— On est juste venu jeter un coup d'œil à l'étalage, en somme ?

— Si vous voulez. Avant de raconter mes histoires de famille, à un inconnu, j'ai quand même bien le droit de chercher à savoir si c'est quelqu'un de confiance.

Je pris ma pipe et commençai à la bourrer :

— Si vous m'engagez, dis-je, il faut me prendre comme je suis. Vous ne vous êtes tout de même pas imaginé en venant ici que vous alliez tomber sur un enfant de chœur ? Je vous ai raccroché l'appareil au nez et vous êtes montée quand même. Donc vous avez besoin de moi. Comment vous appelez-vous et qu'est-ce qui cloche ?

Elle se borna à me regarder fixement.

— Écoutez, dis-je. Vous venez de Manhattan, dans le Kansas. La

dernière fois que j'ai consulté un atlas, c'était une petite ville non loin de Topeka. Population d'environ douze mille habitants. Vous travaillez chez le docteur Alfred Zugmuth et vous recherchez quelqu'un du nom d'Orrin. Manhattan est un trou. C'est forcé. Il n'existe qu'une demi-douzaine de grandes villes dans le Kansas. J'en sais déjà assez pour pouvoir dénicher l'histoire de votre famille.

— Pourquoi donc cherchiez-vous à la connaître ? demanda-t-elle, troublée.

— Moi ? Je n'en ai pas la moindre envie. J'en ai marre des gens qui viennent me raconter leur arbre généalogique. Je reste dans le bureau parce que je n'ai pas d'autre endroit où aller. Mais je n'ai pas envie de travailler. Je n'ai envie de rien.

— Vous parlez trop.

— C'est vrai. Je parle trop. Les hommes seuls parlent toujours trop. Ou ils sont muets comme des carpes. Alors ? On commence à parler affaires ? Comment vous appelez-vous ?

— Orfamay Quest, répondit-elle en clignant des paupières comme si elle allait se mettre à pleurer.

Elle m'épela le prénom, en un seul mot.

— Je vis avec ma mère, continua-t-elle, le débit soudain plus rapide comme si c'était déjà elle qui me payait – à l'heure. Mon père est mort depuis quatre ans. Il était médecin. Mon frère Orrin devait lui aussi être chirurgien, mais, au bout de deux années de médecine, il a opté pour le métier d'ingénieur. Il y a un an environ, Orrin est parti travailler aux usines aéronautiques de la Cal-Western, à Bay City.

Elle réfléchit un moment, le sourcil froncé. Puis elle se mit à contempler mon visage. Elle hésitait. Enfin, elle fonça.

— Ce n'était pas du tout le genre d'Orrin de ne pas nous écrire régulièrement. Et pourtant il n'a envoyé en tout que deux lettres à maman et à moi trois, durant ces six derniers mois. La dernière lettre date d'il y a quatre mois. Nous avons commencé à nous inquiéter, maman et moi. Alors j'ai profité de mon congé pour venir le voir. Il n'avait jamais quitté le Kansas auparavant. (Elle s'interrompt.) Vous ne prenez pas de notes ? demanda-t-elle.

Je me contentai d'un grognement vague.

— Je croyais que les détectives notaient toujours les choses sur un petit carnet.

— Pour la partie comique, c'est moi qui m'en charge. Vous, contentez-vous de raconter votre petite histoire. Vous êtes donc partie en vacances. Ensuite ?

— J'avais écrit à Orrin pour lui annoncer que j'allais venir, mais il ne m'avait pas répondu. Alors je lui ai envoyé un télégramme de Salt Lake City, mais il n'y a pas répondu non plus. Il ne me restait qu'à aller chez lui. C'est horriblement loin. J'ai pris l'autobus. C'est à Bay City, 449 Idaho

Street.

Elle s'interrompit de nouveau, puis répéta l'adresse que je n'inscrivis toujours pas.

— Vous ne connaissez peut-être pas Bay City, monsieur ?

— Mon Dieu, dis-je, tout ce que je sais de Bay City, c'est que chaque fois que j'y vais, il faut que je me paye une tête de rechange. Vous voulez que je finisse pour vous, votre histoire.

— Q-u-o-i ?

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Il a déménagé, dis-je. Vous ne savez pas où. Et vous avez peur qu'il ne soit en train de vivre une vie de débauche et de perdition dans un de ces appartements de grand luxe à terrasse en compagnie d'une créature au parfum troublant, drapée dans un manteau de vison...

— Oh ! Ça alors...

— Serais-je trop vulgaire ?

— Écoutez, monsieur, parvint-elle à articuler, pour Orrin, ce n'est jamais ça qui me fera peur. Et si Orrin vous entendait, vous pourriez vous en repentir. Il n'est pas toujours commode, vous savez. Mais je suis sûre qu'il se passe quelque chose. C'est une pension de famille lamentable et je n'ai pas du tout aimé le patron. C'est un homme, affreux. Il m'a dit qu'Orrin était parti et que sa seule envie, c'était de s'envoyer un bon coup de schnaps. Je me demande comment Orrin a pu vivre dans un endroit pareil.

— Vous avez bien dit un coup de schnaps ?

Elle rougit.

— Ce sont les paroles du patron. Je ne fais que les répéter.

— Ah ! bon, et alors ?

— Ensuite, je me suis rendue à l'endroit où il travaillait. Vous savez, les usines Cal-Western. Là, on m'a dit qu'il avait été congédié en même temps que beaucoup d'autres et qu'on n'en savait pas davantage. Je suis alors passée à la poste pour demander s'il leur avait laissé un changement d'adresse. On m'a répondu qu'on ne donnait pas de renseignements de ce genre, que c'était contre le règlement. Alors, j'ai expliqué ce qui se passait et l'employé m'a dit : bon, si j'étais sa sœur, il voulait bien regarder quand même. Mais quand il est revenu, il m'a dit qu'Orrin n'avait rien laissé. Cette fois, j'ai commencé à m'affoler un peu. Il pouvait avoir eu un accident ou quelque chose de ce genre.

— Vous n'avez pas songé à aller trouver la police ?

— La police ? Je n'oserais pas. Orrin ne me le pardonnerait jamais. À ses meilleurs moments, il n'est déjà pas si facile. Dans notre famille...

Elle hésita et il y eut au fond de ses yeux quelque chose qu'elle s'efforça de dissimuler. Très vite, elle enchaîna :

— Dans notre famille, on n'a pas l'habitude...

— Écoutez, coupai-je, excédé. Je ne vous dis pas qu'il a pu piquer un

portefeuille. Mais il aurait pu se faire renverser par une auto, perdre la mémoire, être trop grièvement blessé pour parler.

Elle m'écoutait d'un air impassible et assez méprisant.

— Si c'était ça, nous l'aurions su, dit-elle. Les gens ont toujours dans leurs poches de quoi les identifier.

— Il arrive parfois qu'il ne leur reste que les poches.

— Est-ce que vous essayez de me faire peur, monsieur ?

— Si je le cherchais, je crois que j'aurais fort à faire. Alors, à votre avis, qu'est-il arrivé ?

— Si je le savais, je n'aurais pas eu besoin de venir vous voir. Combien me prendriez-vous pour le retrouver ?

J'hésitai longtemps avant de répondre, puis je lui demandai :

— Vous voulez dire seul, sans en parler à personne ?

— Oui, seul, sans en parler à personne.

— Je vois. Eh bien ! cela dépend. Je vous ai dit mon tarif.

Elle posa ses mains jointes sur le coin du bureau.

— Je croyais que puisque vous étiez détective et tout ce qui s'ensuit, vous pourriez le retrouver tout de suite, dit-elle. Je ne peux vraiment pas mettre plus de vingt dollars. J'ai encore tous mes repas à payer ici, l'hôtel, mon billet de retour, et vous savez ce que coûtent les hôtels et le wagon-restaurant ?

— Où êtes-vous descendue ?

— Je préfère ne pas vous le dire, si ça ne vous fait rien...

— Pourquoi ?

— J'aime mieux. J'ai trop peur de mettre Orrin en colère. Et d'ailleurs je peux toujours vous appeler au téléphone, non ?

— Comme vous voudrez. Dites-moi, Miss Quest, de quoi avez-vous peur, à part les colères d'Orrin ?

J'avais laissé ma pipe s'éteindre. Je craquai une allumette et l'approchai du fourneau. Ce faisant je l'observai.

— Vous ne trouvez pas que c'est une épouvantable habitude de fumer la pipe ?

— Possible. Mais il faudrait me payer plus de vingt dollars pour me la faire perdre. Et n'essayez pas de détourner la conversation.

— Je vous interdis de me parler ainsi ! explosa-t-elle. C'est très mal élevé de fumer la pipe. Maman n'a jamais permis à papa de fumer à la maison, même pendant ses deux dernières années, après son attaque. Il restait là dans son fauteuil, sa pipe vide à la bouche. Mais en réalité, même cela, ça ne faisait pas plaisir à maman. Surtout que nous avions beaucoup de dettes ; elle disait toujours qu'elle n'avait pas les moyens d'en gaspiller pour quelque chose d'aussi inutile que le tabac. La paroisse en avait plus besoin que lui.

— Je commence à comprendre, dis-je lentement. Dans une famille comme la vôtre, il y en a toujours un qui devient la brebis galeuse.

Elle se leva d'un bond, serra sur son cœur sa sacoche d'infirmière.

— Je vous trouve très antipathique, dit-elle. Et je crois que je me passerai de vos services. Vous voulez peut-être insinuer qu'Orrin a commis une faute. Mais, moi, je vous assure bien que ce n'est pas lui la brebis galeuse de la famille.

Je ne bronchai pas. Elle fit brusquement demi-tour, fonça vers la porte, posa la main sur la poignée et tourna sur ses talons. Elle revint et fondit en larmes. Je réagis exactement comme un poisson empaillé devant l'appât. Elle prit son petit mouchoir et se mit à se frotter les yeux.

— Et maintenant, vous allez probablement appeler la police, fit-elle d'une voix entrecoupée, les journaux de Manhattan vont savoir et ils publieront des horreurs sur nous.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites. Cessez de me la faire au sentiment. Et montrez-moi une photo de lui.

Elle rangea précipitamment son mouchoir et de son sac tira quelque chose qu'elle me tendit par-dessus le bureau. C'était une enveloppe, toute plate, mais qui pouvait contenir deux épreuves. Je ne regardai pas dedans.

— Décrivez-le-moi, de la façon dont vous le voyez, dis-je.

Elle se concentra, en agitant bizarrement les sourcils :

— Il a eu vingt-huit ans en mars. Des cheveux châtain clair, plus blonds que les miens, des yeux bleus, plus clairs aussi. Il se coiffe en arrière. Il est très grand, plus d'un mètre quatre-vingt. Mais il ne pèse que soixante-cinq kilos. Il portait une petite moustache blonde, mais maman la lui a fait couper. Elle disait...

— Inutile, interrompis-je. Je sais : le pasteur voulait s'en servir pour bourrer un coussin.

— Je vous interdis de parler comme ça de ma mère ! glapit-elle en blêmissant de rage.

— Oh ! cessez de faire l'idiote. Il y a une foule de choses que j'ignore de vous. Mais vous pouvez dès maintenant vous abstenir de poser à l'enfant de Marie. Orrin avait-il quelques signes particuliers, des grains de beauté, des cicatrices, ou peut-être le Psaume 23 tatoué sur sa poitrine ? Et ne vous donnez pas la peine de rougir.

— Mais enfin, vous n'avez pas besoin de me crier après ! Pourquoi ne regardez-vous pas la photo ?

— Sur la photo, il est probablement habillé. Après tout, vous êtes sa sœur. Vous devriez savoir.

— Non, il n'en a pas, fit-elle d'un air pincé. Seulement une petite cicatrice sur la main gauche, un kyste qu'on lui a enlevé.

— Et ses habitudes ? Qu'est-ce qui l'intéresse en dehors de ne pas boire, de ne pas fumer, et de ne pas courir les filles ?

— Mais... comment savez-vous tout ça ?

— C'est votre mère qui me l'a dit.

Elle sourit. Je commençais à me demander si elle savait le faire. Ses

dents étaient très blanches et très régulières et elle ne découvrait pas ses gencives. C'était déjà ça.

— Ce que vous êtes bête ! fit-elle. Il étudie beaucoup et il a un très bel appareil de photo avec lequel il aime prendre les gens quand ils ne s'y attendent pas. Quelquefois ça les met en fureur. Mais Orrin dit que les gens devraient se connaître tels qu'ils sont en réalité.

— Espérons que ça ne lui arrivera jamais, dis-je. Et quel genre d'appareil est-ce ?

— Un de ces minuscules appareils à objectif ultra-lumineux. On peut prendre des instantanés quelle que soit la lumière, ou presque. Un « Leica ».

J'ouvris l'enveloppe et en tirai deux photos très pâles.

J'examinai les photos. L'une d'elles ne m'apprit rien : il baissait la tête. L'autre était un assez bon instantané d'un grand type anguleux, aux yeux trop rapprochés, à la bouche mince, au menton pointu. Il avait exactement l'expression que je m'attendais à lui voir. Si on omettait de se frotter les pieds sur le paillason, c'était le gars à vous le faire remarquer.

— Très bien, dis-je. Je vais aller là-bas jeter un coup d'œil. Mais ce n'est pas bien difficile de deviner ce qui s'est passé. Il débarque dans une ville qu'il ne connaît pas. Pendant un bout de temps, il gagne pas mal d'argent. Plus qu'il n'en a gagné de sa vie, sans doute. Il fréquente des gens différents, comme il n'en avait jamais rencontrés auparavant. Et ce n'est pas du tout le même milieu – croyez-moi, je connais Bay City – que celui de Manhattan (Kansas). Il s'est mis à faire la noce, voilà tout, et il ne veut pas que sa famille le sache. Ça se tassera.

Elle me fixa un moment, sans mot dire, puis elle hocha la tête :

— Non, monsieur. Orrin en est incapable.

— Mais si, ça peut arriver à tout le monde, et tout spécialement à un garçon comme Orrin. C'est un petit provincial pudibond, qui a toujours vécu dans les jupons de sa mère, avec le pasteur pour lui tenir la main. Exilé ici, il se sent seul. Il a du fric. Il aimerait se payer un peu de douceur, un peu de soleil, et pas exactement le genre de soleil qui tombe d'un vitrail d'église. Non que je sois contre. Mais lui, il en a déjà par-dessus la tête. Non ?

Elle inclina la tête en silence.

— Alors, il commence à s'amuser, continuai-je. Mais il ne sait pas comment s'y prendre. Cela demande de l'expérience. Il se trouve embarqué avec une petite poule d'un côté, et une bouteille de gniole de l'autre, et sa conduite lui paraît aussi abominable que s'il avait volé le pantalon de votre évêque. Quand vous lui avez annoncé votre arrivée, il est tout simplement parti se planquer. Après tout, ce garçon-là va sur ses vingt-neuf ans et s'il a envie de rouler un peu sa bosse, c'est son affaire. Après, il collera toute la responsabilité sur le dos d'un autre...

— Ce n'est pas possible, monsieur, dit-elle lentement, pour maman, ce

n'est pas possible que...

— Il avait été question de vingt dollars, coupai-je.

Elle explora encore une fois sa sacoche de plombier et en tira un porte-monnaie rouge dans lequel elle prit quelques billets pliés avec soin, un par un. Trois de cinq dollars et cinq d'un. Il ne semblait pas rester grand-chose d'autre. Elle s'arrangea pour tourner le porte-monnaie de façon que je puisse constater à quel point il était vide. Puis elle déplia les billets, les posa sur le bureau l'un sur l'autre, et les poussa vers moi. Très lentement, très tristement, comme si elle était en train de noyer son chaton favori.

— Je vais vous donner un reçu, dis-je.

— Je n'en ai pas besoin, monsieur.

— Non, mais moi, j'y tiens. Vous ne voulez pas me donner votre adresse, alors il me faut au moins un document avec votre nom dessus.

— Pour quoi faire ?

— Pour prouver que je vous représente.

Je sortis le carnet de reçus, remplis un des formulaires, et lui tendis le carnet pour qu'elle signe le double. Ça ne lui plaisait pas. Au bout d'un moment, cependant, elle prit, à contrecœur, le crayon-encre et d'une écriture nette de secrétaire, écrivit « Orfamay Quest » sur le duplicata.

— Toujours pas d'adresse ? demandai-je.

— Non, j'aime mieux pas.

— Bon, alors, téléphonez-moi quand vous voudrez. Mon numéro d'appartement est aussi dans l'annuaire. Bristol Apartments, n° 428.

— Il n'y a guère de chance que j'aille vous y voir, dit-elle d'un ton froid.

— Je ne vous ai pas encore invitée. Appelez-moi vers quatre heures. J'aurai peut-être du nouveau, ou peut-être, comme je vous l'ai déjà dit, rien du tout.

Elle se leva :

— J'espère que maman ne va pas trouver que j'ai mal fait, dit-elle, en se tapotant la lèvre de son ongle pâle.

— Oh ! passons-nous un peu de l'opinion de votre mère, voulez-vous ?

— Ça, par exemple !

— Et cessez de dire : « Ça, par exemple. »

— Je vous trouve extrêmement désagréable.

— Non, ce n'est pas vrai. Vous me trouvez chou comme tout. Et moi je trouve que vous êtes une adorable petite menteuse. Vous ne vous imaginez pas que je fais ça pour vos vingt billets, peut-être ?

Elle me fixa d'un regard subitement glacial.

— Mais alors, pourquoi donc ?

Et comme je ne répondais pas, elle ajouta :

— Parce que c'est le printemps ?

Je ne bronchai pas. Elle rougit légèrement. Puis elle pouffa.

Je n'eus pas le courage de lui dire que je m'embêtais royalement à ne rien faire. Peut-être était-ce *aussi* le printemps. Et dans ses yeux un petit

quelque chose de vieux comme le monde.

— C'est vrai, je vous trouve très gentil... pour de bon, dit-elle d'une voix douce.

Puis elle se retourna vivement et s'enfuit presque du bureau. Le long du couloir, son trotinement menu et saccadé évoqua pour moi « maman » tambourinant sur la table de la salle à manger quand « papa » essayait de s'adjuger une seconde portion de tarte. Et lui, qui n'avait plus d'argent. Plus rien. Prisonnier dans son fauteuil à bascule, et suçant sa pipe froide, là-bas, sur le perron de Manhattan (Kansas) se balançant avec une lenteur résignée, parce que lorsque vous avez eu une attaque, il ne vous reste plus guère que la lenteur et la résignation. Et l'attente de la prochaine attaque.

Je mis les vingt dollars péniblement gagnés d'Orfamay Quest dans une enveloppe, écrivis son nom dessus et la jetai dans le tiroir du bureau. Pour rien au monde, je ne me serais permis de trimbaler sur moi une somme pareille.

On pourrait connaître Bay City depuis longtemps sans être jamais passé par Idaho Street. Et l'on pourrait aussi connaître Idaho Street sans avoir jamais repéré le 449. Le pavage effrité de la chaussée retournait presque en poussière. En face, la palissade gondolée d'un chantier de charpente bordait le trottoir craquelé. À mi-chemin, des rails complètement rouillés s'incurvaient vers un double portail de bois, fermé par des chaînes, et qui semblait n'avoir pas été ouvert depuis vingt ans. Des gamins avaient écrit et dessiné sur le portail et tout le long de la palissade.

Le numéro 449 avait un porche exigu, et sans peinture, sous lequel traînaient cinq fauteuils de rotin qui ne tenaient debout que grâce au fil de fer et à l'humidité qui venait de la plage. Contre la porte d'entrée, un écriteau clamait : *Rien à louer*. La porte s'ouvrait sur un long vestibule d'où partait l'escalier. Au-dessus d'un bouton de sonnette, un carton jaune et noir où on lisait *Direction*, fixé par trois punaises dépareillées. Sur le mur opposé, un téléphone à jetons.

Je pressai le bouton. Cela sonna, pas très loin, mais rien ne bougea. Je réitérai. Sans succès. J'avançai jusqu'à la porte sur laquelle une plaque de métal noir et blanc annonçait également : *Direction*. Tout d'abord je frappai. Ensuite, j'essayai les coups de pied. Personne ne sembla s'en émouvoir.

Je sortis de la maison et fis le tour par une étroite allée de ciment qui conduisait à l'entrée de service. Sur le petit perron, une poubelle infecte voisinait avec une caisse remplie de bouteilles. Derrière un écran de treillis, la porte de l'entrée de service était ouverte. À l'intérieur, il faisait sombre. J'appuyai mon visage contre le grillage et jetai un coup d'œil. J'aperçus, accroché au dossier d'une chaise, un veston d'homme et, assis sur la chaise, un type en manches de chemise, son chapeau sur la tête. Je n'arrivais pas à distinguer ce qu'il faisait, mais il avait l'air d'être installé au bout d'une table de cuisine.

Je cognai violemment à la porte grillagée. L'homme ne broncha pas. Je cognai plus fort. Cette fois il fit basculer sa chaise et me montra un petit visage pâle avec une cigarette plantée au milieu.

— C' que vous voulez ? aboya-t-il.

— Le patron.

— Pas là, mon p'tit pote.

— Qui êtes-vous ?

— Ça vous regarde ?

— Je voudrais une chambre.

— Rien à louer, mon p'tit pote. Savez pas lire ?

— Il se trouve que j'ai un renseignement contraire.

— Ah ! ouais ? (D'un coup d'ongle il fit tomber la cendre de sa cigarette, sans l'enlever de sa petite bouche triste.) Vous pouvez vous le mettre qu'équ' part.

Il remit sa chaise d'aplomb et reprit son occupation.

Je redescendis les marches du perron en faisant beaucoup de bruit, et les remontai sur la pointe des pieds. J'auscultai avec soin la porte grillagée. Elle était maintenue par un crochet. Je le soulevai avec la lame de mon canif ; il sortit du piton et retomba avec un léger tintement, mais de la cuisine venaient d'autres tintements, beaucoup plus forts. Je franchis le seuil, traversai la petite entrée et gagnai la cuisine. Le petit gars était bien trop absorbé pour remarquer ma présence. La table était couverte d'argent. Surtout des coupures, mais aussi des pièces de toutes tailles, de dix *cents*, de cinquante *cents*, d'un dollar. Le petit gars était en train de les compter, de les mettre en tas et de les porter en compte sur un carnet.

Il y avait sûrement plusieurs centaines de dollars sur cette table.

— Le terme ? demandai-je, jovial.

Il fit volte-face. L'espace d'un instant il sourit sans rien dire. C'était le sourire d'un homme qui mentalement ne sourit pas. Il ôta son mégot, le laissa tomber à terre et l'écrasa du pied. Il sortit de sa chemise une autre cigarette, la prit entre ses lèvres et farfouilla, en quête d'une allumette.

— Vous êtes entré en douce, dit-il plaisamment.

Ne trouvant pas d'allumettes, il se tourna vers le dossier de sa chaise et plongea la main dans la poche de son veston. Quelque chose de lourd heurta le bois. J'avais saisi son poignet avant que la chose en question fût sortie de la poche. Il se rejeta de tout son poids en arrière et la poche du veston commença à s'élever vers moi. D'un coup de pied, je fis tomber sa chaise.

Il s'effondra par terre, se cognant au passage la tête contre la table. Ce qui ne l'empêcha pas d'essayer de me décocher un coup de talon dans l'aîne. Je battis en retraite avec le veston et sortis un 38 automatique de la poche que je l'avais vu tripoter.

— Inutile de rester par terre pour me faire plaisir, lui dis-je.

Il se releva lentement, faisant semblant d'être plus étourdi qu'il ne l'était. Il fit mine de se masser la nuque, et soudain son bras vola vers moi. Il tenait à la main un objet métallique. Il ne manquait pas de cran.

Je lui balançai un coup de crosse sur la mâchoire ; il se retrouva par terre. Je mis le pied sur la main qui tenait le couteau. Son visage se crispa de douleur mais il ne proféra pas un son. D'un coup de pied, j'envoyai rouler le couteau dans un coin. C'était une longue lame très mince et autant que je pus en juger, très pointue.

— Vous n'avez pas honte ! dis-je. Brandir des revolvers et des couteaux au nez des gens qui cherchent simplement une crèche. Même par les temps qui courent, ça ne se fait pas.

Il pressa sa main meurtrie entre ses genoux et se mit à siffloter entre ses

dents. Le coup à la mâchoire ne semblait lui avoir fait aucun mal.

— Ça va, dit-il. J'ai jamais dit qu' j'étais parfait. Prends le fric et taille-toi. Mais t'en fais pas, on te rattrapera au tournant.

Je contemplai la collection de billets petits et moyens et les pièces d'argent étalées sur la table.

— Tu dois rencontrer pas mal de difficultés dans ce boulot, si j'en juge par ton arsenal, lui dis-je.

Je fis jouer la poignée de la porte intérieure. Elle n'était pas fermée. Je revins.

— Je laisserai ton revolver dans la boîte à lettres. Et la prochaine fois, renseigne-toi avant de cogner.

Il continuait de siffloter entre les dents, tout en se massant la main. Il me scruta d'un œil pensif, enfourna l'argent dans une vieille sacoche, dont il fit claquer la fermeture. Il ôta son chapeau, le remit en forme, le posa cavalièrement sur sa nuque et m'adressa un sourire franc et tranquille.

— T'en fais pas pour le flingue, dit-il. La ville est pleine de vieille ferraille. Mais tu pourrais laisser la rallonge à Clausen. Je m' suis donné du mal pour la mettre au point.

— Pour en faire ? dis-je.

— Qui sait ? (Il pointa vers moi un index menaçant.) Peut-être bien qu'on se retrouvera un jour où j'aurai un ami avec moi.

Il passa sans bruit devant moi et descendit l'escalier de bois du perron. J'éprouvai cette sensation de vide qui vous saisit quand vous avez loupé la commande. Sans raison, d'ailleurs. Ou peut-être à cause de cette froide énergie que j'avais devinée chez le gars. Ni pleurnicheries, ni rodomontades : simplement le sourire, le sifflement, le ton badin, et le regard qui n'oublie pas.

J'allai ramasser le couteau dans l'encoignure. C'était une lame longue, mince et ronde comme un tire-point bien effilé. Le manche et la garde en plastic léger paraissaient d'une seule pièce. Je pris l'objet par le manche, l'approchai de la table et donnai un petit coup du poignet. La lame se détacha du manche et se ficha dans le bois en vibrant. Quand j'eus repris mon souffle, je reglissai le manche sur la lame et arrachai celle-ci de la table. C'était un curieux outil, chargé d'intentions bien déterminées, qui ne me plaisaient guère.

J'ouvris la porte intérieure et la franchis, revolver et couteau dans la même main.

C'était un petit salon. Un secrétaire en chêne, avec portes abattantes comme les trappes des celliers d'autrefois, était appuyé contre le mur, près de la fenêtre. Tout à côté, il y avait un canapé avec un individu couché dessus. Ses pieds dépassaient du lit et ses chaussettes grises retombaient en accordéon. Sa tête avait manqué l'oreiller de cinquante bons centimètres. À voir la couleur de la taie, il n'avait rien perdu. Il portait une chemise déteinte et un sweater gris très élimé. Il dormait la bouche grande

ouverte ; sa figure était baignée de sueur et il respirait comme une vieille Ford qui aurait claqué son joint de culasse.

Sur une table à côté de lui, une assiette, pleine de bouts de cigarettes dont certaines avaient l'air roulées à la main, voisinait avec une bouteille de gin vide. La chambre sentait le gin et le renfermé avec un vague relent de marijuana.

J'ouvris la fenêtre et, appuyant mon front contre la jalousie, remplis mes poumons d'air relativement pur. J'inspectai la rue. Rien ne bougeait dans le voisinage. Pas même un poil de chien.

Je décidai d'explorer le secrétaire. J'y trouvai le registre de la maison et le feuilletai à rebours jusqu'à ce qu'apparût le nom d'Orrin P. Quest, écrit d'une écriture nette et pointue. À côté, le numéro 214, noté au crayon par une main malhabile. J'eus beau aller jusqu'au bout du registre, je ne trouvai aucune nouvelle entrée pour la chambre 214. Un certain G.-W. Hicks occupait le 215. Je remis le document en place et m'approchai du divan. L'homme avait cessé de ronfler. Je me baissai, lui pinçai le nez entre le pouce et l'index et lui fourrai un bout de son sweater dans la bouche. Les borborygmes s'arrêtèrent net et il ouvrit les yeux. Son regard était vague, ses yeux injectés de sang. Il se débattit. Quand je fus sûr de l'avoir complètement réveillé, je le laissai aller, ramassai la bouteille de gin encore pleine qui traînait par terre et j'en versai dans un verre qui gisait à côté : puis je le lui tendis.

Sa main s'avança avec l'admirable impatience d'une mère qui retrouve son enfant perdu.

Mais j'écartai alors le verre et demandai :

— C'est vous le patron ?

Il passa une langue pâteuse sur ses lèvres et fit : « Gr-r-r-r. » D'un brusque coup de patte il voulut saisir le verre. Je le posai sur la table devant lui. Il le prit à deux mains avec précaution et se le versa dans le gosier. Puis il se mit à rire bruyamment et me le lança. Je réussis à l'attraper au vol et le reposai sur la table. L'ivrogne me dévisagea en s'efforçant vainement de prendre l'air dédaigneux.

— C' que c'est ? grommela-t-il d'une voix irritée.

— C'est vous le patron ?

Il inclina la tête et faillit tomber du lit.

— Ça, j' dois êt' saoul, dit-il. Comme qui dirait un tout p'tit p'tit brin saoul.

— Oh ! ça pourrait être pire, répondis-je. Vous respirez encore.

Il mit les pieds à terre et se hissa ; une fois debout, il pouffa, subitement ravi, fit trois pas malhabiles, retomba à quatre pattes et se mit à mordre le pied d'une chaise.

Je le remis sur pied, l'installai sur le fauteuil et lui administrai une nouvelle rasade de sa drogue. Il l'avalait, eut un violent frisson et d'un seul coup ses yeux reprurent leur vraie expression lucide. Il y a comme ça des

éclairs chez les alcooliques de ce type où reparaissent l'équilibre et la lucidité. On ne peut jamais deviner quand ça vient ni combien de temps ça durera.

— C' que vous foutez là ? brailla-t-il.

— Je cherche Orrin P. Quest.

— Hein ?

Je répétais. Il se frotta la figure à deux mains et répondit laconiquement :

— Déménagé.

— Quand ?

Il fit un geste, faillit tomber de son fauteuil, en fit un autre en sens inverse pour retrouver son équilibre.

— Donnez-moi à boire.

Je remplis son verre mais le tins écarté.

— Grouillez, dit l'homme d'un ton avide. J' suis pas bien.

— Tout ce que je demande c'est l'adresse actuelle d'Orrin P. Quest.

— Tu t' rends compte, fit-il, l'air finaud en tendant gauchement la main en direction du verre.

Je posai celui-ci à terre et lui mis sous le nez une de mes cartes.

— Ça vous remettra peut-être les idées d'aplomb ? demandai-je.

Il loucha dessus, ricana, plia la carte en deux, puis en quatre. Finalement, il la posa sur le plat de sa main, cracha dessus et l'envoya valser par-dessus son épaule.

Je lui donnai le verre. Il le but à ma santé, hocha la tête d'un air solennel et le balança à son tour par-dessus son épaule. Le verre roula sur le plancher et alla heurter la plinthe. L'homme se leva avec une aisance stupéfiante et, le pouce dressé en l'air, fit claquer sa langue.

— Fous le camp, dit-il. J'ai des amis. (Son regard surnois glissa vers le téléphone mural puis revint vers moi.) Deux ou trois petits gars qui vont venir s'occuper de toi, ricana-t-il.

Je ne répondis pas.

Il s'approcha du téléphone, parvint à décrocher le récepteur et composa les cinq chiffres d'un numéro. Je ne le quittai pas des yeux. Un-trois-cinq-sept-deux.

Cela lui enleva tout ce qui lui restait de force. Il laissa tomber le récepteur qui alla dinguer contre le mur et s'assit par terre à côté de l'appareil. Il le prit à l'oreille et grogna à l'adresse du mur :

— Passez-moi le toubib.

J'écoutai en silence.

— Vince, le toubib, beugla-t-il avec impatience.

Il secoua le récepteur et le rejeta loin de lui. Puis posant les mains par terre, il se mit à ramper. Il parut mécontent de m'apercevoir. Il se releva en titubant et tendit la main :

— À boire.

Je ramassai le verre et vidai la bouteille. Il l'accepta avec la dignité d'une douairière ivre morte, le but avec désinvolture, revint tranquillement à son canapé et se coucha. Il s'endormit instantanément.

Je raccrochai le récepteur, jetai un œil dans la cuisine, fouillai le bonhomme et tirai son trousseau de clés. L'une d'elles était un passe. La porte sur le vestibule avait un loquet à ressort ; je la réglai de façon à pouvoir rentrer à nouveau et montai l'escalier. Chemin faisant, je fis halte pour noter sur une enveloppe : *Docteur Vince* – 13572. C'était peut-être une piste.

Un silence total régnait dans la maison.

Le passe-partout du patron, très sensible, ouvrit sans bruit la serrure du 214. Je poussai la porte. La chambre n'était pas vide. Un gros type trapu était penché sur le lit, au-dessus d'une valise, le dos tourné à la porte. Des chemises, du linge, des chaussettes étaient étalées sur le couvre-pied et il emballait le tout très soigneusement, sans se presser, en sifflotant tout bas sur une seule note.

Il se raidit en entendant grincer la porte. Sa main fit un prompt mouvement vers l'oreiller.

— Excusez-moi, dis-je, le patron m'avait dit que cette chambre était libre.

Il était aussi chauve qu'un pamplemousse et portait un pantalon de flanelle grise et des bretelles en plastique transparent sur une chemise bleue. Sa main remonta de l'oreiller vers sa tête, puis retomba. Quand il se retourna, il avait des cheveux.

C'étaient des cheveux aussi naturels que possible, souples, châains, coiffés en arrière. Il me lança un regard furibond.

— Vous pourriez peut-être frapper avant d'entrer, me lança-t-il.

Il avait une grosse voix, un visage carré et l'air de quelqu'un à qui on ne la fait pas.

— Pourquoi ? Le patron m'avait dit que la chambre était inoccupée.

Il hocha la tête, rassuré. Ses yeux perdirent leur expression menaçante.

— Il a dû croire que vous étiez déjà parti, dis-je, d'un ton candide, aimable et franc comme l'or.

— Vous l'aurez dans une demi-heure, dit l'homme.

— Vous permettez que je jette un coup d'œil ?

— Vous me faites marrer, dit l'homme qui ne se marrait pas du tout. Comme si on regardait les chambres, par ici ! On saute dessus sans voir. Ce bled est plein, comme un œuf, et j' pourrais me faire dix dollars rien qu'en annonçant que c'te piaule est vide.

— Dommage. C'est un copain qui m'a signalé la chambre. Il s'appelle Orrin P. Quest Ça vous fera dix dollars que vous n'aurez pas à dépenser.

— Faites pas trop le mariole, dit-il. Avec moi, vaut mieux pas s'y frotter.

Il reprit son cigare dans le cendrier et souffla un peu de fumée, à travers laquelle il me décocha un regard destiné à me faire froid dans le dos. Je tirai une cigarette et m'en caressai le menton.

— Qu'est-ce qui arrive aux gens qui font les marioles avec vous ? lui demandai-je. Vous leur donnez à tenir votre perruque ?

— Foutez-lui la paix, à ma perruque, dit-il d'un ton féroce. Il y a une pancarte en bas avec « Rien à louer » écrit dessus. Comment ça se fait que vous soyez entré et que justement vous ayez trouvé une chambre ?

— Vous n'avez pas saisi le nom, dis-je. Orrin P. Quest.

Je le lui épelai. Mais ça ne parut pas le satisfaire. Il y eut un silence pesant.

Brusquement il se détourna et rangea une pile de mouchoirs dans sa valise. Je m'approchai de lui. Quand de nouveau il me fit face, je crus déceler sur son visage une expression de méfiance.

— C'est un copain à vous ? demanda-t-il d'un ton détaché.

— Nous avons été élevés ensemble.

— Un petit gars bien tranquille, dit-il sans se presser. On se disait un mot comme ça en passant. Il travaille à la Cal-Western, je crois ?

— Il y travaillait.

— Ah ? Il a plaqué ?

— On l'a viré.

Nous nous observions en silence. Ce qui ne nous menait nulle part. Nous en avions l'un et l'autre trop fait dans la vie pour nous attendre encore à un miracle.

L'homme reprit le cigare entre ses lèvres et s'assit sur le bord du lit, à côté de la valise. Ayant jeté un coup d'œil dedans, je vis dépasser la crosse d'un automatique sous un caleçon mal plié.

— Il y a dix jours que ce Quest est parti, dit-il enfin d'un ton pensif. Et alors, il s'imagine que la chambre est libre ?

— D'après le registre, c'est en effet le cas, répondis-je.

Il eut un grognement de mépris.

— Ce soiffard d'en bas, y a p't-être plus d'un mois qu'il n'a pas regardé le registre. Une seconde...

Son regard s'aiguisa, sa main erra distraitement dans la valise et distraitement tapota quelque chose qui se trouvait à côté du revolver. Quand il l'en retira, le revolver n'était plus visible.

— Depuis ce matin, je m' sens pas bien, continua-t-il, autrement, y a longtemps que j'aurais compris : vous êtes un poulet.

— Admettons.

— Et alors ?

— Alors rien. Je me demandais simplement pour quelle raison vous occupiez cette chambre.

— J'ai déménagé du 215, de l'autre côté du couloir. Cette piaule est mieux. C'est tout, et c'est pas compliqué. Ça vous va ?

— Parfait, dis-je, en surveillant la main qui pouvait s'approcher du revolver dès qu'elle en aurait envie.

— Quel genre de flic ? Local ! Montrez voir votre plaque.

Je ne bronchai pas.

— Je n' suis pas sûr que vous en avez une.

— Si je vous la montrais, vous seriez le type à dire qu'elle est fausse. Ainsi, vous êtes le nommé Hicks ?

Il parut surpris.

— George W. Hicks, repris-je. C'est dans le registre. Chambre 215. Vous venez de dire à l'instant que vous aviez déménagé du 215.

Je jetai un regard circulaire.

— Si vous aviez un tableau noir, je pourrais vous faire un dessin.

— Oh ! et puis après tout, j' vois pas de raison qu'on s' bouffe le nez, dit-il. Naturellement que c'est moi, Hicks. Enchanté de faire vot' connaissance. Et vous, c'est comment ?

Il me tendit la main. Je la serrai sans conviction.

— Marlowe, dis-je. Philip Marlowe.

— Vous savez y faire, fit Hicks avec politesse. Vous ne mentez pas mal. Qu'est-ce que c'est, votre business ?

— Il faut que je retrouve le dénommé Orrin P. Quest, dis-je.

— Et pourquoi ?

Je ne répondis pas. Au bout d'un moment, il conclut :

— Bon. Comme je veux pas me mouiller, j'aime mieux filer.

— Vous ne raffolez peut-être pas de la marijuana ?

— Y a ça..., fit-il évasif, entre autres choses. C'est aussi pour ça que Quest est parti. C'était un type bien. Comme moi. J' crois qu'il est venu une bande de sales gangsters qui lui ont foutu la frousse.

— Je vois. C'est pour ça qu'il n'a pas laissé d'adresse. Et pourquoi voulait-on lui foutre la frousse ?

— Vous venez de causer de marijuana, pas vrai ? Vous ne croyez pas qu'il aurait été foutu d'aller tout raconter à la police ?

— À la police de Bay City ? Ça lui aurait fait un beau gras de jambe. Enfin, je vous remercie, monsieur Hicks. Vous allez loin ?

— Non, pas très loin, juste ce qu'il faut.

— Et vous, qu'est-ce que c'est, votre combine ? lui demandai-je.

Il parut froissé.

— Ma combine ?

— Ben oui, quoi... Comment vous faites votre beurre ? Qu'est-ce que vous vendez ?

— Vous faites erreur, Toto. Je suis un opticien en retraite.

— Tiens ! Et c'est ce qui vous oblige à trimbaler un 45 automatique ? demandai-je en lui montrant la valise.

— Vous frappez pas pour ça, répliqua-t-il d'un ton revêche. C'est un souvenir de famille.

Il contempla de nouveau ma carte.

— Alors, on fait dans le privé, hein ? (Il réfléchit.) Et de quoi vous vous occupez plus spécialement ?

— Oh ! n'importe quoi de relativement honnête.

Il hocha la tête :

— Relativement est un mot élastique. Et honnête aussi.

Je lui fis un clin d'œil complice.

— Faudrait se revoir un de ces quatre jours, pour approfondir la

question. Au revoir et merci pour cet agréable entretien, dis-je.

Je sortis. Je fis le plus de bruit possible le long du couloir et m'arrêtai sur le palier.

Une auto démarra devant la maison. Quelque part, une porte claqua.

Je revins à pas de loup vers la chambre 215 et j'ouvris la porte avec le passe du patron. Puis je la fermai à clé sans bruit et, sans plus bouger, j'attendis.

Moins de deux minutes plus tard, M. George W. Hicks s'en alla. Il sortit si doucement que je ne l'aurais pas entendu si je n'avais prévu ce qui allait se passer. Je perçus le grincement métallique de la poignée. Puis des pas étouffés. Puis une porte qu'on refermait avec soin. Les pas s'éloignèrent. Les marches de l'escalier gémirent faiblement. Ensuite, plus rien. J'attendis le bruit de la porte d'entrée. Il ne vint pas. J'ouvris et gagnai le palier. D'en bas montait le bruit d'une porte qu'on ouvrait avec précaution. Je me penchai et vis Hicks entrer dans l'appartement du patron. La porte se referma derrière lui. J'attendis un bruit de voix. Rien ne vint.

Je haussai les épaules et retournai au 215.

C'était visiblement une chambre occupée. Il y avait un petit poste de radio sur la table de nuit, un lit défait avec des chaussures dessous.

J'étudiai tout cela comme si ça avait une signification quelconque, puis je sortis dans le couloir et refermai la porte. Je fis ensuite un nouveau pèlerinage à la chambre 214. Je l'inspectai minutieusement et n'y trouvai rien qui eût le moindre rapport avec Orrin P. Quest.

Je redescendis, collai l'oreille à la porte du patron, n'entendis rien, entrai et allai poser les clés sur le secrétaire. Lester B. Clausen était couché sur le côté, la face contre le mur, sourd au monde extérieur.

Je pris le petit annuaire de téléphone de Bay City, accroché au mur près du bureau. Je ne pensais pas que ce serait un bien grand travail de dénicher l'individu qui s'appelait « Doc » ou « Vince » et qui aurait un-trois-cinq-sept-deux comme numéro de téléphone. Mais auparavant je feuilletai encore une fois le registre. C'est ce que j'aurais dû commencer par faire. La page où était inscrit le nom d'Orrin P. Quest avait été arrachée. Un gars prudent, ce M. George W. Hicks. Très prudent.

Je refermai le registre, puis je me dirigeai vers la sortie. Subitement une idée nouvelle me retint. Un type saoul-perdu comme Clausen aurait dû ronfler très fort, ronfler à tue-tête, avec un assortiment varié de gargouillements et de ratés, de borborygmes et de glouglous. Or, il ne faisait pas le moindre bruit. Une couverture militaire brunâtre lui cachait les épaules et le cou. Il avait l'air bien à l'aise, très calme. Je m'avançai tout près de lui et l'observai avec attention. Quelque chose qui n'était pas un faux pli soulevait bizarrement la couverture au niveau de sa nuque. J'attirai l'étoffe à moi. Un gros manche de bois blanc adhérait au cou de Lester B. Clausen. Sur le côté du manche étaient imprimés ces mots : *Offert par la quincaillerie Crumsen*. Il se trouvait fiché juste au-dessus du bulbe. C'était le manche d'un pic à glace...

Je me débinai du coin sans trop appuyer sur le champignon et, juste à un poil des limites de la ville, je m'enfermai dans un taxiphone et appelai

le commissariat central.

— Police de Bay City. Ici Moot, répondit une voix râpeuse.

Je lançai :

— Au 449, Idaho Street. Dans l'appartement du directeur. Il s'appelle Clausen.

— Ouais ? dit la voix. Et qu'est-ce qu'on fait ?

— J'en sais rien, répondis-je. Moi-même, je me demande de quoi il retourne. Mais il s'appelle Lester B. Clausen. Pigé ?

— Et qu'est-ce que ça a de si important ? s'enquit Moot d'une voix toujours paisible.

— Le coroner tiendra à le savoir, répondis-je ; et là-dessus, je raccrochai.

Rentré à Hollywood, je m'enfermai dans mon bureau avec l'annuaire de Bay City. Il me fallut un bon quart d'heure pour découvrir que l'abonné du cent-trente-cinq-soixante-douze à Bay City était un certain docteur Vincent Lagardie, qui se disait neurologue, avait son appartement personnel et son cabinet dans Wyoming Street. Je remis l'annuaire dans le tiroir et descendis au café du coin prendre un sandwich et une tasse de café. De la cabine téléphonique, j'appelai le docteur Lagardie. Une femme me répondit et j'eus un mal de chien à obtenir le docteur Lagardie en personne. Il me répondit enfin, mais d'une voix agacée. Il était très occupé, me dit-il, en train de faire un examen. Je n'ai jamais connu de médecin qui réponde autrement. Connaissait-il Lester B. Clausen ? Il n'avait jamais entendu parler de lui. Quel était le but de ma démarche ?

— M. Clausen a essayé de vous téléphoner tout à l'heure, dis-je, mais il avait trop bu pour pouvoir s'exprimer clairement.

— Je ne connais pas de M. Clausen, répondit sèchement la voix du docteur.

Toutefois il ne semblait plus si pressé.

— Bon, alors c'est parfait, dis-je. Je voulais simplement m'en assurer. Quelqu'un lui a planté un pic à glace dans la nuque.

Il y eut un silence. La voix du docteur Lagardie était maintenant d'une politesse presque obséquieuse.

— La chose a-t-elle été signalée à la police ?

— Bien sûr. Mais il n'y a pas de raison de vous inquiéter – à moins naturellement, qu'il ne s'agisse de votre pic à glace.

Il ne releva pas l'allusion.

— Et qui est à l'appareil ? demanda-t-il d'un ton suave.

— Hicks, répondis-je. George W. Hicks. Je viens juste de déménager de là-bas. Je ne tiens pas à être mêlé à des histoires pareilles. Comme Clausen avait essayé de vous appeler – avant de mourir, bien entendu – je pensais que ça pourrait vous intéresser.

— Désolé, monsieur, dit le docteur Lagardie, mais je ne connais absolument pas M. Clausen. Je ne l'ai jamais rencontré et je n'en ai jamais entendu parler.

— Alors tant mieux, fis-je. Et maintenant, vous ne risquez plus de faire sa connaissance. Mais peut-être bien qu'on va se demander pourquoi il a essayé de vous téléphoner – à moins que je n'oublie de donner le renseignement.

Il y eut un lourd silence. Le docteur Lagardie articula enfin :

— Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais vous dire.

— Moi non plus. Je vous retéléphonerai peut-être. Mais comprenez-moi

bien, docteur. Je n'essaie pas de vous faire peur. Je ne suis qu'un pauvre type compromis dans une sale affaire et qui aurait bien voulu se sentir moins seul. Alors je me disais qu'un docteur, tout comme un prêtre...

— Je suis à votre entière disposition, s'empressa le docteur Lagardie. N'hésitez pas à venir me consulter quand vous voudrez.

— Merci, docteur, dis-je avec ferveur. Merci mille fois.

Je raccrochai. Si le docteur Lagardie était de bonne foi, il allait immédiatement appeler la police de Bay City pour tout lui raconter. S'il ne téléphonait pas, c'est qu'il n'était pas de bonne foi. Information qui pouvait être utile. Peut-être...

À quatre heures pile, le téléphone sonna sur mon bureau.

— Avez-vous retrouvé Orrin, monsieur Marlowe ?

— Pas encore. Où êtes-vous ?

— Mais au drugstore à côté de...

— Montez alors, au lieu de jouer les Mata Hari.

Je raccrochai et m'octroyai une lampée d'Old Forester en vue de l'interview. J'avais à peine fini mon verre quand j'entendis trotter le long du corridor. Je lui ouvris.

— Entrez par ici, loin de la foule indiscreète.

Elle s'assit dignement, sans mot dire.

— Tout ce que j'ai pu découvrir, commençai-je, c'est qu'à la baraque d'Idaho Street on trafique de la drogue. Des cigarettes de marijuana.

— Vraiment ? Quelle horreur !

— Il faut prendre le monde comme il est. Orrin a dû flairer la chose et menacer d'avertir la police.

— Vous voulez dire, demanda-t-elle en prenant son air de petite fille, que pour se venger, on lui a peut-être fait du mal ?

— J'imagine plutôt qu'on a dû commencer par lui faire peur.

— Oh ! on ne fait pas peur à Orrin, monsieur Marlowe, répliqua-t-elle d'un ton catégorique. Vous ne savez pas à quel point il peut devenir méchant quand on s'attaque à lui.

— Ouais, bien sûr. Mais nous ne parlons pas de la même chose. On peut faire peur à n'importe qui ; il suffit d'avoir la technique.

Elle pinça les lèvres d'un air obstiné.

— Non, monsieur Marlowe, personne n'est capable de faire peur à Orrin.

— Comme vous voudrez. Alors on ne lui a pas fait peur. Disons qu'on lui a simplement coupé la jambe pour lui cogner la tête avec. Et alors, à votre avis, qu'est-ce qu'il a fait ? Il a écrit à la Société protectrice des animaux ?

— Vous êtes en train de vous moquer de moi, fit-elle sans se démonter.

Sa voix était aussi froide qu'une soupe de table d'hôte.

— Et c'est tout ce que vous avez fait de la journée. Découvert qu'Orrin avait déménagé et que la pension de famille était mal famée ? Mais voyons, j'avais trouvé ça toute seule, monsieur Marlowe. Je vous ai versé vingt dollars. J'avais cru comprendre que c'était en paiement d'une journée de travail. Et il ne me semble pas que cette journée de travail, vous l'ayez faite.

— Non, dis-je. C'est exact. Mais la journée n'est pas encore terminée. Et ne vous faites pas de bile au sujet de vos vingt dollars. Si vous voulez, vous

pouvez les reprendre. Je ne les ai même pas froissés.

J'ouvris le tiroir et en tirai son argent. Je le poussai sur le bureau. Elle le regarda mais n'avança pas la main. Lentement ses paupières se relevèrent et ses yeux rencontrèrent les miens.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis sûre que vous faites de votre mieux, monsieur Marlowe.

— Vu les données que je possède...

— Mais je vous ai dit tout ce que je savais.

— Je n'en ai pas l'impression, répliquai-je.

— Ma foi, je ne peux pas vous empêcher de penser ce qui vous plaît, dit-elle d'un ton mordant. Mais enfin, si je savais tout ce que je veux savoir, je ne vois pas pourquoi je serais venue vous le demander.

— Je ne dis pas que vous savez tout ce que vous voudriez savoir. Je dis que je ne sais pas tout ce que je devrais savoir pour travailler utilement. Et, par ailleurs, votre histoire ne tient pas debout.

— Qu'est-ce qui ne tient pas debout ?

— Est-ce que vous avez des amis ou des parents dans ce pays ?

Elle me jeta un regard bizarre, sembla vouloir dire quelque chose, puis secoua la tête d'un mouvement brusque.

— Non.

— Très bien. Maintenant, je vais vous dire ce qui ne colle pas. Je passe sur le fait que vous ne voulez pas me donner votre adresse, parce qu'après tout, vous avez peut-être tout simplement peur que je m'amène avec une bouteille de whisky pour vous faire du gringue...

— Vous pourriez au moins essayer de parler comme quelqu'un de bien élevé.

— Je ne dis jamais rien de bien élevé. Je ne suis pas bien élevé. Mais par contre, je suis curieux. Ce qui ne tourne pas rond dans votre histoire, c'est que vous n'avez pas la trouille. Ni vous ni votre mère. Et vous devriez avoir une trouille de tous les diables.

Ses petits doigts se crispèrent sur le sac qu'elle tenait contre elle.

— Vous voulez dire qu'il lui est arrivé malheur ?

Sa voix se perdit dans un soupir de tristesse, comme celle d'un entrepreneur de pompes funèbres réclamant un acompte.

— Je l'ignore. Mais à votre place, connaissant le genre de type qu'était Orrin, et sa ponctualité à écrire, je n'aurais pas attendu mes vacances pour commencer à m'inquiéter un peu, et à me poser des questions. Je n'aurais pas négligé d'alerter la police qui dispose d'une organisation spéciale pour rechercher les gens disparus. Et je ne me serais pas adressé à un privé totalement inconnu pour le charger d'aller fouiner pour moi dans les gravats. Pas plus que je ne vois votre chère maman, bien tranquille pendant des semaines là-bas dans son Manhatten (Kansas), à continuer de repriser tous les lundis les caleçons d'hiver du pasteur. Pas de lettres d'Orrin. Pas de nouvelles. Et tout ce qu'elle trouve à faire, c'est de pousser

un long soupir et de raccommorder un autre fond de culotte.

Elle se leva d'un bond :

— Vous êtes un être ignoble, abominable. Le plus abject que je connaisse. Je vous défends de prétendre que maman et moi nous n'étions pas inquiètes. Je vous le défends.

Je poussai les vingt dollars de coupures un peu plus loin vers l'autre bord.

— D'accord, vous vous êtes fait du souci, vingt dollars de souci... Mais pour le reste, je ne sais rien. D'ailleurs, je ne crois pas que j'ai envie de savoir. Remettez cette liasse dans votre gibecière et oubliez que vous m'avez vu. Demain, vous pourriez en avoir besoin, pour le prêter à un autre détective...

Elle fit claquer rageusement la fermeture de son sac après y avoir enfoui l'argent.

— Quelle grossièreté ! Je ne suis pas près d'oublier ça, siffla-t-elle entre ses dents. Personne ne m'a jamais parlé sur ce ton.

Je me levai tranquillement et fis le tour du bureau.

— Il vaut mieux ne pas trop y penser. Vous pourriez finir par y prendre goût.

J'avancai la main et lui ôtai vivement ses lunettes. Elle recula d'un pas, trébucha et, d'un geste purement instinctif, je la pris par la taille. Ses yeux s'élargirent et, posant les mains sur ma poitrine, elle me repoussa.

— Sans ces binocles, vous avez vraiment d'assez jolis yeux, dis-je d'une voix timide.

Elle se détendit, releva la tête et ses lèvres s'entrouvrirent légèrement.

— Vous devez probablement faire cela à toutes vos clientes ? dit-elle d'une voix douce.

Ses mains retombèrent. Je sentis sa sacoche battre contre ma jambe. Elle appuya sur mon bras de tout son poids. Si c'était pour se dégager, elle faisait fausse route.

— Je voulais simplement vous empêcher de tomber, dis-je.

— Je savais bien que vous étiez plein de prévenances.

Elle s'abandonnait un peu plus. Maintenant elle avait rejeté la tête en arrière. Ses paupières battirent et ses lèvres s'ouvrirent davantage, esquissant ce demi-sourire provocant que personne n'a besoin de leur apprendre.

— Vous avez dû croire que je le faisais exprès ? dit-elle.

— Quoi donc ?

— De tomber.

D'un mouvement preste, elle me prit par le cou et me contraignit à baisser la tête. Alors je l'embrassai. Il fallait l'embrasser ou alors lui donner une fessée. Elle écrasa ses lèvres contre les miennes, longuement. Puis, tout doucement, bien douillettement, elle se coula entre mes bras et s'y blottit. Je l'entendis pousser un long soupir d'aise.

— À Manhattan, ça pourrait vous valoir un mandat d'arrêt, me dit-elle.
— S'il y avait vraiment une justice, on devrait m'arrêter rien que pour le fait d'y être allé, répliquai-je.

Prise de fou rire, elle m'envoya une chiquenaude sur le nez.

— Vous préférez sûrement les femmes bien en chair, me lança-t-elle, avec un regard en biais. Enfin, avec moi, vous n'aurez toujours pas à vous enlever le rouge à lèvres. Peut-être en mettrai-je la prochaine fois.

Je lui rendis ses lunettes. Elle les mit, puis elle ouvrit son sac, se regarda dans un miroir de poche, fureta à l'intérieur du sac et en ressortit un petit poing fermé.

— Je regrette d'avoir été désagréable, dit-elle et elle glissa quelque chose sous mon buvard.

Elle me fit encore un de ses frêles petits sourires, gagna la porte et l'ouvrit.

— Je vous rappellerai, dit-elle d'une voix tendre.

Puis elle s'en fut, clac, clac, clac, le long du couloir.

Je soulevai le buvard et en ramenai les billets froissés que je défripai. Comme baiser, ça n'avait pas été sensationnel, mais selon toute apparence, il me restait encore une chance quant aux vingt dollars.

Le téléphone sonna avant que j'aie commencé à me soucier de M. Lester B. Clausen. Je décrochai distraitement. La voix était brutale, mais étouffée, comme si elle parlait derrière un rideau ou quelque longue barbe blanche.

— C'est Marlowe ? me demanda-t-on.

— Lui-même.

— Vous avez un coffre-fort, Marlowe ?

J'avais déjà fait trop d'efforts de politesse pour cet après-midi.

— Ne posez pas tant de questions, dis-je. Et décidez-vous à gueuler un peu plus fort.

— Je vous ai demandé quelque chose, Marlowe.

— Et moi, je n'ai pas répondu. C'est comme ça.

J'appuyai sur le récepteur et gardai la main dessus tout en cherchant une cigarette. Je savais qu'il rappellerait immédiatement. C'est toujours comme ça quand ils se prennent pour des durs. Ils ont besoin d'avoir le dernier mot. Quand ça sonna de nouveau, je fonçai.

— Si vous avez une proposition à faire, faites-la. Et tant qu'on ne m'a pas donné d'argent, on me dit monsieur.

— Allons, vous emballez pas comme ça, mon p'tit vieux. J'ai des emmerdements. Faut qu'on m'aide. J'ai quelque chose à garer en lieu sûr. Pour quelques jours. Guère plus. Pour vous, ça sera de l'argent vite gagné.

— Combien, et combien de temps ?

— Un billet de cent dollars, et tout de suite. Je suis en train de le tenir au chaud en vous attendant.

— Je l'entends ronronner d'ici, enchaînai-je. Il m'attend et où ça ?

J'entendais la voix de mon interlocuteur, mais j'entendais aussi son écho qui s'éveillait lentement dans ma mémoire.

— Hôtel Van Nuys, chambre 332. Frappez deux coups brefs et deux coups lents. Pas trop fort. Faut se grouiller.

À une époque fort lointaine, cela avait dû être un lieu assez élégant, mais ces temps-là étaient bien finis. L'odeur de vieux cigare qui imprégnait le hall en témoignait avec l'énergie du désespoir, ainsi que les dorures encrassées du plafond et les ressorts affaissés des fauteuils en cuir. Mais le tapis tout neuf avait ce même air agressif que l'employé de la réception. Sans me soucier de celui-ci, je gagnai le bureau de tabac, et jetai un quart de dollar sur le comptoir, en demandant des Camels. La vendeuse était une blonde sans éclat avec un long cou et des yeux battus. Elle posa le paquet devant moi, y joignit une boîte d'allumettes et glissa le reste de la monnaie dans un tronc qui annonçait : *Pour les Fonds de Secours*.

— Vous êtes bien d'accord, n'est-ce pas ? fit-elle dans un sourire fataliste. Vous voulez bien donner votre monnaie pour aider les pauvres petits déshérités qui ont des jambes arquées et des tas de maladies, n'est-ce pas ?

— Et si je disais non ?

— Je repêcherais vos sept *cents*, et ça serait bien pénible.

Elle avait une voix basse et traînante, avec quelque chose de mouillé et de caressant qui évoquait la serviette éponge humide. J'ajoutai vingt-cinq *cents* aux sept premiers. Elle me gratifia de son sourire des dimanches. Il mettait ses amygdales à nu.

— Oh ! Ce que vous êtes chic, dit-elle. Je vois ça tout de suite, que vous êtes un chic type. Il y a des individus qui en auraient profité pour me faire du baratin. Vous vous rendez compte. Pour sept *cents*...

— Qui est le flic de l'hôtel ? lui demandai-je, refusant de saisir la perche.

— Il y en a deux.

Elle se mit à se tripoter la nuque, d'un geste lent et très étudié, qui lui permit de mettre en valeur tout un jeu d'ongles sang-de-bœuf.

— C'est M. Hady qui fait la nuit, et M. Flack la journée. Ça doit être M. Flack pour le moment. Le service de jour n'est pas terminé.

— Où peut-on le trouver ?

Elle se pencha sur le comptoir et, tout en me mettant ses cheveux sous le nez, elle me montra d'un ongle démesuré la cage de l'ascenseur.

— C'est un peu plus loin dans le couloir, à côté de la loge du concierge. Vous ne pouvez pas manquer la loge du concierge.

— Je me débrouillerai, affirmai-je. À quoi ressemble-t-il, ce Flack ?

— Oh ! dit-elle, c'est une espèce de petit courtaud, avec un bout de moustache. Le genre trapu. Costaud, mais tout petit.

Ses doigts errèrent languissamment le long du comptoir, là où j'aurais pu les prendre sans avoir à allonger le bras.

— Il ne présente aucun intérêt, conclut-elle. Pourquoi s'occuper de lui ?

— Les affaires, répondis-je et je m'esquivai avant qu'elle m'ait fait une prise de judo.

En passant devant l'ascenseur, je me retournai. Elle me fixait d'un air qu'elle aurait probablement qualifié d'expression rêveuse.

La loge du concierge était à mi-chemin du vestibule, donnant sur Spring Street. La porte suivante était entrebâillée. J'y passai la tête, entrai et la refermai.

L'individu qui s'y trouvait était assis à un bureau poussiéreux, et perdu dans la contemplation d'un immense cendrier. Je m'assis en face de lui et posai ma carte sur son bureau.

Il la prit sans empressement, la lut, la retourna et étudia le recto avec autant d'attention que le verso. Il n'y avait rien d'écrit au dos de ma carte. Il ramassa un bout de cigare dans le cendrier et se brûla le nez en l'allumant.

— Quelque chose qui cloche ? grogna-t-il.

— Rien. Vous êtes bien Flack ?

Il ne se donna pas la peine de répondre. Il eut un regard figé qui cachait peut-être sa pensée si toutefois il était capable de mettre deux idées bout à bout.

— Je désirerais avoir un tuyau sur un de vos clients, dis-je.

— Qui ça ? demanda Flack, sans enthousiasme.

— J'ignore sous quel nom il est inscrit ici. Il est au 332.

— Et comment s'appelait-il avant de venir ici ?

— C'est ce que je ne sais pas non plus.

— Bon, mais alors quel est son signalement ?

Flack devenait soupçonneux. Il relut ma carte, mais ça ne lui apprit rien.

— Pour autant que je sache, je ne l'ai jamais vu.

— Je dois être fatigué, conclut Flack, je ne pige pas.

— Il m'a donné un coup de fil. Il voulait me voir.

— Est-ce que je vous en empêche ?

— Écoutez-moi, Flack. Dans mon métier, on se fait parfois des ennemis. Vous devriez savoir ça. Ce type prétend avoir du boulot pour moi. Il a dit de m'amener en oubliant de me donner son nom et il a raccroché. Alors je me suis dit que je me renseignerais avant de monter.

Flack ôta le cigare de sa bouche et me répondit d'un ton patient :

— Je suis fourbu. Je ne pige toujours pas. Je ne comprends plus rien.

Je me penchai sur le bureau et articulai plus lentement et le plus distinctement possible :

— Ça pourrait être un piège pour m'attirer dans un hôtel, me descendre et après, se tailler en douce. Ça ne vous plairait pas qu'il arrive des trucs pareils dans votre hôtel, hein, Flack ?

— Même si ça m'embêtait, dit-il, vous vous croyez donc si important.

— Est-ce que vous fumez ce bout de corde parce que ça vous plaît, ou parce que vous pensez que ça vous donne l'air vache ?

— Avec quarante-cinq dollars par semaine, répliqua Flack, je vois pas ce que je pourrais fumer d'autre.

Il fit une espèce de bruit dégoûté, se leva d'un air las et sortit de la pièce. En l'attendant, j'allumai une cigarette. Peu de temps après il revint et jeta une fiche sur la table. Elle portait, noté à l'encre d'une écriture ronde et ferme, le nom du docteur G.-W. Hambleton, El Centro, Californie. Flack pointa un index qui aurait eu grand besoin des services d'une manucure.

— Il est arrivé à deux heures quarante-sept de l'après-midi, dit-il, c'est-à-dire aujourd'hui. Rien sur sa note ; il a loué pour la journée. Pas d'appel téléphonique. Rien, ce qui s'appelle rien. C'est ça que vous vouliez ?

— Comment est-il ?

— Je ne l'ai pas vu. Vous vous figurez que je monte la garde au bureau pour leur tirer le portrait pendant qu'ils remplissent leur fiche ?

— Bon, dis-je. Docteur G.-W. Hambleton, El Centro. Et merci beaucoup. Je lui rendis la fiche.

— À votre service. N'oubliez pas où je vis. Si ça peut s'appeler vivre.

J'opinai du chef et sortis. Il y a des jours comme ça, où on ne rencontre que des abrutis. On commence à se regarder soi-même dans la glace et à douter de soi.

Le 332 se trouvait sur le derrière de l'immeuble près de la sortie de secours. Le couloir qui y conduisait sentait le vieux tapis, l'encaustique, la crasse anonyme d'un millier de vies sordides. Le baquet de sable sous la lance d'incendie était plein de mégots de cigarettes et de cigares accumulés là depuis plusieurs jours. Par une imposte entrouverte une radio martelait sa fanfare. D'un autre vasistas parvenaient des rires hystériques. Au bout du couloir, le secteur du 332 était plus calme.

Je frappai, deux coups longs et deux coups brefs, comme convenu. Pas de réponse. Je me sentais soudain vieux et fourbu. J'avais l'impression d'avoir passé toute ma vie à traîner dans des hôtels borgnes, frappant à des portes que personne ne se souciait d'ouvrir. Je recommençai. Puis je tournai le bouton et entrai. Une clé avec une étiquette en fibre rouge pendait sur la serrure, à l'intérieur.

Je me trouvais dans un petit vestibule à la droite duquel ouvrait une salle de bains.

De cette entrée, on apercevait un lit sur lequel un homme était étendu en bras de chemise et pantalon.

J'appelai :

— Docteur Hambleton !

L'homme ne répondit pas. J'avançai vers lui. En passant devant la salle de bains, une bouffée de parfum m'emplit les narines et me fit tourner les talons, mais pas assez vite. Une femme qui sortait de la salle de bains se tenait sur le seuil, le bas du visage caché par une serviette de toilette. Au-dessus de la serviette, on ne voyait que des lunettes noires, puis le bord d'un grand chapeau de paille bleu lavande, sur des cheveux mousseux d'un blond très pâle. Des boucles d'oreilles bleues luisaient dans la pénombre. Les lunettes avaient une monture blanche à larges branches plates. Sur la robe assortie au chapeau s'ouvrait un manteau de soie brodée. Elle portait des gants à Crispin et sa main droite tenait un pistolet automatique, à crosse en os. De toute apparence un calibre 32.

— Retournez-vous et mettez les mains derrière le dos, dit-elle.

La voix étouffée par la serviette ne m'était pas plus familière que les lunettes noires. Ce n'était pas la voix qui m'avait parlé au téléphone. Je ne bougeai pas.

— Ne croyez pas que je plaisante, dit-elle. Je vous donne exactement trois secondes.

— Vous ne pourriez pas me laisser une minute ? J'ai plaisir à vous regarder.

Elle me fit un geste menaçant avec son petit revolver.

— Tournez-vous, jeta-t-elle d'un ton bref, et vite.

— Vous avez aussi une jolie voix.

— Très bien, répliqua-t-elle avec une crispation nouvelle dans la voix. Vous l'aurez voulu.

— N'oubliez pas que vous êtes une dame, dis-je et je me retournai les mains levées à la hauteur des épaules.

Le canon du revolver m'entra dans la nuque.

L'haleine de la jeune femme me chatouillait la peau. Le parfum avait quelque chose d'élégant, de léger, d'indéfinissable. Le revolver s'éloigna de ma nuque et soudain, un éclair flamboya derrière mes yeux. Je poussai un grognement, tombai à quatre pattes et me retournai prestement. Ma main toucha une jambe gainée de nylon, puis glissa, ce que je regrettai. J'avais senti que c'était une jolie jambe. Un autre coup sur la tête abolit ces plaisirs et j'émis un grognement rauque d'agonisant. Je m'affalai sur le plancher. Une porte qui s'ouvre. Une clé qui ferraille. Une porte qui se referme. Une clé qui tourne. Puis le silence.

Je me remis debout et j'entrai dans la salle de bains. Je me baignai la nuque avec une serviette imbibée d'eau froide. Il semblait bien que j'avais été frappé par un talon de soulier. En tout cas, sûrement pas avec la crosse d'un revolver. Ça saignait, mais très peu. Je rinçai la serviette et continuai à me tamponner le cou en me demandant pourquoi je ne m'étais pas précipité derrière elle en criant. Soudain, je me rendis compte que je fixais l'armoire à pharmacie ouverte au-dessus du lavabo. Le couvercle d'une boîte de talc avait été forcé. La tablette était couverte de talc répandu. Un tube de pâte dentifrice gisait, éventré. Quelqu'un avait farfouillé à la recherche de quelque chose.

Je quittai la salle de bains et vins essayer la porte de sortie. Elle était fermée du dehors. Je me penchai et examinai le trou de la serrure. C'était une de ces serrures à entrées superposées, l'une pour l'intérieur, l'autre pour l'extérieur.

La femme aux lunettes de soleil à monture blanche ne connaissait pas grand-chose aux hôtels. Je tournai le verrou de nuit, lequel fit jouer la serrure extérieure. J'ouvris la porte, inspectai le corridor et m'enfermai de nouveau.

Je revins alors vers l'homme étendu. Il devait y avoir une raison majeure pour qu'il n'ait pas bougé durant tout ce temps.

Passé le petit vestibule, s'étendait une chambre assez vaste. Les deux fenêtres laissaient passer les rayons obliques du soleil couchant. L'un de ces rayons, qui tombait en plein sur le lit, s'arrêtait net sur la nuque de l'homme, et baignait de lumière un objet bleu et blanc, rond et luisant. L'inconnu reposait paisiblement sur le côté, les bras étendus le long du corps, les pieds nus. La joue appuyée sur l'oreiller, il avait l'air tranquille et détendu. Il portait une perruque. La dernière fois que je lui avais parlé, il s'appelait George W. Hicks. Maintenant c'était le docteur G.W. Hambleton. Mêmes initiales. Il n'y avait pas de sang. Pas une goutte, ce qui

est un des rares traits plaisants de l'art du pic à glace.

Je lui tâtai le cou. Il était encore chaud. Je me détournai et inspectai la chambre. Le boîtier de la sonnerie du téléphone béait. Une bible avait été jetée à terre dans un coin. Le bureau avait été fouillé. J'ouvris la porte de la penderie. Elle contenait des vêtements et une valise que je connaissais bien. Je n'y trouvai rien de sensationnel. Sur le plancher, je ramassai un chapeau à bord souple que je posai sur la table puis retournai dans la salle de bains. La question était de savoir si les gens qui avaient tué le docteur Hambleton d'un coup de pic à glace avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Ils n'avaient disposé que de très peu de temps.

J'entrepris dans la salle de bains une fouille méthodique. J'enlevai le couvercle de la chasse d'eau et vidai celle-ci. Rien. J'inspectai le tuyau de trop-plein, mais sans y trouver le petit objet accroché par un fil auquel j'avais pensé. Je fouillai la commode. Elle était vide, à part une vieille enveloppe. Je décrochai les jalousies et palpai le rebord des fenêtres. Je pris la bible et la feuilletai encore une fois. Je passai en revue l'envers des trois tableaux et furetai le long de la moquette. Elle était clouée à ras du mur et de petits flocons de poussière s'étaient amassés dans chacune des dépressions qu'avaient formées les clous. Je m'accroupis pour regarder sous le lit. Rien. Je montai sur une chaise et inspectai la coupe de l'applique électrique. Elle ne contenait que de la poussière et des cadavres de papillons. J'examinai rapidement le lit de fond en comble.

Le veston du docteur Hambleton était accroché au dossier d'une chaise. J'en fis l'examen, tout en sachant que c'était l'endroit où j'avais le moins de chances de trouver quelque chose. On avait fendu la doublure et ouvert les rembourrages d'épaules avec un couteau.

Restait le docteur Hambleton lui-même. Je le déplaçai doucement et retournai les poches de son pantalon. De la menue monnaie, un mouchoir, un petit étui de cure-dents, des allumettes, un trousseau de clés, un indicateur d'autocars. Le portefeuille en peau de porc contenait un carnet de timbres, un peigne, trois sachets de poudre blanche, sept cartes qui portaient : *Dr G.-W. Hambleton, O.D. Tustin Building. El Centro, California. Reçoit de 9 à 12 et de 2 à 4 et sur rendez-vous. Téléphone : El Centro 50.406.* Pas de permis de conduire, pas de carte de la Sécurité sociale, pas de carte d'assurance, aucun vrai papier d'identité. Et cent soixante-quatre dollars en coupures. Je remis le portefeuille où je l'avais trouvé.

Je pris le chapeau du docteur Hambleton sur le bureau, en examinai la bande de cuir et le ruban. Le ruban, qu'on avait détaché à la pointe d'un couteau, laissait pendre ses fils. Il ne s'y trouvait rien de caché.

C'était quand même un indice. Si les assassins savaient ce qu'ils cherchaient, de toute évidence il s'agissait d'un objet qui pouvait se dissimuler dans un livre, un casier de téléphone, un tube de pâte dentifrice, ou le ruban d'un chapeau. Je retournai à la salle de bains pour regarder où en était ma nuque. Puis je revins contempler le docteur

Hambleton, me demandant quel impair il avait pu commettre. Il m'avait plutôt fait l'effet d'un rusé compère.

Soudain j'eus le sourire. Je me penchai et, d'un geste presté, j'enlevai la perruque du docteur Hambleton et la retournai. Pas plus compliqué que ça. Contre la doublure un carton orange était fixé avec du papier collant et protégé par un carré de cellophane.

Je le détachai, le retournai et vis qu'il s'agissait d'un reçu numéroté, provenant d'un magasin de photo de Bay City. Je le glissai dans mon portefeuille et replaçai soigneusement la perruque sur le crâne du mort.

Et, comme je ne pouvais pas fermer la porte à clé, je m'en allai sans la refermer.

Au bout du fil l'employé du magasin de photos, Camero Shop, me dit :

— Oui, monsieur Hicks. C'est prêt. Six agrandissements sur papier glacé d'après votre cliché.

— À quelle heure fermez-vous ? demandai-je.

Oh ! dans cinq minutes. Et le matin, nous ouvrons à neuf heures.

— Je passerai les prendre demain matin. Merci.

La demie de cinq heures venait de sonner. Je bourrai ma pipe et m'en retournai tranquillement à l'hôtel Van Nuys, à deux cents mètres de là. Dans le salon de lecture, je mis le reçu du magasin de photos dans une feuille de papier à l'en-tête de l'hôtel et glissai le tout dans une enveloppe que je m'adressai en pneumatique. Je la jetai dans la boîte près de la cage d'ascenseur. Puis je me rendis de nouveau chez Flack.

Je refermai la porte et m'assis en face de lui. Il ne semblait pas avoir bougé d'un millimètre et mâchonnait toujours le même bout de cigare, d'un air morose, les yeux vagues.

Je rallumai ma pipe, après avoir gratté une allumette sur le bord du bureau. Il fronça les sourcils.

— Le docteur Hambleton ne répond pas, dis-je.

— Hein ?

Flack me dévisagea, l'air absent.

— Le type du 332, vous vous rappelez ? Il ne répond pas.

— Et alors ? Vous voulez que je me tape la tête contre les murs ? demanda Flack.

— J'ai frappé plusieurs fois, continuai-je. Pas de réponse. Alors j'ai pensé qu'il était peut-être en train de prendre un bain, bien que je n'entende rien, et je suis allé faire un tour. J'ai essayé encore une fois. Toujours pas de réponse.

Flack consulta un oignon qu'il tira de son gilet.

— Je quitte à sept heures, dit-il. Bon Dieu ! Encore plus d'une heure à attendre. Et j'ai une de ces fringales.

— Travaillant comme vous le faites, dis-je, ça n'a rien d'étonnant. Vous n'avez pas trop de toutes vos forces. Et ça ne vous intéresse vraiment pas, ce mystère du 332 ?

— Vous dites qu'il n'est pas là, dit Flack d'un ton irrité. Et après ? Il n'est pas là.

— Je n'ai pas dit qu'il n'était pas là. J'ai dit qu'il ne répondait pas.

Flack se pencha en avant. D'un geste lent, il ôta de sa bouche les débris du cigare, et les déposa sur le cendrier en verre.

— Allez-y. Causez toujours, dit-il prudemment.

— Ça vous dirait peut-être d'y monter, proposai-je. Il y a peut-être un

bout de temps que vous n'avez pas vu un joli travail au pic à glace.

Flack empoigna des deux mains les bras de son fauteuil :

— Oh ! fit-il avec désespoir. Oh ! là, là.

Il se mit sur pied et ouvrit le tiroir du bureau. Il en tira un gros revolver noir, rabattit le chien, examina les cartouches, remit le barillet en position. Il déboutonna son gilet et fourra le revolver dans la ceinture de son pantalon. En cas d'urgence, il lui aurait fallu une bonne minute pour le retirer. Il enfonça son chapeau d'un geste martial et ouvrit la porte d'un coup de pouce.

Nous montâmes au troisième sans dire un mot. Flack fonça jusqu'au 332, mû par la force de l'habitude, frappa à la porte, puis il essaya d'ouvrir. Il se retourna vers moi et fit une grimace.

— Vous disiez que la porte n'était pas fermée, ronchonna-t-il.

— Non, je ne l'avais pas dit. Mais pourtant vous avez raison, elle ne l'était pas.

— Eh bien ! elle l'est maintenant, répliqua Flack, tout en remorquant une clé au bout d'une longue chaîne.

Il fit jouer la serrure et jeta un coup d'œil furtif dans le corridor. Puis il tourna doucement la poignée, entrebâilla la porte de deux ou trois centimètres, et prêta l'oreille. De l'intérieur, nul bruit ne parvenait. Flack fit un pas en arrière et sortit le revolver de sa ceinture. Il ôta la clé de la serrure, ouvrit la porte toute grande d'un coup de pied et braqua son revolver, avec toute l'assurance du méchant régisseur du Ranch Maudit.

— Allons-y, me lança-t-il du coin de la bouche.

Par-dessus son épaule, j'apercevais le docteur Hambleton, qui n'avait pas changé de pose. Buste en avant, Flack avança avec précaution dans l'antichambre. Il atteignit la salle de bains, lança un regard dans l'ouverture de la porte, puis d'une poussée, l'envoya buter contre la baignoire. Il y entra, puis ressortit et gagna la chambre d'une allure à la fois circonspecte et tendue, en homme qui ne laisse rien au hasard.

Il essaya la porte du placard et revolver au poing l'ouvrit à la volée. Aucun suspect dans le placard.

— Regardez sous le lit, dis-je.

Flack se baissa vivement et regarda sous le lit.

— Regardez sous le tapis.

— Vous vous foutez de moi ? lança-t-il hargneusement.

— Non, mais j'aime vous voir travailler.

Il se pencha sur le mort et examina le pic à glace.

— Il est venu quelqu'un qui a fermé cette porte à clé, fit-il d'un ton sarcastique. À moins que vous ne mentiez quand vous dites qu'elle ne l'était pas.

Je ne bronchai pas.

— Je crois bien qu'il faut appeler les flics, dit-il lentement. Y a guère moyen de camoufler celui-là.

L'interne à tignasse rousse remplit la fiche médico-légale et agrafa son stylo à la poche de sa blouse blanche. Puis il fit claquer son calepin avec un sourire fugitif.

— Perforation de la moelle épinière, juste au-dessous du bulbe, si je ne me trompe, dit-il nonchalamment. Un point particulièrement vulnérable. Quand on sait le trouver. Et j'imagine que vous vous y connaissez ?

L'inspecteur Christy-French grogna :

— Vous croyez peut-être que c'est la première fois que je vois ça ?

— Non, bien sûr, dit l'interne. (Il jeta brièvement un dernier regard sur le mort, et s'en alla.) Je vais prévenir le coroner, lança-t-il par-dessus son épaule.

La porte se referma derrière lui.

— À ces oiseaux-là, un macchabée leur fait à peu près autant d'effet qu'à moi un plat de choux, dit aigrement Christy-French, à la cantonade.

Son assistant, un flic du nom de Fred Beifus, était accroupi un genou à terre auprès du boîtier de la sonnerie du téléphone. Il venait de la recouvrir de poudre pour relever les empreintes et de souffler pour ôter le surplus. Maintenant, il examinait la tache à la loupe. Il hocha la tête puis retira un brin de fil à la vis du boîtier.

— Il avait des gants en coton, des gants de croque-mort, annonça-t-il d'un air dégoûté. En gros, ça coûte dans les quatre *cents* la paire. Inutile de se creuser pour les empreintes. Ils cherchaient quelque chose dans le boîtier du téléphone, pas vrai ?

— Oui, quelque chose de petit, puisque ça pouvait loger là-dedans, dit French. Je n'espérais pas d'empreintes. Pour le moment, on donne juste un premier coup d'œil.

Il était en train de faire les poches du mort et d'aligner sur le lit tout ce qu'elles contenaient, à côté du cadavre déjà cireux. Assis sur une chaise près de la fenêtre, Flack regardait au-dehors d'un air morose. Adossé au mur de la salle de bains, je me tournais les pouces.

Christy-French reprit :

— Celui qui a fait le coup est un artiste. Il a touché la moelle épinière du premier coup. Et encore autre chose : il faut que le type soit bien tranquille pour réussir aussi bien. Ça veut dire qu'ils étaient plusieurs, à moins qu'on n'ait drogué le bonhomme ou bien que l'assassin n'ait été un de ses amis. Il soupira.

— Cette technique-là, ça vient de Brooklyn, expliqua-t-il. Les gars de Sunny Moe Stein ne faisaient que ça, si bien qu'ils ont gâché le truc. On ne pouvait plus se promener dans un terrain vague sans tomber sur un échantillon de leurs talents. Après, ils sont venus ici, du moins ce qui

restait de la bande. Je me demande d'ailleurs pourquoi.

— Peut-être parce qu'ici, il y a davantage de terrains vagues, proposa Beifus.

— Et pourtant, c'est drôle... enchaîna French d'un ton rêveur. Quand Weepy Moyer a fait descendre Sunny Moe Stein dans Franklin Avenue, en février dernier, le tueur s'est servi d'un revolver. Ça n'a pas dû plaire à Moe.

— Qui c'est, Weepy Moyer ? demanda Flack.

— C'était le lieutenant de Moe, dans leur gang, lui dit French. Il se peut fort bien que ce nouveau meurtre soit signé de lui. Non qu'il soit personnellement l'assassin...

— Et pourquoi pas ? demanda Flack d'un ton grincheux.

— Vous ne lisez donc jamais les journaux, vous autres ? Moyer est un monsieur, maintenant. Il fréquente les gens de la haute. Il a même changé de nom. Et pour ce qui est de l'affaire Sunny Moe Stein, c'est arrivé juste un jour qu'on avait coffré Moyer pour une histoire de jeu qui, finalement nous a foiré dans les pattes. Mais ça lui a donné un beau petit alibi en or. De toute façon, comme je vous l'ai dit, maintenant c'est un monsieur, et quand on est un monsieur, on ne s'en va pas planter des pics à glace dans le dos des gens. On paye des types pour le faire.

— Vous n'avez jamais eu aucune preuve contre Moyer ? demandai-je.

French me jeta un regard aigu :

— Pourquoi ?

— Il me venait une idée, très vague, d'ailleurs.

French me dévisagea longuement.

— Tout à fait entre nous, dit-il enfin, on n'a jamais pu prouver que le type qu'on avait coffré était bien Moyer. Mais ne le criez pas sur les toits. Personne n'est censé le savoir sauf lui, son avocat, le procureur du district, la Brigade volante, la municipalité et quelque deux ou trois cents autres personnes.

Il fit claquer sur sa cuisse le portefeuille vide du mort et s'assit sur le lit.

— Allez, assez rigolé comme ça. Voyons Fred, résumons-nous un peu. *Primo*, ce client-ci n'était pas très à la coule. Il circulait sous le nom de docteur G.-W. Hambleton, avec sur ses cartes une adresse d'El Centro et un numéro de téléphone. Ça nous a pris deux minutes pour apprendre que cette adresse et ce numéro de téléphone n'existaient pas. Un type affranchi n'aurait jamais couru un risque pareil. *Deuxio*, c'est net qu'il ne roulait pas sur l'or. Il n'a là-dedans que quatorze biffetons d'un dollar, et de la menue monnaie. Il n'avait ni clé d'auto, ni clé de coffre-fort, ni clé d'appartement dans son trousseau. Il y a tout juste une clé de valise et sept passe-partout limés.

« Ce n'est pas tout. Il n'a ni permis de conduire ni pièces d'identité. Aucun de ses vêtements ne vient d'El Centro. Il avait probablement une combine quelconque. Disons que le client était en possession de quelque

chose qu'il n'avait pas envie de trimbaler sur lui. Il se savait donc repéré par quelqu'un qui le pistait. Alors, il offre cent dollars à Marlowe pour qu'il le lui mette de côté. Mais il n'avait même pas cette somme sur lui. Il espérait probablement mettre Marlowe de moitié dans la combine. Ce qui laisse supposer qu'il ne s'agissait pas de bijoux volés. Il fallait que ce soit un truc à peu près avouable. D'accord, Marlowe ?

— Vous pouvez même laisser tomber l'*à peu près*, répondis-je.

French ébaucha un sourire.

— Sa pièce à conviction pouvait se loger – roulée ou à plat – dans un petit casier, un ruban de chapeau, une bible, une boîte de talc. L'ont-ils trouvée ou non ? On n'en sait rien. Mais ils n'ont pas eu beaucoup de temps. Guère plus d'une demi-heure.

Il se tourna vers Flack.

— Est-ce qu'on peut vérifier ce qu'il a reçu comme visites ?

Flack secoua la tête d'un air sombre.

— On n'a pas besoin de passer devant le bureau pour prendre l'ascenseur.

— C'est peut-être pour ça qu'il avait choisi cet hôtel, lança Beifus. Ça et l'atmosphère intime...

— C'est bon, dit French. Alors, celui qui l'a descendu a pu entrer et sortir sans qu'on lui demande rien. Il lui suffisait de connaître le numéro de la chambre. Et voilà à peu près tout ce que nous avons. D'ac, Fred ?

Beifus acquiesça. J'intervins.

— Non, pas tout à fait. C'est une moumoute très bien faite, mais c'est tout de même une moumoute.

French et Beifus firent une brusque volte-face. French avança la main, ôta délicatement la perruque de la tête du mort et émit un sifflement.

— Je me demandais ce qui faisait rigoler cette vache d'interne, dit-il. Quel salaud. Il n'en a pas dit un mot. Tu vois ce que je vois, Beifus ?

— Tout ce que je vois, c'est un mec qu'a plus de cheveux, répondit Beifus.

— Tu ne l'aurais pas rencontré, non, des fois ? Mileaway Marston. Dans le temps, il grattait pour Ace Devore.

— Bon Dieu. Je crois bien ! gloussa Beifus.

Il se pencha sur le mort et demanda en tapotant le crâne chauve :

— Qu'est-ce que tu étais devenu pendant tout ce temps, Mileaway ? Tu t'étais fait si rare que je t'avais oublié. Mais tu m'connais, vieux frère. J'ai toujours été un sentimental.

Sans sa perruque le gisant avait pris un air sévère, rabougri et vieillot. Le masque cireux de la mort commençait à lui durcir les traits.

French conclut tranquillement :

— Eh bien ! voilà qui simplifie les choses. Au moins, je n'aurai pas besoin de me crever sur ce corniaud-là. Qu'il aille se faire foutre.

Il lui remit la perruque sur le coin de l'œil et se leva.

— Allez, vous deux je n'ai plus besoin de vous, lança-t-il à Flack et à moi.

Flack se leva et gagna le petit vestibule. Je le suivis. Nous atteignîmes l'ascenseur en silence et nous n'avions toujours pas échangé un seul mot en arrivant à son petit bureau. J'y entrai avec lui et refermai la porte. Il parut surpris, s'assit et posa sa main sur le téléphone.

— Faut que je fasse mon rapport au sous-directeur, dit-il. Vous voulez quelque chose ?

J'arrondis une cigarette du bout de mes doigts, j'allumai et soufflai lentement la fumée par-dessus la table.

— Cent cinquante dollars, répondis-je.

Les petits yeux attentifs de Flack se transformèrent en billes de loto dans un visage de bois.

— C'est pas le moment de faire le rigolo, dit-il.

Je me mis à pianoter sur le bord du bureau et j'attendis.

De minuscules gouttes de sueur perlèrent au-dessus de sa petite moustache.

— J'ai du boulot, grogna Flack, d'une voix un peu ébranlée. Foutez-moi le camp et qu'on ne vous revoie plus.

— Alors, on veut jouer les terreurs ? Le docteur Hambleton avait cent soixante-quatre dollars dans son portefeuille quand je l'ai fouillé. Il m'avait promis cent dollars d'avance, vous vous souvenez ?

Maintenant, dans le même portefeuille, il n'y a plus que quatorze dollars. Et je n'avais pas fermé la porte de sa chambre à clé. C'est quelqu'un d'autre qui l'a fait. Vous, Flack.

Flack crispa ses mains sur les bras de son fauteuil. Sa voix parut sortir du fond d'un puits.

— Vous pouvez toujours essayer de...

— Vous voulez que j'essaye ?

Il tira son revolver de sa ceinture et le posa en face de lui sur le bureau. Il le regarda fixement, mais il ne parut en tirer aucun réconfort. Il releva les yeux sur moi.

— Moitié-moitié ? proposa-t-il d'une voix saccadée.

Il y eut un long silence. Puis il sortit un portefeuille avachi, et farfouilla dedans. Il en extirpa une poignée de billets qu'il étala sur le bureau : il les tria, en fit deux tas et en poussa un vers moi.

— Cent cinquante dollars, pas un sou de moins, dis-je.

Il se renfonça, les yeux fixés sur le coin du bureau. Au bout d'un moment, il soupira, posa les deux tas l'un sur l'autre et me tendit le tout.

— Pour ce que ça lui servait... dit-il. Allez, prenez-le et caltez. Mais je vous oublierai pas, mon p'tit vieux. Vous autres, vous me faites mal aux seins. Qu'est-ce qui me dit que vous ne l'avez pas refait de cinq cents dollars ?

— J'aurais tout pris. Et l'assassin aussi. Pourquoi lui laisser quatorze

dollars ?

— Ben, et moi, pourquoi je les lui ai laissés, les quatorze dollars ? demanda-t-il d'une voix lasse, en dessinant du bout des doigts de vagues courbes sur le rebord du bureau.

Je ramassai l'argent, le comptai et le lui jetai.

— Parce que vous êtes du métier. Vous avez eu vite fait de situer le bonhomme. Il fallait au moins lui laisser de quoi payer sa chambre, plus quelques dollars de monnaie. C'est ce que les flics s'attendaient à trouver. Je m'en fous de l'argent, c'est autre chose que je veux.

Il me regardait hébété.

— Rangez ce fric, ajoutai-je.

Il prit les billets et les fourra dans son portefeuille.

— Qu'est-ce que c'est que vous voulez ?

Il m'adressa un regard méfiant et fit la moue.

— J'ai pas l'impression que vous êtes dans de bien jolis draps, vous non plus.

— C'est peut-être ce qui vous trompe. Si je remontais là-haut dire à Christy-French et Beifus que j'y étais déjà venu avant eux et que j'avais fouillé le cadavre, j'en serais pour une engueulade, d'accord. Mais ils comprendraient que si je n'ai rien dit, ce n'était pas uniquement pour faire le guignol. Ils penseraient que, quelque part, en coulisse, j'ai un client à protéger. Je m'en sortirais avec un petit savon. Mais, vous, ça n'est pas ça qui vous pend au nez.

Je m'arrêtai. La sueur, maintenant, luisait sur son front. Il eut de la peine à avaler sa salive. Je voyais à ses yeux qu'il était malade de peur.

— Assez de salades et jouez cartes sur table, dit-il.

Il eut soudain un sale sourire.

— Vous êtes arrivé un peu trop tard pour la protéger, hein ?

L'expression de lourd sarcasme qui habitait sa vilaine gueule réapparaissait, petit à petit.

J'écrasai ma cigarette, puis j'en tirai une autre et je m'appliquai à tous ces gestes lents et minutieux qui servent à sauver les apparences. Je jetai l'allumette et soufflai la fumée par une narine. Je m'emplis les poumons comme si cet affreux petit bureau était le sommet d'une falaise surplombant l'océan démonté – enfin, tous les vieux trucs éculés du métier.

— D'accord, dis-je. Je veux bien admettre que c'était une femme. Et aussi qu'il était déjà mort quand elle est arrivée, si ça peut vous faire plaisir. Elle a dû être tellement saisie qu'elle s'est enfuie sans réfléchir.

— Oh ! bien sûr, dit Flack méchamment. (Le gros ricanement avait repris sa place, maintenant.) Ou peut-être que ça faisait déjà plus d'un mois qu'elle ne s'était pas servie de son pic à glace. Elle avait perdu la main, quoi.

— Mais pourquoi emporter la clé ? dis-je, comme en aparté. Et pourquoi la laisser au bureau ? Pourquoi ne pas être tout simplement

sortie sans plus se soucier de rien ? Et même si elle s'est crue obligée de fermer la porte à clé, pourquoi ne pas tout simplement la jeter dans le sable du crachoir et la recouvrir ? Ou l'emporter avec elle et s'en débarrasser par la suite ? Pourquoi a-t-elle rendu cette clé de façon qu'on puisse immédiatement établir un rapport entre elle et cette chambre ?

Je baissai les yeux, puis, brusquement lançai à Flack un regard lourd.

— À moins, bien sûr, qu'on ne l'ait vue sortir de la chambre, avec la clé à la main, et qu'on ne l'ait suivie hors de l'hôtel.

— Et pourquoi ça ? demanda Flack.

— Parce que celui qui l'a vue aurait pu entrer aussitôt dans cette chambre. Il avait un passe.

Flack leva un instant les yeux, puis aussitôt ses paupières s'abaissèrent.

— Donc il l'a suivie, continuai-je. Il l'a vue déposer la clé au bureau, quitter l'hôtel, et même il doit l'avoir suivie dehors, un bout de chemin.

Flack dit d'un ton ironique :

— Quel as !

Je me penchai pour saisir le téléphone.

— Je ferais mieux d'appeler Christy. Il faut tirer ça au clair, dis-je. Plus j'y réfléchis, et plus j'ai la trouille. Après tout, elle l'a peut-être tué. Je n'ai pas envie de protéger une criminelle.

Je décrochai le récepteur. Flack abattit sur ma main sa patte moite de sueur. L'appareil rebondit sur le bureau.

— Laissez tomber. (Sa voix sanglotait presque.) Je l'ai suivie jusqu'à une voiture qui était garée un peu plus loin. J'ai relevé le numéro. Bon Dieu, quoi ! donnez-moi tout de même le temps de souffler.

Il fouillait désespérément dans toutes ses poches.

— Vous savez ce que ça me rapporte, ce métier ? De quoi me payer des cigarettes ou un cigare de temps en temps. Pas un sou de plus. Attendez voir. Je crois...

Il brassait maladroitement quelques enveloppes sales. Enfin, il en choisit une qu'il fit voltiger dans ma direction.

— Voilà le numéro d'immatriculation, annonça-t-il, et même, si ça peut vous faire plaisir, je ne me le rappelle plus.

Je regardai l'enveloppe. Il y avait bien un numéro griffonné dessus. Peu lisible et gribouillé tout de travers, comme ce que l'on note hâtivement dans la rue. 6 N. 330. Californie 1947.

— Ça va ?

C'était la voix de Flack. Ou du moins ce qui l'avait remplacée. Je déchirai le numéro et lui renvoyai l'enveloppe.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un numéro faux, un vieux numéro que vous aviez déjà ?

— Je ne peux pas vous le prouver. Faut me croire sur parole.

— Et qu'est-ce que c'était comme voiture ?

— Une Cadillac décapotable, pas toute neuve, avec la capote relevée.

Modèle 1942, je pense. Une bagnole gris-bleu.

— Et la femme ?

— Vous en voulez pour votre argent, hein, fouineur ?

— Pour l'argent du docteur Hambleton.

Il tiqua.

— Oh ! ça va ! C'est une blonde. Jaquette blanche avec des piqûres de couleur. Grand chapeau de paille bleu. Lunettes noires. Taille, un mètre soixante-cinq environ. Mieux foutue qu'un prix de beauté.

Par prudence, je demandai :

— Et vous la reconnaîtriez, sans ses lunettes ?

Il fit mine de réfléchir. Puis il hocha la tête.

— Non.

— Comment c'était déjà, ce numéro d'immatriculation, Flackie, dis-je à brûle-pourpoint.

— Lequel ? fit-il.

Je me penchai sur le bureau et fis tomber de la cendre sur son revolver. Je le regardai encore un peu dans le blanc des yeux. Mais je savais que maintenant il était nettoyé. Il semblait d'ailleurs l'avoir compris, lui aussi. Il prit le revolver, souffla la cendre et rangea l'arme dans son tiroir.

— C'est bon, allez-y, siffla-t-il entre ses dents. Allez trouver les flics, dites-leur que j'ai fait les poches du macchabée. Et après ? Je perdrai ma place ? On me foutra peut-être en taule ? Qu'est-ce que je m'en balance ! Quand je ressortirai, je ne serai pas sans un. Le petit Flackie n'aura plus besoin de se biler pour son bifteck. Faut pas croire que ces lunettes noires ont possédé le petit Flackie. J'ai vu trop de films dans ma vie pour pas avoir repéré cette belle petite gueule. Et si vous voulez mon avis, cette même-là, on entendra parler d'elle. Elle a de l'avenir, et qui sait ? (il me nargua d'un air triomphant) elle aura peut-être besoin d'un garde du corps, un de ces quatre. Un gars qui la protège, qui veille au grain et l'empêche de se fourrer dans de sales pétrins, un gars qui connaît les ficelles et qu'est pas trop gourmand question fric...

Je le laissai à ses pensées qui devaient être aussi mesquines, aussi déplorables et aussi lâches que l'individu lui-même.

L'immeuble se trouvait sur Doheny Drive, au pied de la descente du Strip.

Sur les seize boîtes à lettres du hall, trois étaient anonymes. Les noms que je lus ne me dirent strictement rien. Ce n'était pas si simple que je l'avais cru.

Devant la porte stationnaient deux Cadillac, une Lincoln Continental et une Packard Clipper. Les deux Cadillac n'avaient ni la couleur ni la plaque que je cherchais. Je remontai la côte jusqu'au boulevard, je tournai à gauche, et, après avoir fait cent mètres, je pénétrai dans la suffocante étuve d'un taxiophone.

Je fis le numéro d'un gars qu'on avait surnommé Smith-la-Lavasse parce qu'il bégayait, mystère que je n'avais pas encore eu le temps d'éclaircir.

— Mavis Weld, demandai-je, quel numéro de téléphone ? Ici Marlowe.

— B-b-bien sûr, dit-il. V-v-vous dites, M-m-mavis Weld ? S-s-son numéro de t-t-téléphone ?

— Combien ?

— C-c-c'est dix d-d-dollars.

— Bon, alors, je n'ai rien demandé.

— A-a-attendez, une minute. J'ai pas le droit de d-d-donner leurs numéros de t-t-téléphone. C'est drôlement risqué pour un aide-accès-s-s-soiriste.

J'attendis, continuant à respirer l'air déjà vicié de la cabine.

— Et je vous donne l'adresse avec, naturellement, gémit La-Lavasse, qui en oubliait de bégayer.

— Cinq dollars, dis-je. L'adresse, je l'ai déjà. Et ne chipotez pas. Si vous croyez être le seul margoulin de cinéma à trafiquer des numéros de téléphone qui ne figurent pas à l'annuaire...

— Un instant, dit-il d'un ton accablé, et il alla chercher son petit carnet rouge.

C'était un bègue gaucher : il ne bégayait que lorsqu'il n'était pas énervé. Il revint bientôt et me le communiqua. C'était un numéro du secteur Crestview, naturellement. À Hollywood, si vous n'avez pas un numéro de Crestview, vous ne valez pas cher.

J'ouvris la cabine de verre pour laisser entrer un peu d'air, pendant que je composais ledit numéro. Après deux appels, une voix langoureuse et sensuelle me répondit. Je tirai la porte.

— Oui-i-i ? roucoula la voix.

— Miss Weld, s'il vous plaît ?

— Et qui demande miss Weld, je vous prie ?

— J'ai des photos de publicité à lui livrer ce soir de la part de Whitey.

— Whitey ? Et qui est Whitey, *amigo* ?

— Le photographe du plateau. Vous ne saviez même pas ça ? Je monte tout de suite si vous voulez bien me donner le numéro de l'appartement. Je ne suis qu'à cinq cents mètres.

— Miss Weld est dans son bain.

Elle se mit à rire. Là où elle se trouvait, ça devait donner l'impression d'un rire argentin. De mon côté, à l'autre bout du fil, on aurait dit quelqu'un qui se battait avec des casseroles.

— Mais bien sûr, apportez-les vite. Elle meurt d'envie de les voir, naturellement. C'est au 14.

— Et je vous verrai aussi ?

— Mais, naturellement, voyons. Quelle question ! Pourquoi demandez-vous cela ?

Je raccrochai et sortis en titubant, pour retrouver enfin l'air pur. Je redescendis la côte. L'une des Cadillac avait disparu et deux Buick décapotables avaient rejoint les autres voitures rangées devant l'immeuble. Je pressai le bouton du quatorze, traversai le jardin où du chèvrefeuille de Chine baignait dans la lumière d'un petit projecteur. L'appartement était au second.

La sonnette carillonna et une grande fille brune vint m'ouvrir. Elle portait des *jodhpurs*. Dire qu'elle avait du sex-appeal n'est rien. Ses cheveux étaient d'un noir de jais comme son pantalon. Elle portait un chemisier de soie blanche et un foulard rouge, négligemment noué autour du cou. D'un rouge moins éclatant que n'étaient ses lèvres. Ses doigts surchargés de bagues tenaient une longue cigarette mais au bout d'une minuscule pince à cigarette en or. Une raie au milieu partageait ses cheveux noirs, laissant voir le cuir chevelu blanc comme la neige. Deux nattes épaisses et lustrées, attachées par un petit ruban rouge, retombaient sur ses épaules de chaque côté de son cou mince et doré. Mais il y avait longtemps qu'elle n'était plus une petite fille.

Elle regarda mes mains vides d'un œil inquisiteur. Les photos de cinéma sont d'un format généralement difficile à caser dans la poche.

J'ouvris le feu.

— Miss Weld, s'il vous plaît.

— Vous pouvez me remettre les photos.

Elle me parlait d'un ton froid et insolent, traînant la voix avec affectation, mais ses yeux la trahissaient. Ça ne devait guère être plus difficile de coucher avec elle que de se faire couper les cheveux.

— Désolé. Mais c'est personnel.

— Je vous ai dit qu'elle prenait son bain.

— Je vais attendre.

— Vous êtes vraiment sûr d'avoir ces photos, *amigo* ?

— Tout ce qu'il y a de sûr, pourquoi ?

— Qui êtes-vous ?

Sa voix se brisa sur le dernier mot, tandis que la muette invitation d'un sourire venait se former au coin de ses lèvres.

— C'était sensationnel votre dernier film, miss Gonzalès.

Elle se cambra, toute vibrante de plaisir.

— Comment ? mais c'était infect ! s'écria-t-elle, radieuse.

— Rien ne saurait être infect pour moi quand vous jouez dedans, miss Gonzalès.

Elle recula de deux pas et me fit signe d'entrer.

— Allons, venez, qu'on prenne un verre, proposa-t-elle. J'adore les compliments, aussi peu sincères qu'ils soient.

J'entrai. Elle s'était placée de telle sorte que je dus pour ainsi dire lui repousser les nichons pour passer. Elle referma la porte d'entrée et se dirigea vers un petit bar portatif en ondulant de la croupe.

— Un scotch ? ou vous préférez peut-être un cocktail ? Je sais faire un martini absolument innommable, annonça-t-elle.

— Le scotch m'ira très bien, merci.

Elle versa l'alcool dans deux gobelets grands comme des parapluies. Je m'assis dans un fauteuil en chintz et jetai un coup d'œil circulaire.

Ça datait un peu. Il y avait une fausse cheminée avec bûches à gaz, des fissures dans le plâtre, deux croûtes bariolées assez moches pour avoir coûté cher, un vieux piano à queue passablement écaillé et, pour une fois, pas de châte dessus. Des livres à couvertures illustrées, apparemment des nouveautés, étaient éparpillés un peu partout et un fusil à deux coups, à crosse ciselée, était rangé dans un coin, un ruban de satin blanc noué autour des canons. Des trucs comme ça, c'est tout Hollywood.

La belle ténébreuse en *jodhpurs* m'apporta un verre et vint se percher sur le bras de mon fauteuil :

— Vous pouvez m'appeler Dolorès, si ça vous fait plaisir, dit-elle, en avalant gaillardement d'une lampée la moitié du scotch.

— Merci.

— Et moi, je vous appelle comment ?

Je souris.

— Naturellement, poursuivit-elle, j'ai très bien compris que vous n'êtes qu'un sacré menteur et que vous n'avez pas la moindre photo en poche. Ce n'est pas que je veuille savoir le motif sans nul doute très confidentiel de votre visite...

— Ah non ? (J'aspirai deux doigts de ma liqueur.) Dites-moi, qu'est-ce qu'elle est en train de prendre comme bain, miss Weld ? Un bon petit savon noir des familles, ou des sels aux aromates ?

Elle agita le mégot de sa cigarette maïs, toujours fixé dans la pince :

— Vous aimeriez peut-être lui donner un coup de main ? La salle de bains est tout à côté. Vous passez la baie, et c'est à droite. Je suis à peu près sûre que la porte n'est pas fermée à clé.

— Si c'est tellement facile, ça ne me dit rien, répliquai-je.

— Oh ! fit-elle, et je vis reparaître sur son visage l'éblouissant sourire. Vous aimez la difficulté. Il va falloir que je m'applique à rester distante, alors.

D'un mouvement plein de grâce, elle quitta le bras de mon fauteuil.

— Soyez tranquille, miss Gonzalès. Je ne suis venu que pour affaires. Je n'ai l'intention de violer personne.

— Non ?

Le ton se fit provocant.

— Mais je commence à y songer sérieusement, nom de Dieu.

— Qu'est-ce que vous tenez, comme culot ; mais pour un salaud, vous êtes assez sympathique, dit-elle.

Puis avec un haussement d'épaules, elle disparut de l'autre côté de la baie, emportant son scotch avec elle.

J'entendis taper doucement contre une porte, puis sa voix qui disait :

— Chérie, il y a là un type qui t'apporte des photos du studio. Qu'il « dit », *Muy simpatico. Muy guapo tambien. Con cojones.*

Une voix que j'avais déjà entendue répondit sèchement :

— Oh ! voyons, tais-toi, espèce de petite putain. Je sors dans une seconde.

La Gonzalés réapparut dans l'embrasure de la baie. Elle fredonnait. Son verre était vide. Elle retourna au bar.

— Mais vous ne buvez pas, s'écria-t-elle, regardant le mien.

— J'ai dîné. Et je n'ai pas l'estomac extensible à l'infini. Je comprends un peu l'espagnol.

Elle leva la tête d'un air de défi.

— Et je vous ai choqué ?

Elle me roulait des yeux d'odalisque et ses épaules ondulaient en gestes aguichants.

— Je suis plutôt difficile à choquer.

— Mais vous avez compris ce que j'ai dit ? *Madre de Dios.* C'est terrible. J'ai honte.

— Vous parlez !

Elle acheva de se préparer un second whisky.

— Mais si, soupira-t-elle. Je vous choque, pas vrai ?

Elle était de nouveau perchée sur le bras du fauteuil.

— Non, mais quand j'aurai envie de me scandaliser je saurai où m'adresser.

Elle tendit nonchalamment le bras pour poser son verre derrière elle, puis se pencha sur moi.

— Seulement, ce n'est pas ici que j'habite, dit-elle. Je loge au Chateau Bercy.

— Toute seule ?

Elle m'envoya une petite tape sur le nez. L'instant d'après, elle était sur

mes genoux et me mordait la bouche avec passion.

— Espèce de salaud. Je vous adore..., dit-elle.

Ses lèvres ardentes brûlaient comme de la glace.

Sa langue se pressait contre mes dents. Ses yeux noirs semblaient immenses et se révulsaient un peu.

— Je suis si lasse, murmura-t-elle, tout contre ma bouche. Tellement lasse, et tellement à bout...

Je sentis sa main se glisser dans ma poche intérieure. Je la repoussai violemment, mais elle avait déjà saisi mon portefeuille. Elle éclata de rire et l'emporta en dansant à l'autre bout de la pièce, puis elle l'ouvrit d'un geste preste et l'explora de ses doigts agiles, dardés comme de petits serpents.

— Ravie de voir que vous avez fait connaissance, dit une voix derrière moi.

Mavis Weld se tenait dans l'encadrement de la porte.

Ses cheveux moussaient en désordre et elle n'avait pas pris la peine de se maquiller. Elle portait une robe d'intérieur, et à peu près rien dessous. Elle avait glissé ses pieds nus dans des mules vert et argent. Son regard était dur, sa bouche méprisante. Mais, avec ou sans lunettes noires, c'était bien la même.

La Gonzalès lui décocha un bref regard, referma mon portefeuille et me le lança. Je le rattrapai au vol et le remis dans ma poche. D'un pas nonchalant, elle s'approcha de la table, y prit un grand sac noir à bandoulière qu'elle passa à son épaule, puis gagna la porte.

Mavis Weld n'eut pas un geste vers elle, pas un regard. Elle ne me quittait pas des yeux. Mais son visage restait toujours impassible. La Gonzalès ouvrit la porte, jeta un coup d'œil au-dehors, puis la repoussa et fit volte-face.

— Il s'appelle Philip Marlowe, dit-elle à Mavis Weld. Il est mignon tout plein, tu ne trouves pas ?

— Tiens ! Tu prends la peine de leur demander leur nom, maintenant ? répliqua Mavis Weld. D'ordinaire, tu vas trop vite pour avoir le temps.

Elle se tourna vers moi, esquissant un sourire.

— Quelle manière exquise de me traiter de putain, vous ne trouvez pas ?

Mavis Weld ne dit rien. Elle avait toujours son visage de bois.

— En tout cas, poursuivit la Gonzalès, d'un ton suave, tout en ouvrant la porte, moi, je ne me suis pas envoyé de gangsters ces temps-ci.

— Tu es sûre que tu arrives à t'y retrouver ? lui rétorqua Mavis Weld exactement sur le même ton. Allez, ouvre la porte, ma toute belle. On lessive, aujourd'hui.

La Gonzalès se retourna lentement et la fixa d'un regard meurtrier. Puis un faible son sortit de ses dents serrées, et elle ouvrit à toute volée la porte qui claqua derrière elle avec fracas. Le bruit ne fit même pas vaciller le

regard bleu de Mavis Weld.

— Et maintenant, si vous en faisiez autant, mais moins brusquement ? dit-elle.

Je tirai un mouchoir et m'ôtai le rouge à lèvres.

— N'importe qui serait à sa merci, dis-je. Ce n'est pas moi qui lui ai fait du gringue, c'est elle qui m'a provoqué.

Elle fonça vers la porte et l'ouvrit d'un geste violent.

— Allez ouste, mon pigeon. Filez.

— Je suis venu pour affaire, miss Weld.

— Écoutez, mon petit monsieur, vous voulez que j'appelle le gérant pour qu'il vous flanque dans l'escalier comme un paquet de linge sale ?

Je m'approchai d'elle et refermai la porte. Elle s'y cramponna jusqu'au bout et dut faire effort pour ne pas m'envoyer de coups de pied. Mine de rien, j'essayai de la faire lâcher. Mais elle ne céda pas d'un pouce. Rivée au sol, elle s'efforçait toujours de saisir le bouton. La rage avait foncé la couleur de ses yeux.

— Si vous avez l'intention de vous appuyer longtemps contre moi, dis-je, vous feriez mieux de vous habiller un peu.

À toute volée, elle m'envoya une gifle, qui sonna aussi fort que le claquement de porte de miss Gonzalès. Et ça me fit mal, réveillant la douleur de l'écorchure, derrière ma tête.

— Je vous ai fait mal ? demanda-t-elle calmement.

J'acquiesçai.

— Tant mieux.

Et elle me gifla une seconde fois, encore plus fort.

— Vous feriez peut-être mieux de m'embrasser, souffla-t-elle.

Son regard était clair et limpide, provocant.

D'un air détaché je baissai les yeux. Son poing était crispé, menaçant. Et il n'était pas trop petit pour être incapable de faire du bon travail.

— Croyez-moi, dis-je, une seule raison m'en empêche. Je puis être appelé à travailler pour vous. D'ailleurs je n'ai pas l'habitude de cavalier derrière tous les mollets que je rencontre.

Je regardai ses jambes. Je ne les voyais que trop bien, et le fanion qui marquait la ligne de but n'était pas plus grand qu'il n'était nécessaire.

Elle referma son déshabillé, me tourna le dos et se dirigea vers le petit bar, en hochant la tête.

— Je suis une femme libre, majeure et vaccinée, dit-elle. Je connais toutes les ficelles. Du moins, je crois. Si je ne puis ni vous faire peur, ni vous rosser, ni vous séduire, alors, qu'est-ce que je peux foutre pour vous neutraliser ?

Elle se retourna, un verre à la main. Elle prit le temps de boire, puis secoua ses cheveux épars et dit avec un pâle sourire :

— C'est de l'argent, qu'il vous faut, voyons. Ce que je suis crétine de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Eh ! ma foi. Une petite somme ne ferait pas mal dans le paysage.
Sa bouche eut une grimace de dégoût, mais elle me demanda d'une voix presque chaleureuse :

— Combien ?

— On pourrait toujours commencer par une centaine de dollars ?

— C'est donné. On est une pauvre petite crapule à dix ronds, hein ? Alors, on veut cent dollars. C'est donc une somme dans votre milieu, mon joli ?

— Bon, alors, disons, deux cents. Avec ça, je pourrai vivre de mes rentes jusqu'à la fin de mes jours.

— C'est encore pour rien. Deux cents dollars par semaine, bien entendu. Dans une belle enveloppe toute blanche.

— Pas besoin d'enveloppe, je la salirais.

— Et qu'est-ce que vous me donnerez, au juste, en échange de cet argent, mon charmant petit mouchard ?

— Un reçu. Qui vous a dit que j'étais un mouchard ?

Elle demeura un instant songeuse avant d'être reprise par son rôle.

— C'est probablement l'odeur.

Elle buvait à petites gorgées et me dévisageait avec un froid sourire.

— Je commence à croire que vous improvisez vraiment vos répliques, dis-je. Je me disais aussi qu'elles ne sonnaient pas très juste.

Je plongeai juste à temps. Quelques gouttes m'éclaboussèrent. Le verre vola en éclats, contre le mur derrière moi. Les morceaux s'éparpillèrent sans bruit sur le tapis.

— Et sur ce, dit-elle tout à fait sérieuse, je pense avoir épuisé tout mon stock de grâces juvéniles.

J'allai prendre mon chapeau.

— Je n'ai jamais pensé que c'était vous qui l'aviez assassiné, dis-je. Mais ça serait bien utile que je puisse expliquer pourquoi j'ai caché votre présence là-bas. Tout serait bien plus facile, si j'avais reçu à titre d'acompte une certaine somme qui justifierait mon silence. Sans parler d'un minimum de renseignements qui m'aiderait à prouver que je travaille pour vous.

Elle prit une cigarette dans une boîte, la lança en l'air, et la rattrapa entre ses lèvres avec aisance, puis l'alluma avec une allumette qui semblait être née spontanément entre ses doigts.

— Bonté divine ! Alors vous vous imaginez que j'ai tué quelqu'un ? demanda-t-elle.

Avec le chapeau que je tenais toujours à la main, je sentais que j'avais l'air idiot. Dieu sait pourquoi. Je me le mis sur la tête et gagnai la porte.

— J'espère que vous avez de quoi payer votre ticket d'autobus pour rentrer, dit derrière moi sa voix méprisante.

Je ne bronchai pas. Je tenais déjà la poignée de la porte, quand elle me lança :

— Et je fais assez confiance à miss Gonzalès pour espérer qu'elle vous a laissé son adresse et son numéro de téléphone. Vous devriez pouvoir obtenir à peu près tout d'elle – y compris, m'a-t-on dit, de l'argent.

Je lâchai la poignée et revins brusquement sur mes pas. Elle tint bon et, le sourire sur ses lèvres, ne dévia pas d'un millimètre.

— Écoutez-moi bien, dis-je. Vous allez peut-être avoir du mal à me croire. Mais j'étais venu ici avec l'idée loufoque que vous pouviez avoir des ennuis et chercher de l'aide – ce qui n'est pas facile à trouver. Je pensais que vous étiez allée dans cette chambre d'hôtel pour régler une affaire. Et pourtant vous y étiez allée seule, au risque d'être reconnue – et c'est ce qui est arrivé avec le flic de l'hôtel dont le sens moral n'est pas plus solide qu'une vieille toile d'araignée. Alors, j'en avais conclu que vous pouviez fort bien être allée vous fourrer dans un de ces scandales de Hollywood dont une vedette ne se relève pas. Mais non, je me trompais. Il n'y a pas de scandale. Continuez vos gros plans sous les projecteurs, et servez-moi tous les gros effets à la gomme que vous avez déjà rabâchés mille fois dans tous les films au rabais dans lesquels vous avez tourné – car vraiment ça ne peut pas s'appeler jouer la comédie...

— Assez ! me cracha-t-elle en grinçant des dents. Assez ! espèce d'infâme maître chanteur.

— Vous n'avez pas besoin de moi, repris-je. Vous n'avez besoin de personne. Vous êtes tellement fortiche que vous seriez capable de sortir d'un coffre-fort rien qu'avec votre bagout. Parfait. Allez-y, débitez-le, votre jus, et montrez-moi comment vous allez vous tirer de là.

Elle ne bougea pas, retint son souffle et me regarda sortir sans dire un mot.

Je descendis l'escalier, traversai la cour et au moment de franchir la porte d'entrée, je faillis me heurter contre un homme mince aux yeux très noirs, qui s'était arrêté pour allumer une cigarette.

— Pardon, dit-il d'une voix paisible. J'ai l'impression que je vous barrais la route.

J'allais passer quand j'avisai une clé qu'il tenait à sa main droite. Sans savoir pourquoi, je la lui arrachai des doigts et regardai le numéro gravé dessus : 14. L'appartement de Mavis Weld. Je la jetai derrière un taillis en disant à l'inconnu :

— C'est bien inutile, la porte n'est pas fermée.

— Évidemment, dit-il. (Un sourire étrange passa sur son visage.) Quelle stupidité de ma part.

— Entièrement d'accord. Nous sommes aussi stupides l'un que l'autre. Faut vraiment être crétin pour s'occuper de cette petite traînée.

— Je n'irais pas jusqu'à dire ça, répondit-il calmement en me regardant avec flegme de ses petits yeux tristes, inexpressifs.

— Je l'ai déjà dit pour vous. Rien ne vous y oblige. Excusez-moi, je vais vous rendre votre clé.

J'allai la ramasser derrière le taillis et la lui tendis.

— Merci beaucoup, dit-il. Mais à propos...

Il s'arrêta. Je m'arrêtai.

— Vous étiez peut-être d'humeur querelleuse ? Je serais navré de vous décevoir. Non ? (Il sourit.) Eh bien ! puisque miss Weld est une relation commune, permettez-moi de me présenter : Steelgrave. Est-ce que nous ne nous sommes jamais rencontrés ?

— Non, vous ne m'avez jamais rencontré monsieur Steelgrave, dis-je. Je m'appelle Marlowe. Philip Marlowe. Il y a bien peu de chance que nous nous soyons déjà vus. Et même, aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai jamais entendu parler de vous, monsieur Steelgrave. D'ailleurs, je m'en balance, et pour moi, vous vous appelleriez Weepy Moyer que ça me ferait le même effet.

Je n'ai jamais compris pourquoi j'avais dit cela. Ses traits se figèrent et ses yeux noirs prirent une expression énigmatique et taciturne. Il ôta sa cigarette de sa bouche, la contempla avant d'en secouer la cendre – bien qu'il n'y eût pas la moindre cendre à secouer – et baissa les yeux pour dire :

— Weepy Moyer... Curieux nom. Je ne vois pas qui c'est. Je suis censé le connaître ?

— Non, à moins que vous ne soyez spécialement amateur de pic à glace, répondis-je avant de tourner les talons.

Je m'arrêtai pour dîner près de Thousand Vaks. Repas infect mais service express.

Il fallait que je repasse au bureau. Un pneumatique contenant certain reçu orange devait m'y attendre. La plupart des fenêtres de l'immeuble étaient noires, mais cependant pas toutes. Le liftier tira un « B'soir » caverneux des profondeurs de son ventre et me coltina jusqu'à mon étage. Le long du corridor, quelques halos de lumière venaient des portes ouvertes dans les bureaux où les femmes de ménage balayaient encore les résidus des heures gaspillées. Un aspirateur bourdonnait plaintivement ; je le dépassai, tournai le coin et me glissai dans la pénombre de mon bureau. J'ouvris les fenêtres, m'assis à ma table, sans rien faire, sans même penser. Pas de pneumatique. Le timbre de la porte d'à côté, que je n'avais toujours pas fermée, résonna. Ce devait être le pneu. Je me levai pour aller le prendre, mais je m'étais trompé.

Un malabar en pantalon bleu ciel était en train de refermer la porte avec cette majesté superbe qui n'appartient qu'aux obèses. Il n'était pas seul mais c'est lui que je vis le premier.

Il était d'une carrure impressionnante. Ni jeune ni beau, mais fort comme un bœuf. Outre le pantalon de gabardine bleu ciel, il portait une veste sport bicolore qui aurait fait grincer des dents, même sur le dos d'un zèbre.

Il était nu-tête, avec des cheveux saumon délavé. Son nez avait été cassé mais bien remis, et de toute manière ça n'avait jamais dû être une pièce de musée.

La créature qui l'accompagnait était un gars famélique, affligé d'un renflement chronique. Dans les vingt ans, un mètre soixante-quinze, maigre comme un cent de clous. Des tics nerveux agitaient son nez, sa bouche, ses mains et il avait l'air, profondément chagriné.

Le gros bonhomme eut un sourire engageant et dit :

— Monsieur Marlowe, sans doute ?

— Qui voulez-vous que ce soit d'autre ? dis-je.

— Il est un peu tard pour une visite d'affaires, enchaîna le gros qui masqua la moitié de la pièce rien qu'en ouvrant les bras. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ? À moins que vous n'ayez déjà trop de travail ?

— Ne vous payez pas ma tête. J'ai les nerfs en boule, dis-je. Et cette petite frappe, qui est-ce ?

— Allons, Alfred, dit le malabar à son acolyte, viens un peu et ne fais pas ta petite timide.

— Dans le dos, la balayette ! répondit Alfred.

Le gros homme se retourna vers moi d'un air placide.

— Je me demande pourquoi ces mêmes n'arrêtent pas de dire ça. C'est pas drôle. C'est pas spirituel. Ça ne veut rien dire. Un vrai problème, cet Alfred. Je l'ai guéri de la drogue, vous savez ; du moins pour le moment. Dis bonjour au monsieur, Alfred.

— Je l'emmerde, répondit Alfred.

Le gros type soupira.

— Je m'appelle Toilett, poursuivit le gros. Joseph Toilett.

Je ne pipai pas.

— Allez-y. Marrez-vous, dit le gros, j'ai l'habitude.

Il s'approcha de moi, la main tendue. Je la lui serrai ; alors il me regarda droit dans les yeux et me sourit d'un air jovial.

— Allez, Alfred, vas-y, fit-il sans se retourner.

Alfred eut alors un geste presque imperceptible et soudain, je m'aperçus qu'il braquait sur moi un gros automatique.

— Doucement, Alfred, recommanda le gros qui me serrait toujours la main dans une poigne qui aurait étranglé un bœuf. Pas encore.

Le revolver était pointé droit sur ma poitrine. Je ne quittai pas des yeux les doigts d'Alfred qui pressaient la gâchette. Je savais à quel moment précis cette pression allait relâcher le chien. D'ailleurs, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Tout avait l'air de se passer ailleurs, dans un cinéma de banlieue, comme si ça ne m'avait jamais concerné.

Le chien du pistolet eut un claquement sec, et rien ne vint. Alfred abaissa son arme avec un grognement de dépit et elle disparut comme elle était venue. Le visage d'Alfred fut de nouveau envahi de tics. Pourtant je n'avais noté aucune trace de nervosité dans son maniement du revolver. Je me demandai de quelle drogue on avait bien pu le guérir.

Le malabar relâcha ma main, sans se départir du sourire jovial qui éclairait son visage rubicond.

Il tapota la poche de son veston :

— C'est moi qui ai le chargeur, me confia-t-il. On peut de moins en moins compter sur Alfred, ces temps-ci. Il aurait été capable de vous descendre, la petite vache.

Alfred se laissa tomber sur une chaise qu'il fit basculer sur les pieds de derrière pour l'accoter au mur, et nous contempla d'un air absent, bouche bée.

Je laissai mes talons toucher de nouveau le sol.

— Je parie qu'il vous a fait peur, dit Joseph Toilett.

Je me sentis comme un goût de sel dans la bouche.

— Vous n'êtes pas tellement culotté, continua Toilett, m'enfonçant dans l'estomac un index boudiné.

Je fis un pas en arrière sans le quitter des yeux.

— C'est combien ? demanda-t-il avec une sorte d'aménité.

— Passons dans mon cabinet, répondis-je.

Je lui tournai le dos et franchis la porte le premier. C'était dur, mais j'y parvins. Je suai sang et eau tout le long du chemin. Je contournai la table, et, sans m'asseoir, m'y appuyai des deux mains, attendant la suite. Toilett me suivit avec placidité. Son drogué, toujours convulsé de tics, lui emboîta le pas.

— Vous auriez pas un petit journal rigolard ? demanda Toilett. Ça le ferait tenir tranquille.

— Asseyez-vous, dis-je. Je vais regarder.

Il posa les mains sur les bras du fauteuil. Je tirai le tiroir d'un coup sec et mis la main sur la crosse d'un lüger.

— Voilà ce que j'ai de plus rigolo, dis-je.

— Nous n'aurons pas besoin de ça, dit le gros, d'un ton cordial.

— Allons, tant mieux, dis-je (et j'eus l'impression que c'était un autre qui parlait, très loin, de l'autre côté du mur ; je m'entendais à peine), mais si jamais j'en avais besoin, je l'ai là, sous la main. Et celui-ci est chargé. Désirez-vous que je le prouve ?

Le visage épanoui de Toilett eut une expression presque chagrine.

— Je suis désolé que vous le preniez de cette façon, dit-il. Je suis tellement habitué à Alfred que je n'y fais plus attention. Mais peut-être que vous avez raison, il vaudrait peut-être mieux que je le fasse soigner.

— Ouais, dis-je. Vous auriez dû le faire tantôt, avant de monter. Maintenant, c'est trop tard.

— Oh ! voyons, monsieur Marlowe.

Il avança une main, que j'abattis avec mon lüger.

Il avait le geste vif, mais pas tout à fait assez. Je lui fis une entaille sur le dos de la main avec la mire de mon arme. Il la retira prestement et tout en la léchant protesta :

— Mais enfin quoi ? Alfred est mon neveu. Le gosse de ma sœur. Faut bien que je m'occupe de lui. D'ailleurs, il ne ferait pas de mal à une mouche.

— La prochaine fois que vous viendrez, j'en aurai une pour lui, toute prête. Il me montrera comment il s'y prend pour ne pas lui faire de mal.

— Allons, allons, mon cher monsieur, vous énervez pas. Je vous assure qu'il vaut mieux pas. J'ai une petite proposition très...

— La ferme ! coupai-je.

Je m'assis très lentement. Je me sentais la figure en feu. Je pouvais à peine parler. J'étais comme ivre. D'une voix lente et pâteuse, je poursuivis :

— Un de mes amis m'a raconté l'histoire d'un type qui avait eu un truc de ce genre braqué sur lui. Il était assis à son bureau, tout comme moi. Il tenait un revolver, tout comme moi. Et de l'autre côté du bureau, il y avait deux hommes, exactement comme Alfred et vous. Le type qui était assis où je suis a commencé à s'énerver. Impossible de s'en empêcher. Il tremblait. Il n'arrivait pas à dire un seul mot. Il tenait son revolver, tout simplement.

Alors, sans dire un mot, il a tiré deux fois par-dessous la table, en visant juste à la hauteur du nombril.

Le gros verdict et fit mine de se lever. Puis, se ravisant, il tira de sa poche un mouchoir bariolé et s'épongea la figure.

— Vous avez vu ça au cinéma, dit-il.

— C'est exact. Mais le metteur en scène du film m'a dit où il avait pris l'idée. Et ce n'était pas au cinéma.

Je posai le lüger devant moi sur la table et continuai d'une voix plus naturelle :

— Il faut être très prudent avec les armes à feu, monsieur Toilett. Vous ne savez pas à quel point ça peut bouleverser un gars d'avoir un 45 d'ordonnance braqué en pleine figure, surtout s'il ignore qu'il n'est pas chargé. Ça m'a presque foutu les jetons, l'espace d'une minute.

Toilett me jeta un regard scrutateur. Le petit morveux se leva, se dirigea vers une autre chaise, à laquelle il flanqua quelques coups de pied avant de s'asseoir dessus. Puis il appuya ses cheveux gras contre le mur, mais son nez et ses mains s'agitaient toujours.

— On m'avait dit que vous étiez un type gonflé, fit Toilett, en me dévisageant d'un regard froid et attentif.

— Vous avez mal compris. Je suis un grand nerveux. Un rien me démonte.

— Ouais. Je vois. (Il me considéra longtemps sans mot dire.) Peut-être qu'on s'y est mal pris. Vous permettez que je mette ma main dans ma poche ? Je n'ai pas de revolver sur moi.

— Allez-y, dis-je. J'adorerais vous voir essayer de tirer un revolver.

Il fronça les sourcils, puis très posément, tira de sa poche un portefeuille en peau de porc où il prit un billet de cent dollars flambant neuf. Il le posa sur le rebord du bureau, puis en tira un second, puis toujours un par un, trois autres encore. Il les aligna soigneusement sur ma table, bout à bout. Alfred laissa retomber sa chaise d'aplomb, et se mit à fixer l'argent, les lèvres tremblantes.

— Cinq cents dollars, annonça le gros. (Il referma son portefeuille et le remit en place. Je surveillais tous ses gestes.) Et on vous demande simplement de vous mêler de ce qui vous regarde. D'accord ?

Je ne bronchai pas.

— Vous n'acceptez de rechercher personne, continua le gros, vous ne pourriez retrouver personne. Vous n'avez le temps de travailler pour personne. Vous n'avez rien vu, rien entendu. Vous vous tenez peinard. Peinard pour cinq cents petits dollars tout neufs. Ça colle ?

Il n'y avait d'autre bruit dans la pièce que les reniflements d'Alfred. Le gros tourna la tête :

— Oh ! assez, Alfred ! Tu auras ta piqure quand on s'en ira. Mais tâche un peu de te tenir comme il faut.

Il suçait encore une fois la coupure de sa main.

— Avec vous comme modèle, ça devrait lui être facile, dis-je.

— Je t'emmerde, lança Alfred.

— Vocabulaire restreint, soupira le gros. Tellement restreint. Alors, vous avez pigé, mon vieux ?

Il désignait l'argent. Je tâtai la crosse de mon lüger.

— Allons, remettez-vous, voyons. C'est pourtant simple. (Il se pencha vers moi.) Je vous verse une avance. Et vous n'avez rien à faire. Strictement rien. Et si vous continuez à ne rien faire pendant un petit bout de temps, on vous en verse autant. C'est simple, non ?

— Et pour qui suis-je censé ne rien faire ? demandai-je.

Joseph Toilett entassa les billets, en égalisa soigneusement les bords et poussa le paquet à travers le bureau :

— Appelons-le un type qui préfère verser du fric que du sang. Mais que ça n'embête pas de verser du sang si les choses se présentent de cette façon-là.

— Et comment se conduit-il avec un pic à glace ? demandai-je. Je sais déjà à quel point il est tocard avec un 45.

Le gros se mâchonna la lèvre inférieure, puis la pinça entre l'index et le pouce, continuant à mastiquer lentement, comme une vache en train de ruminer.

— On ne parle pas de pics à glace, dit-il enfin. On parle de ce que vous risquez si vous vous embarquez du mauvais pied. Tandis qu'en ne bougeant pas d'une semelle, vous n'aurez qu'à attendre et l'argent s'amènera tout seul.

— Qui est la blonde ? demandai-je.

Il réfléchit un moment et hocha la tête :

— Peut-être que vous êtes allé déjà trop loin, soupira-t-il. Peut-être qu'il est trop tard pour s'entendre.

Au bout d'un moment, il se pencha et dit gentiment :

— Bon. Je vais en causer avec le patron et voir jusqu'où il veut aller. Peut-être qu'on peut encore s'arranger. Y a qu'à laisser les choses comme elles sont jusqu'à ce que je vous donne de mes nouvelles. D'accord ?

Je ne relevai pas cette dernière proposition. Il appuya ses mains sur le bureau et se leva très lentement, guettant le revolver que je promenais sur le buvard.

— Vous pouvez garder le fric, conclut-il. Allez, Alfred, viens.

Il fit demi-tour et quitta la pièce d'un pas pesant.

Alfred coula un regard vers Toilett puis vers les billets. Le gros automatique réapparut magiquement dans sa patte décharnée. Avec la souplesse d'un chat, il bondit sur le bureau, rafla l'argent et le fit disparaître dans sa poche. Il grimaça une espèce de sourire, doucereux et cynique, et salua sans avoir paru s'apercevoir que moi aussi je tenais un revolver.

— Allons, Alfred, aboya le gros.

Alfred se faufila vers la porte et disparut.

J'entendis la porte du couloir s'ouvrir puis se refermer. Les pas s'éloignèrent. Et ce fut le silence. Sans bouger, je passai un bon moment à essayer de récapituler la scène, me demandant s'il s'agissait d'une blague ou d'une nouvelle méthode d'intimidation.

Cinq minutes plus tard, le téléphone sonnait.

Une grosse voix joviale demanda :

— Oh ! à propos, monsieur Marlowe, je pense que vous devez connaître Sherry Ballou, non ?

— Non.

— Sheridan Ballou, société anonyme. Le grand imprésario. Vous devriez passer le voir un de ces jours.

Je me tins un moment silencieux. Puis je dis :

— C'est lui qu'elle a comme agent ?

— Peut-être bien, dit Joseph Toilett. (Il fit une pause.) Je suppose que vous vous êtes rendu compte que nous n'étions qu'une paire de petits figurants, monsieur Marlowe. Rien d'autre que des comparses. Quelqu'un voulait savoir un petit quelque chose sur votre compte. On a pensé que c'était le moyen le plus simple de s'y prendre. Maintenant je me demande...

Je ne répondis rien. Il raccrocha.

J'éteignis les lumières et sortis dans le couloir. Je n'avais pas fait trois pas que je croisai un individu qui, un pneu à la main, étudiait les numéros des bureaux. Je dus réintégrer le mien pour ranger l'enveloppe dans le coffre. Alors, une fois de plus, le téléphone se mit à sonner. Je ne bougeai pas, j'en avais plein le dos. Plus rien ne m'importait. Ça aurait pu être la reine de Saba en pyjama transparent – ou même sans – j'étais trop las pour réagir.

Rien à faire. L'instinct était plus fort que la fatigue. Je soulevai le récepteur.

Et j'entendis la petite voix suraiguë d'Orfamay Quest :

— Ah ! Monsieur Marlowe ! Voilà des heures que j'essaie de vous avoir. Je suis tellement bouleversée. Je...

— Demain matin, dis-je. Pour le moment le bureau est fermé.

— J'ai eu des nouvelles d'Orrin, dit-elle.

Ça me coupa le sifflet pour un quart de seconde, puis j'éclatai de rire.

— Vous mentez extrêmement bien, dis-je. Au revoir.

— Mais je vous assure. Il m'a appelée. Au téléphone. Ici, où j'habite.

— Parfait. Alors, vous n'avez plus besoin d'un détective.

Il y eut un petit silence.

— Quand je lui avais écrit, je lui avais dit où je comptais descendre, dit-elle enfin.

— C'est ça. Seulement il n'a pas pu recevoir la lettre parce qu'il a déménagé sans laisser d'adresse. Vous vous rappelez ? Tentez votre chance

un autre jour, quand je serai moins fatigué. Bonne nuit, miss Quest. Et inutile de me dire où vous habitez maintenant. Je ne travaille plus pour vous.

— Très bien, monsieur Marlowe. Je ne demande pas mieux que d'appeler la police, maintenant. Mais je ne crois pas que ça vous plaise. Je ne crois pas que ça vous plaise du tout.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'agit d'un assassinat, monsieur Marlowe, et que ce mot d'assassinat est bien déplaisant, vous ne trouvez pas ?

— Allez, montez, dis-je. Je vous attends.

Je raccrochai. Je sortis la bouteille d'Old Forester. Et je n'eus pas à hésiter trente-six fois avant de m'en verser un verre et de l'ingurgiter.

Elle entra cette fois d'un pas plus alerte. Son émoi se traduisait en petits gestes vifs et cavaliers. Elle m'adressa un de ces petits sourire imprévus et pleins de grâce, posa son sac d'un geste ferme et s'installa dans le fauteuil des visiteurs sans cesser de sourire.

— C'est très aimable à vous de m'avoir attendue, fit-elle. Je parie que vous n'avez pas encore dîné.

— Vous vous trompez, répondis-je. J'ai dîné. Et maintenant, je bois du whisky. Vous êtes contre le whisky, je crois ?

— Si vous continuez, vous ne serez plus en état d'écouter ce que j'ai à vous dire, fit-elle d'un ton sec. C'est vrai qu'Orrin m'a téléphoné. Mais il n'a pas voulu me dire où il était ni ce qu'il faisait. Je me demande pourquoi.

— Il tenait à ce que vous le trouviez toute seule. Il veut vous former le caractère.

— Ce n'est pas drôle. Ce n'est même pas très malin.

— Mais vous devez admettre que c'est méchant. Qui est-ce qu'on a assassiné ? Mais c'est peut-être aussi un secret ?

Elle fit mine de tripoter son sac, mais pas assez pour surmonter son trouble, car, en fait, elle n'était pas embarrassée. Mais assez pour m'inciter à prendre un autre verre.

— C'est cet affreux bonhomme de la maison meublée... monsieur, monsieur... J'ai oublié son nom.

Je remis la bouteille de whisky dans son tiroir et me levai.

— Écoutez, Orfamay, je ne vous demande pas comment vous avez appris tout cela. Ou plutôt comment Orrin le sait. Ni même s'il le sait vraiment. Vous l'avez retrouvé. C'est ce dont vous m'aviez chargé. Ou bien c'est lui qui vous a retrouvée, mais ça revient au même.

— Non, ça ne revient pas au même, s'écria-t-elle. Ce n'est pas exact que je l'ai retrouvé. Il n'a pas voulu me dire où il habitait.

— Ma foi, si c'est le même genre d'endroit que la dernière fois, je ne lui donne pas tort.

Elle serra les lèvres d'un air de dégoût.

— En fait, il ne m'a parlé de rien.

— Oui, uniquement d'assassinat, dis-je, et autres bagatelles de ce genre.

Elle pouffa.

— Oh ! j'ai dit cela uniquement pour vous faire peur. Je n'avais pas le moindre assassinat en tête, monsieur Marlowe. Mais vous aviez l'air si froid et si distant... J'ai cru que vous ne vouliez plus m'aider. Et. alors, j'ai brodé un peu...

Je dus prendre à deux fois ma respiration et restai, un moment, les yeux

obstinément baissés à contempler mes mains. Enfin, j'étendis lentement les doigts. Puis je me levai sans rien dire.

— Vous êtes fâché contre moi ? demanda-t-elle timidement, tout en décrivant un petit cerclé sur le bureau du bout du doigt.

— Je devrais vous gifler à tour de bras, rétorquai-je. Et ne faites pas l'ingénue. Parce que je sais aussi donner des fessées !

Elle en eut le souffle coupé.

— Ça par exemple !

— Ah ! non, assez de ce truc-là. Vous ne savez pas dire autre chose. Taisez-vous et foutez-moi le camp. Croyez-vous que ça m'amuse d'être perpétuellement dans les transes ? Au fait, j'allais oublier.

J'ouvris le tiroir à toute volée, en tirai les vingt dollars et les flanquai sur la table devant elle.

— Emportez cet argent ! Faites-en don à un hôpital ou un laboratoire de recherches. Je me fais trop de bile à savoir ça ici.

Sa main se saisit automatiquement de l'argent. Derrière ses lunettes, elle fit les yeux ronds.

— Eh bien ! dit-elle en refermant son sac avec dignité, je ne vous aurais jamais cru si impressionnable. Moi qui vous prenais pour un homme intrépide.

— Ce n'est qu'une façade, grognai-je, contournant le bureau.

Elle se rejeta en arrière.

— Je ne suis une terreur qu'avec les petites filles qui ne se maquillent pas. Dans le fond je suis un tendre.

Je l'empoignai par le bras et la mis sur pied. Sa tête chavira. Ses lèvres s'écartèrent. Ce jour-là j'étais vraiment irrésistible pour les femmes...

— Mais vous me retrouverez Orrin, n'est-ce pas ? murmura-t-elle. C'était un mensonge. Je ne vous ai dit que des mensonges. Il ne m'a pas téléphoné. Je... je ne sais absolument rien.

— Du parfum, dis-je en reniflant. Voyez-vous ça ! La petite mignonne. Elle s'est mis du parfum derrière les oreilles... rien que pour moi.

Elle approuva d'un imperceptible mouvement du menton. Ses yeux chavirèrent.

— Ôtez-moi mes lunettes, Philip, chuchota-t-elle. Vous savez, ça m'est égal si vous buvez un peu de whisky de temps en temps. Je vous assure !

Nos visages étaient très près l'un de l'autre. Je n'osais pas lui enlever ses lunettes, de peur d'être tenté de lui en flanquer un coup sur le nez.

— Oui, dis-je d'une voix caverneuse. (On aurait dit Orson Welles essayant de parler avec des petits beurres plein la bouche.) Je vous le retrouverai, mon cœur, s'il est encore en vie. Et à l'œil, encore. Sans vous prendre un sou. Je ne vous demande qu'une chose.

— Quoi donc, Philip ? demanda-t-elle avec douceur, en écartant un peu les lèvres.

— Qui était la brebis galeuse dans votre famille ?

Elle s'écarta d'un bond comme un petit faon surpris et me considéra avec un visage de pierre.

— Vous m'avez dit que ce n'était pas Orrin, la brebis galeuse de la famille. Vous vous rappelez ? Vous insistiez même beaucoup là-dessus. Quand il a été question de votre sœur Leila, vous avez glissé très vite, comme si le sujet vous déplaisait.

— Je... Je ne me souviens pas d'avoir rien dit de pareil, articula-t-elle avec difficulté.

— Alors, je me demandais, fis-je. Quel est le pseudonyme de votre sœur, à l'écran ?

— À l'écran ? (Elle prit l'air absent.) Oh ! vous voulez dire au cinéma ? Mais, je ne vous ai jamais dit qu'elle faisait du cinéma. Je n'ai jamais rien dit de ce genre en ce qui la concerne.

Je lui fis mon bon gros sourire en coin. Et elle piqua une crise de rage.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, me cracha-t-elle à la figure. Je vous défends de faire vos remarques dégoûtantes à propos de ma sœur Leila.

— Quelles remarques dégoûtantes ? Je dois essayer de deviner ?

— Vous n'avez jamais rien en tête que les femmes et l'alcool, glapit-elle. Je vous déteste !

Elle se précipita sur la porte, l'ouvrit à toute volée et sortit. Elle s'enfuit dans le couloir.

À huit heures quarante-cinq, le lendemain matin, je stationnai à cinquante mètres du magasin de photos de Bay City, lisant paisiblement le journal local derrière une paire de lunettes de soleil. Les *Nouvelles de Bay City* l'avaient mis en première page tout à côté du cours de la viande :

MORT D'UN DE NOS CONCITOYENS
DANS UNE MAISON MEUBLÉE
D'IDAHO STREET.
ON DÉCOUVRE LE CADAVRE POIGNARDÉ

Tard dans la soirée d'hier, la police avertie par un mystérieux coup de téléphone s'est rendue en hâte à un hôtel meublé d'Idaho Street, en face des chantiers de bois de la société Semans et Jansing. Pénétrant dans l'appartement de la direction, dont la porte n'était pas verrouillée, les policiers ont trouvé Lester B. Clausen, 45 ans, gérant de l'hôtel meublé, mort sur son lit. Clausen avait été poignardé dans la nuque avec un pic à glace, qu'on a retrouvé sur le cadavre. Un premier examen a permis au coroner Frank L. Crowdy de déclarer que Clausen, se trouvant en état d'ébriété, est peut-être passé de vie à trépas sans avoir repris connaissance. La police n'a relevé aucun indice de lutte.

Le lieutenant-détective Moses Maglashan qui a immédiatement pris l'affaire en main, a interrogé les pensionnaires qui rentraient à l'hôtel meublé après leur travail, mais aucune lumière n'a pu être faite sur les circonstances du crime. Interviewé par notre reporter, le coroner Crowdy a déclaré que l'on aurait pu envisager le suicide, mais que l'examen de la blessure lui permettait d'écarter cette hypothèse. Après avoir compulsé le registre de l'hôtel, la police s'est aperçue qu'une page en avait été récemment arrachée. Le lieutenant Maglashan, qui a longuement interrogé les pensionnaires, a déclaré qu'un homme brun d'une quarantaine d'années, assez robuste, avait été vu plusieurs fois dans le hall de l'hôtel, mais que personne ne connaissait ni son nom ni son métier. Après avoir minutieusement perquisitionné dans toutes les chambres, Maglashan en a conclu qu'un des locataires avait récemment déménagé en toute hâte. Toutefois, la disparition de la feuille du registre, la réputation assez spéciale du quartier, ainsi que le signalement imparfait du mystérieux visiteur rendent son identification difficile.

« Pour le moment, je ne sais pas du tout pourquoi on a tué Clausen, a annoncé Maglashan, hier soir en dernière minute. Mais je l'avais déjà à l'œil depuis un certain temps. Nombre de ses acolytes me sont connus. C'est une affaire difficile mais nous en viendrons à bout. »

À neuf heures moins trois, la porte du magasin de photos s'ouvrit, un vieux balayeur noir parut ; il promena les détritres du seuil jusqu'au trottoir pour les jeter enfin dans le caniveau. À neuf heures pile un jeune homme à

lunettes, tiré à quatre épingles, fixa le bec de cane de la porte et je fis mon entrée, tenant à la main le reçu noir et orange que le docteur G. Hambleton avait collé à l'intérieur de sa perruque.

L'élégant jeune homme m'examina d'un œil inquisiteur, pendant que j'échangeais le ticket et l'argent contre une enveloppe, qui contenait une pellicule microscopique et une demi-douzaine d'épreuves sur papier glacé, agrandies huit ou dix fois. Il ne me dit rien, mais, à son regard, je compris qu'il se rappelait fort bien que je n'étais pas le déposant de la pellicule.

Je sortis, regagnai ma voiture et ouvris l'enveloppe. Ça représentait un homme et une femme blonde attablés dans le box d'une salle de restaurant. Ils levaient les yeux comme si leur attention avait été soudain attirée par quelqu'un ou quelque chose et comme s'ils venaient tout juste de comprendre ce qui se passait au moment du déclic.

Elle, c'était Mavis Weld. Lui, c'était un gars assez mince, assez brun, assez quelconque. Je ne le reconnus pas. Aucune raison, d'ailleurs. La banquette de cuir était couverte de minuscules silhouettes de couples qui dansaient. Ce qui permettait d'identifier l'établissement « Les Danseurs », mais en même temps, cela compliquait tout.

En effet, tout photographe amateur qui aurait essayé de promener son objectif là-dedans sans l'accord préalable de la direction se serait fait flanquer dehors avec perte et fracas. J'en déduisis qu'il devait avoir son appareil miniature suspendu sous le col de sa veste, l'objectif dépassant à peine son veston ouvert avec un déclencheur à poire camouflé dans sa poche. Il m'était facile de deviner qui avait pris la photo. M. Orrin P. Quest avait dû agir avec célérité et discrétion, s'il était sorti de là en gardant la tête sur les deux épaules.

Je mis les photos dans ma poche et mes doigts rencontrèrent un morceau de papier froissé. Je le tirai et lus : *Docteur Vincent Lagardie, 965 Wyoming Street. Bay City.* C'était le fameux Vince auquel j'avais parlé au téléphone, celui que Lester B. Clausen avait peut-être essayé d'appeler.

Un vieux gardien déambulait le long du parc aux voitures. Il m'indiqua où se trouvait Wyoming Street. J'y filai en voiture. C'était une rue transversale, bien au-delà du quartier des affaires. À l'angle du carrefour, une maison de bois peinte en gris clair portait le n° 965. Sur la porte une plaque de cuivre : *Docteur Vincent Lagardie. Consultations de 10 h à 12 h et de 14 h 30 à 16 h.*

De l'autre côté du carrefour, en diagonale, s'élevait une grande maison blanche de style colonial, précédée d'un portique ridicule, beaucoup trop petit pour l'ensemble. Des projecteurs étaient disposés sur la pelouse et des rosiers en fleur bordaient l'allée. Au-dessus du portique, une large plaque en noir et argent annonçait : *Chez Garland, au repos éternel.* Je me demandai si cela plaisait au docteur Lagardie d'avoir sous ses fenêtres cette entreprise de pompes funèbres. Peut-être cela l'incitait-il à la prudence.

J'allai tourner au croisement et repartis vers Los Angeles. Je montai au

bureau pour regarder mon courrier et mettre mon butin sous clé. Mais je gardai une des épreuves, et m'assis à ma table pour l'examiner à la loupe. Même sous le verre grossissant, et malgré l'agrandissement du photographe, tous les détails restaient fort nets. Devant le petit brun était posé un journal du soir, le *News Chronicle*. Je ne pouvais lire que la manchette : *Un poids mi-lourd succombe à ses blessures*. C'était sûrement une édition sportive. Je tirai à moi le téléphone. J'allais poser la main dessus quand il se mit à sonner.

— Marlowe ? Ici Christy-French. Rien de sensationnel à nous révéler, ce matin ?

— Pas si votre télétype fonctionne. J'ai lu le journal de Bay City.

— Ouais. Nous aussi, dit-il d'un ton détaché. C'est à propos de Flack que je vous téléphone. Vous ne l'avez pas revu depuis hier tantôt ?

— Non.

— Il s'est évaporé. Pas venu au boulot. L'hôtel a appelé sa logeuse. Il a décampé hier soir avec armes et bagages... sans laisser d'adresse. Ça ne vous a pas paru drôle que notre macchabée n'ait que quatorze dollars en poche ?

— Si. Assez. Vous en avez vous-même donné l'explication.

— Histoire de dire quelque chose. Maintenant, je ne marche plus. Flack a les foies ou bien il en a palpé une pincée. Peut-être qu'il a vu quelque chose et qu'on l'a payé pour ne rien dire, ou bien, peut-être qu'il a piqué le magot du client, en laissant les quatorze dollars pour faire plus vraisemblable.

Je dis :

— L'une ou l'autre version m'a l'air plausible. Ou même les deux à la fois. Celui qui a fouillé cette chambre de fond en comble, ce n'est pas de l'argent qu'il cherchait.

— Et pourquoi ?

— Parce que lorsque ce docteur Hambleton m'a téléphoné, je lui ai parlé du coffre de l'hôtel. Mais ça n'a pas eu l'air de l'intéresser.

— De toute façon, un type de ce genre ne vous aurait pas engagé pour garder son fric, dit French. Ni quoi que ce soit d'autre. Ce qu'il cherchait, c'était un garde du corps ou bien un associé... ou peut-être simplement un intermédiaire.

— Désolé. Il ne m'a rien dit d'autre que ce que je vous ai dit.

— Et, puisqu'il était mort quand vous êtes arrivé là-bas, dit French, traînant un peu trop ostensiblement sur les mots, il n'y a guère de raison que vous lui ayez remis votre carte professionnelle.

Je serrai le téléphone de toutes mes forces et me remémorai rapidement ma conversation avec Hicks dans l'hôtel meublé d'Idaho Street. Je le revis tenant ma carte entre ses doigts, et l'examinant. Et je me revis la lui reprenant prestement avant qu'il s'y cramponne. J'eus du mal à reprendre mon souffle.

— Guère, dis-je. Et ne cherchez pas à me faire peur.

— Il en avait une, mon vieux. Pliée en deux dans son gousset. La première fois qu'on l'a fouillé, on ne s'en était pas aperçu...

— Je lui en avais donné une, dis-je, les lèvres figées.

Il y eut un silence. Je pouvais entendre un bruit de voix au bout du fil et le cliquetis d'une machine à écrire. French dit enfin d'un ton sec.

— C'est bon. À bientôt.

Il raccrocha brutalement.

Je remis très lentement le téléphone en place et fis jouer mes doigts engourdis. Puis je fixai à nouveau mes yeux sur la photo posée devant moi. Le journal, posé sur la table du restaurant, me donnait la date, ou devait pouvoir me la donner.

J'appelai le *News Chronicle* et demandai la rubrique des sports. Quatre minutes plus tard, j'inscrivais sur mon calepin : *Richty Belleau, populaire jeune boxeur poids lourd, mort au Sisters Hospital quelques minutes avant minuit, le 19 février, à la suite de blessures reçues la veille au cours de la principale rencontre au stade de l'Hollywood Legion. Annoncé en manchette dans l'édition sportive de midi du 20 février.*

Je refis le même numéro et appelai Kenny Haste, à l'information. C'était un ex-reporter criminel que je connaissais de longue date. Nous fîmes un brin de causette, puis je lui demandai :

— Qu'est-ce qui a fait pour vous le compte rendu de l'assassinat de Sunny Moe Stein ?

— Tod Barrow. Maintenant, il est au *Post-Dispatch*. Pourquoi ?

— J'aurais voulu des précisions, s'il y en a.

Il me répondit qu'il allait envoyer chercher le dossier aux archives, et qu'il me rappellerait. Il le fit dix minutes plus tard :

— Il a été tué de deux coups de revolver dans la tête, au volant de sa voiture, à environ cinq cents mètres du Chateau Bercy, Kranklin Avenue, à vingt-trois heures quinze.

— Le 20 février, c'est bien ça ?

— Oui, c'est bien ça. Pas de témoins, pas d'arrestations. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Est-ce qu'on n'a pas soupçonné un de ses amis qui se trouvait en ville à l'époque ?

— Je ne vois rien à ce sujet. Quel nom ?

— Weepy Moyer. Un de mes copains, qui est flic, m'avait parlé d'un homme d'affaires de Hollywood, qu'on aurait coffré, puis relâché, faute de preuves.

Kenny me dit :

— Attends voir. C'est vrai, maintenant. Un certain Steelgrave, le patron du club des Danseurs. Joueur professionnel et je ne sais quoi encore, à en croire les ragots. Un chic type. Je le connais. C'était un canular.

— Qu'est-ce que tu veux dire, un canular ?

— Un salaud l'a dénoncé à la police, comme étant Weepy Moyer. Et on l'a gardé dix jours, en l'accusant d'un crime commis à Cleveland. Mais Cleveland a démenti. Ça n'avait absolument rien à voir avec l'assassinat de Stein. Steelgrave était en cabane cette semaine-là. Aucun rapport. Ton flic a lu trop de romans-feuilletons.

On se dit au revoir et on raccrocha, puis je me remis à contempler ma photo. Au bout d'un petit moment, je pris des ciseaux et découpai l'angle où figurait le journal. Je mis les deux morceaux dans des enveloppes séparées et les fourrai dans ma poche avec la feuille de mon calepin.

Je composai le numéro de miss Mavis Weld. Après plusieurs appels une voix de femme me répondit. Distante et cérémonieuse, impossible de dire si je l'avais déjà entendue ou non.

Elle fit :

— Allô ?

— Ici, Philip Marlowe. Miss Weld est-elle là ?

— Miss Weld ne rentrera pas avant ce soir, très tard. Si vous voulez laisser un message ?

— C'est très important. Où puis-je la joindre ?

— Je regrette, mais je n'en sais rien.

Elle raccrocha.

Je ne bougeai pas, concentrant toutes mes pensées sur cette voix. Je me dis d'abord que oui, puis que non. Et plus je me creusai les méninges, moins j'étais sûr. Je descendis jusqu'au parc à voitures et je sortis de mon automobile.

À la terrasse des Danseurs, quelques clients tombés du lit s'apprêtaient à descendre quelques verres en guise de déjeuner. Je dépassai le tournant qui descend vers le Strip pour m'arrêter en face d'un immeuble de briques roses, à deux étages. Au-dessus de la porte à imposte, figurait en grandes lettres de bois, noires et sobres, le nom de Sheridan Ballou, inc. Je fermai les portières de l'auto et traversai la chaussée. C'était une porte blanche, haute et large, avec un trou de serrure tellement énorme qu'une souris aurait pu y passer.

Je l'ouvris et je me trouvai de plain-pied dans le salon d'attente qui occupait toute la façade de l'immeuble. Outre le mobilier de style, en bois sombre, la pièce débordait de sièges et de divans en chintz capitonné. Il y avait un tapis à fleurs et partout une foule de gens qui attendaient d'être reçus par M. Sheridan Ballou.

Quelques-uns semblaient pleins d'entrain, de joie et d'espoir. D'autres avaient l'air de faire le poireau depuis des semaines. Un peu à l'écart, une petite brune reniflait dans son mouchoir. Personne ne lui accordait la moindre attention. Tout d'abord on me gratifia de quelques profils choisis, aux angles exquis, mais, bientôt, on conclut que je n'étais pas acquéreur.

Une redoutable rouquine languissamment assise à un bureau du XVIII^e parlait dans un téléphone d'un blanc de neige. Je m'approchai d'elle. Ses yeux, bleu acier, me jetèrent un regard assassin puis se fixèrent sur la corniche qui courait tout autour de la pièce.

— Non, dit-elle à l'appareil. Non. Désolée. Je crois bien que c'est inutile. Beaucoup, beaucoup trop occupé.

Elle raccrocha, raya un nom sur une liste, puis de nouveau, elle braqua sur moi son regard étincelant.

— Bonjour. Je voudrais voir M. Ballou, annonçai-je.

Je déposai ma carte de visite personnelle sur son bureau. Elle la prit par un coin et lui sourit d'un air ironique.

— Aujourd'hui ? s'informa-t-elle avec condescendance. Cette semaine ?

— Ça prend combien de temps d'ordinaire ?

— Il y a des gens qui ont attendu six mois, répondit-elle d'un ton facétieux. Est-ce que quelqu'un d'autre ne pourrait pas faire l'affaire ?

— Non.

— Je regrette. Aucune chance. Repassez un de ces jours, voulez-vous. Vers la fin de novembre ?

— Il faut absolument que je le voie, dis-je.

Elle reprit ma carte et me fit son plus beau sourire.

— Oui. Comme tout le monde. Regardez, monsieur... heu, monsieur... Marlowe, tous ces sympathiques visiteurs, ils sont ici depuis que le bureau

est ouvert. C'est-à-dire depuis deux heures.

— Oui, mais moi, c'est important.

— Je n'en doute pas. Puis-je vous demander pourquoi c'est si important ?

— J'ai un petit scandale à placer.

Elle tira une cigarette d'une boîte de cristal et l'alluma à un briquet du même cristal.

— À placer ? Vous voulez dire pour de l'argent... à Hollywood ?

— Mais oui...

— Et quel genre de scandale ? Ne vous inquiétez pas, rien ne peut me choquer.

— Mais, c'est un peu cochon. Miss... Miss...

Je me dévissai le cou pour pouvoir lire sa plaque, posée sur le bureau.

— Hélène Grady, dit-elle. Oh ! vous savez, une petite cochonnerie habilement amenée, ça n'est jamais désagréable, non ?

— Je n'ai pas dit que j'avais l'intention de l'amener habilement.

Elle se carra tranquillement dans son fauteuil et me souffla la fumée de sa cigarette sur la figure.

— Du chantage, en somme. (Elle poussa un soupir.) Dites donc, mon vieux, qu'est-ce que vous attendez pour déguerpir ? Vous avez envie de voir les gros flics que je vais vous coller aux fesses ?

Je m'assis sur le coin de son bureau et, saisissant à pleines mains l'épaisse fumée de sa cigarette, je la lui expédiai dans les cheveux.

Elle s'écarta furibonde :

— Foutez le camp, pauvre cloche ! fit-elle d'une voix de vitriol.

— Oh ! oh ! qu'est-il arrivé à notre belle voix de salon ?

Sans se retourner, elle appela d'une voix sèche :

— Miss Vane !

Une grande brune, svelte, très élégante et dotée d'une paire de sourcils hautains, leva la tête. Elle venait tout juste d'entrer par une porte intérieure camouflée en vitrail. Elle s'approcha. Miss Grady lui tendit ma carte :

— Pour Spink.

Miss Vane repassa la porte-vitrail en emportant la carte.

— Calez-vous les fesses dans la plume, baron, fit miss Grady. Vous en avez peut-être pour la semaine.

Je m'assis dans une bergère tendue de chintz dont le dossier dépassait ma tête de vingt-cinq centimètres. Là-dedans, je me sentais perdu. Miss Grady me décocha un de ses sourires en lame de rasoir et se pencha derechef sur le téléphone.

Au bout d'un moment, miss Vane parut dans l'encadrement de la porte et me fit un signe du menton. Je passai devant elle.

— Par ici. La deuxième porte à droite.

Elle me regarda suivre le corridor jusqu'à la porte qui était ouverte.

J'entrai et la refermai.

Un Juif replet à cheveux blancs était assis au bureau. Il m'adressa un sourire paternel :

— Bonjour, dit-il. Je suis Moss Spink. Alors, vieux, qu'est-ce que vous avez dans le ciboulot ? Installez-vous donc, cigarette ?

— Non, merci.

Il soupira :

— Comme vous voudrez. Nous disions donc. Voyons. Vous vous appelez Marlowe. Euh ? Marlowe... Marlowe ? J'ai déjà entendu parler d'un dénommé Marlowe ?

— Probablement pas. Je n'ai jamais entendu parler d'un dénommé Spink. J'ai demandé à voir un dénommé Ballou. Est-ce que ça ressemble à Spink ? Je n'ai rien à faire avec un dénommé Spink. Et, entre nous, je me fous éperdument des dénommés Spink.

— Antisémite, eh ? fit Spink. (Il agita une main magnanime sur laquelle un diamant jaune canari faisait l'effet d'un feu de circulation.) Vous énervez pas, dit-il. Asseyez-vous et rafraîchissez-vous un peu les méninges. Vous ne me connaissez pas. Et vous n'avez pas envie de me connaître. Bon, d'accord. Ça ne me vexe pas. Dans une affaire comme celle-ci, il faut bien qu'il y en ait un qui ne soit pas chatouilleux.

— Ballou, dis-je.

— Oh ! écoutez, soyez raisonnable, vieux. Sherry Ballou est un homme très occupé. Il travaille vingt heures par jour et même comme ça, il est en retard sur le plan de tournage. On va s'asseoir gentiment et discuter le coup avec le petit Spinky.

— Qu'est-ce que vous faites dans la maison ? lui demandai-je.

— Je lui sers de tampon, vieux. Je le protège. Un homme comme Sherry ne peut pas voir n'importe qui. Alors, c'est moi qui les vois pour lui. C'est comme si j'étais lui... jusqu'à un certain point évidemment.

— Alors, c'est peut-être que je suis de l'autre côté du point en question.

— Peut-être, reconnu Spink d'un ton jovial. Je ne dis pas le contraire. Mais pourquoi ne pas vous déboutonner un peu ? Ensuite, on verra. Jusqu'à présent, vous n'avez pas cessé de nous jouer la comédie. Mais ici, on est tellement habitués que ça ne nous fait plus ni chaud ni froid.

Je tirai de ma poche une enveloppe que je lançai sur le bureau. Il eut vite fait d'en extraire la photographie et la considéra d'un air solennel. Il la reposa sur le bureau, me regarda, baissa les yeux sur la photo, puis les releva :

— Et alors, fit-il d'une voix inexpressive. Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire ?

— Il faut que je vous dise qui est la femme ?

— Qui c'est le type ? fit-il d'une voix coupante.

Je ne répondis pas.

— Je t'ai demandé qui était le type, m'aboya-t-il au nez. Allez,

accouche...

Je ne pipai toujours pas. Spink avança lentement la main vers le téléphone, en fixant sur moi un regard dur et perçant.

— C'est ça, appelez-les, l'encourageai-je. Appelez donc le commissariat central et demandez le lieutenant Christy-French, de la brigade criminelle. Lui aussi, c'est encore un gars qui n'est pas facile à convaincre.

Spink retira sa main. Il se leva lentement et sortit avec la photo. J'attendis.

Au bout d'un moment, Spink revint et me fit signe. Je le suivis le long du couloir jusqu'à une antichambre où se tenaient deux secrétaires. Puis, passé celle-ci, vers d'autres portes en verre noir gravé de paons d'argent. Quand nous approchâmes, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Après avoir descendu trois marches recouvertes de moquette, je me trouvai dans un atelier, qui, à l'exception d'une piscine, comportait tout le confort dont on puisse rêver.

Il y avait un Steinway de concert dans un angle, une quantité de meubles en verre et bois cérusé partout, un bureau aussi grand qu'un court de badminton, des fauteuils, des divans, des tables, et sur l'un de ces divans, un type étendu, en bras de chemise, le col ouvert sur une écharpe de chez Charvet, tellement voluptueuse et chatoyante qu'on aurait pu la retrouver dans le noir rien qu'à l'entendre ronronner. Un linge recouvrait les yeux et le front du gars. Près de lui, une svelte fille blonde tordait un second linge au-dessus d'une cuvette en argent remplie d'eau et de cubes de glace.

Le gars était grand et costaud, il avait des cheveux noirs qui ondulaient un peu, les joues bronzées et charnues, sous le linge blanc. Un bras pendait sur le tapis, la main tenait une cigarette d'où s'échappait un mince ruban de fumée. La fille blonde changea de linge d'une main preste. Sur le divan, le gars gémit.

Spink annonça :

— Voilà le mec en question, Sherry. Il s'appelle Marlowe.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Ballou d'un ton plaintif.

— Il refuse de l'ouvrir, répondit Spink.

— Alors, pourquoi l'as-tu amené ? Je n'en peux plus.

— Ma foi, vous savez comment c'est, Sherry. Il y a des fois, on est bien obligé.

— Comment as-tu dit, ce nom ravissant ?

Spink se tourna vers moi :

— Allez, maintenant, sortez ce que vous avez à dire. Marlowe. Et que ça ronfle.

Je ne bronchai pas.

Au bout d'un moment l'homme invisible leva lentement le bras qui tenait la cigarette. Il la porta à sa bouche, et tira dessus avec l'exquise langueur d'un aristocrate dégénéré moisissant au fond d'un château en ruines.

— Hé ! dites donc, je vous parle, fit Spink d'un ton mordant.

Une fois de plus la blonde changea le linge, sans regarder personne. Le silence pesait sur la pièce, aussi âcre que la fumée.

— Alors, vous l'ouvrez, espèce d'enflé ?

Je tirai une de mes Camel, l'allumai, pris une chaise et m'assis dessus. J'ouvris la main toute grande et la contemplai, en agitant le pouce de temps en temps.

Spink intervint d'une voix outrée :

— Dites donc, vous, Sherry n'a pas l'intention de vous consacrer toute la journée.

— Mais, alors qu'est-ce qu'il va faire du reste, m'entendis-je demander. S'asseoir sur un divan de satin blanc et se faire dorer la plante des pieds ?

La blonde se retourna brusquement vers moi, épouvantée. La mâchoire de Spink s'ouvrit, béante. Ses yeux papillotèrent. L'homme invisible souleva d'une main lente le coin de la serviette qui lui couvrait les yeux. Il en écarta juste assez pour libérer une seconde un œil noir et saillant. Puis la serviette retomba doucement.

— Ce n'est pas comme ça qu'on parle, ici, me lança Spink d'un air menaçant.

Je me levai.

— Pardon, j'ai oublié d'apporter mon missel. Jusqu'ici j'ignorais que le Bon Dieu travaillait au pourcentage.

Durant une minute, personne ne dit mot. La blonde changea de nouveau la serviette.

Par-dessous, l'homme invisible articula d'un ton très calme :

— Allez, mes trésors, décamppez. Tous, sauf le nouveau copain.

Spink darda sur moi un regard venimeux. La blonde s'éclipsa en silence. Spink grommela :

— Je ne sais ce qui me retient de le prendre par la peau du cou et de le foutre dehors.

Il se retira à contrecœur. À la porte il fit une pause, me montra encore une fois les dents et disparut.

L'homme invisible attendit que la porte se refermât, puis me demanda :

— Combien ?

— Vous n'avez pas la moindre intention d'acheter.

Il rejeta la serviette et se redressa lentement. Il posa à terre ses chaussures de golf en grainé cousu main et se passa la main sur le front. Il paraissait fatigué. Mais ce n'était pas une tête de noceur.

— Continuez, dit-il.

— Je ne sais pas pourquoi vous avez dépensé toute cette mise en scène pour moi, dis-je. Mais je veux vous croire assez intelligent pour avoir compris qu'en la matière, vous ne pouvez rien acheter une bonne fois pour toutes, sans craindre de vous faire pigeonner.

Ballou prit la photo que Spink avait posée près de lui sur une longue table basse. Il tendit une main indolente.

— Et le morceau qui manque représente sans doute votre gros atout, dit-il.

Je tirai l'enveloppe de ma poche et lui donnai le coin découpé puis le regardai rassembler les morceaux.

— Avec une loupe, on peut lire le gros titre, précisai-je.

— Il y en a une sur mon bureau, s'il vous plaît...

J'allai prendre la loupe sur son bureau.

— Vous êtes habitué à vous faire servir, hein, monsieur Ballou ?

— Je paie assez cher pour y avoir droit.

Il examina la photographie à travers la loupe et poussa un soupir.

— J'ai vu ce match, si je me souviens bien. On devrait s'occuper un peu mieux de ces petits gars.

— Ainsi que vous le faites de vos clients, dis-je.

Il posa la loupe et s'adossa, me devisageant d'un œil calme et froid.

— C'est le patron du club des Danseurs. Il s'appelle Steelgrave. Et la femme est une de mes clientes. C'est exact.

D'un geste vague, il me désigna une chaise. Je m'y assis.

— Qu'est-ce que vous pensiez demander, monsieur Marlowe ?

— Pour quoi ?

— Les épreuves, le négatif, enfin, l'ensemble ?

— Dix milles, dis-je, observant sa bouche.

Il eut un sourire assez agréable :

— Cela demande une petite explication, n'est-ce pas ? Là-dessus moi, tout ce que je vois, c'est deux personnes déjeunant ensemble dans un lieu public. Rien de bien désastreux pour la réputation de ma cliente. Et si je comprends bien, c'est cela que vous aviez en tête ?

J'eus un large sourire.

— Vous ne pouvez rien acheter, monsieur Ballou. Je peux toujours faire tirer une épreuve du cliché, ou alors, faire contretyper l'épreuve. Si cette photo constitue une preuve, vous ne serez jamais certain de l'avoir supprimée.

Son regard se fit plus aigu :

— Si je vous payais un bon prix sans recevoir mon dû, je m'arrangerais pour qu'on prenne soin de vous. On vous mettrait en purée. Et si, à votre sortie de l'hôpital, vous vous sentiez encore d'humeur agressive, vous pourriez toujours essayer de me faire arrêter...

— Cela m'est déjà arrivé, dis-je. Je suis un détective privé. Je sais parfaitement ce que vous voulez dire. Pourquoi donc continuez-vous à me parler ?

Il éclata de rire. Il avait un rire sonore, jovial, sincère.

— Je suis imprésario, mon petit. J'ai tendance à croire que les trafiquants gardent toujours un petit quelque chose dans leur manche. Mais il n'est pas question de vous donner dix milles. Elle ne les a pas. Pour le moment, elle ne gagne encore que mille dollars par semaine. Mais, cependant, je reconnais qu'elle va bientôt toucher la grosse galette.

— Et ça, ça lui couperait les ailes aussi sec, dis-je en désignant la photo.

Finie la grosse galette, finie la piscine à éclairages sous-marins, fini le vison platiné, finies les annonces en lettres lumineuses, fini de A à Z. Tout cela réduit en poussière.

Il eut un rire dédaigneux.

— Pas d'inconvénients alors à ce que je montre le document aux flics ? dis-je.

Il s'arrêta de rire. Ses yeux rapetissèrent. Il demanda d'un ton très calme :

— En quoi cela les intéresserait-il ?

Je me levai.

— Je n'ai pas l'impression que nous ferons affaire ensemble, monsieur Ballou. D'ailleurs, vous êtes un homme très occupé. Je vous laisse.

Il se leva et s'étira. Il avait près de deux mètres. C'était ce qu'on appelle un beau mâle. Il s'approcha tout contre moi et, dans ses yeux bruns, je voyais luire de petites paillettes d'or.

— Voyons un peu qui vous êtes, mon petit ? demanda-t-il en tendant la main.

J'y laissai tomber mon portefeuille. Il regarda la copie conforme de ma licence, jeta un coup d'œil sur deux ou trois autres papiers et me rendit le tout.

— Que se passerait-il si vous montriez votre petite image aux flics ?

— Il faudrait tout d'abord établir sa relation avec une affaire qu'ils suivent en ce moment et qui s'est passée à l'hôtel Van Nuys hier après-midi. Et pour ce faire, je parlerais justement de cette jeune femme. Comme elle a refusé de me recevoir, c'est vous que je suis venu voir.

— Elle m'a raconté ça hier soir, soupira-t-il.

— Et que vous a-t-elle dit ? demandai-je.

— Qu'un détective privé du nom de Marlowe avait voulu l'obliger à utiliser ses services, sous prétexte qu'elle avait été vue dans un hôtel de la ville à proximité du lieu où s'était commis un crime.

— À proximité ? insistai-je.

— Elle ne l'a pas précisé.

— Des clous. Et elle vous a dit aussi que si on ne me forçait pas à la boucler, elle risquait de s'attirer des embêtements ?

Il acquiesça.

— Et avait-elle une idée sur les moyens à employer ?

— Si j'ai bien compris, elle songeait à quelque instrument contondant. Aussi ai-je opté pour un compromis entre la menace et le graissage de patte. Nous avons au coin de la rue une équipe spécialisée dans la protection des gens de cinéma. Mais apparemment, il semble qu'ils ne vous aient pas suffisamment terrifié, ou bien alors la somme offerte n'était pas assez forte.

— Ils m'ont fait peur et salement peur, dis-je. J'ai vu le moment où je laissais partir mon lüger. Cette espèce de drogué qui trimbale un 45 a joué

son rôle d'une façon impressionnante. Et pour ce qui est de la somme qu'on me propose, tout dépend de la manière dont elle est offerte.

Désignant la photographie, dont les deux morceaux, bien rajustés, étaient étalés devant lui, il poursuivit :

— Nous en étions à votre projet de montrer ça aux flics. Et alors ?

— Je ne crois pas que nous en étions déjà si loin. Nous nous demandions pourquoi elle s'était adressée à vous plutôt qu'à son petit ami. Il arrivait, juste au moment où je suis parti. Il avait sa clé.

— En tout cas, elle ne l'a pas fait.

Il fronça le sourcil.

— Tant mieux, répliquai-je, mais je serais encore plus content si ce coco-là n'avait pas la clé de son appartement.

Il leva les yeux d'un air déconfit :

— Et moi, donc. Nous sommes tous du même avis. Mais, c'est le métier qui veut ça. Si les acteurs ne menaient pas une vie forcenée, et, en général, déréglée, s'ils ne se laissaient pas dominer par leurs passions, eh bien ! ils seraient incapables de saisir ces passions au vol, et de nous les communiquer grâce à quelques mètres de pellicule, ou de leur faire passer la rampe.

— Je ne parle pas de sa vie amoureuse. Mais je dis qu'elle n'est pas obligée de coucher avec une fripouille.

— Oh ! Marlowe, ce n'est pas prouvé.

Je répliquai en lui montrant la photo :

— Le gars qui a pris ça a disparu. On n'arrive plus à lui mettre la main dessus. Il est probablement mort. On a également tué deux autres types qui logeaient à la même adresse que lui, juste avant d'être descendu, l'un d'eux cherchait à bazarder ces photos. Votre cliente était venue en personne à cet hôtel pour en prendre livraison. Et l'assassin aussi. Mais ils n'ont rien trouvé ni l'un ni l'autre. Ils n'ont pas su chercher au bon endroit.

— Tandis que vous, si.

— J'ai eu du pot : je l'avais déjà vu, sans sa perruque. Rien de tout cela ne constitue ce que j'appelle une preuve, mettons. Vous pourriez même me le démontrer en dix points. Mais à quoi bon ? On a descendu deux types, peut-être trois. Elle a couru un risque épouvantable. Pourquoi ? Parce qu'elle voulait cette photo. Elle en avait tellement besoin qu'elle a accepté de courir ce risque. Encore un coup, pourquoi ? Au fond, c'est tout simplement deux personnes qui ont déjeuné ensemble un beau jour. Le jour où Moe Stein a été abattu sur Franklin Avenue. Le jour où un nommé Steelgrave se trouvait en taule parce qu'on avait révélé à la police qu'il était en réalité un gangster de Cleveland, Weepy Moyer. C'est ce que disent les rapports. Mais la photo, elle, dit qu'il était sorti de cabane ce jour-là et, du même coup, prouve qui il est. Cela, votre cliente le sait elle aussi. Et pourtant, il a toujours sa clé.

Je marquai un temps. Nous nous regardions en chiens de faïence. Je

repris :

— Voyons. Vous ne tenez pas à ce que les flics aient cette photo entre les pattes, hein ? Quelle que soit l'issue de l'affaire, votre cliente, ils ne la rateront pas. Et quand tout sera fini, on s'en foutra pas mal que Steelgrave soit Weepy Moyer, ou que Steelgrave ait tué Moe Stein, ou l'ait fait tuer, ou qu'il se soit simplement trouvé, par une pure coïncidence, autorisé à sortir de taule ce jour-là. S'il arrive à s'en tirer, il y aura toujours des gens pour penser que c'était une vacherie de la police. Tandis que, pour elle, c'est sans issue. Aux yeux du public, elle devient une fois pour toutes la copine d'un gangster. Et vous, vous pourrez en faire votre deuil, de l'argent que vous avez misé sur elle.

Ballou se tint coi un moment, fixant sur moi un regard de pierre.

— Mais vous, qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il enfin, d'une voix douce.

— Ce que je lui ai demandé et qu'elle n'a pas voulu me donner. Je veux quelque chose qui me donne un semblant de raison pour agir au mieux de ses intérêts... jusqu'à la fin limite du possible, évidemment.

— Vous supprimeriez la preuve ? demanda-t-il, tendu.

— Est-ce une preuve ?... La police ne pourra rien découvrir sans compromettre miss Weld. Mais moi, je peux peut-être. Eux, ils n'essaieront même pas. Qu'est-ce que ça peut bien leur faire ? C'est pas comme moi.

— Et pourquoi ?

— Disons que c'est ça, mon métier. J'ai peut-être encore d'autres raisons. Mais celle-ci se suffit à elle-même.

— Combien voulez-vous ?

— Hier soir, vous m'avez envoyé un paquet que j'ai refusé. Maintenant je l'accepte. Avec une lettre d'engagement portant votre signature et dans laquelle vous me demandez d'enquêter sur une tentative de chantage exercée contre une de vos clientes.

— Vous paraissez bien sûr de vous, Marlowe.

— Si seulement c'était vrai.

— Appuyez sur le bouton à l'extrémité de mon bureau voulez-vous ?

Je m'exécutai. Les portes en verre noir s'ouvrirent pour livrer passage à une petite brune munie d'un bloc de sténo.

Ballou se mit à dicter sans la regarder :

— Lettre à M. Marlowe, avec son adresse :

Monsieur,

Notre agence a l'honneur de vous charger d'enquêter au sujet d'une tentative de chantage exercée à l'encontre d'une de nos clientes, dont tous détails circonstanciés y afférant vous ont été donnés de vive voix. Vous recevrez pour cette enquête un salaire de cent dollars par jour, plus une provision de cinq cents dollars dont vous voudrez bien accuser réception sur copie de cette lettre..., etc.

« C'est tout, Hélène. Et tapez-la tout de suite, je vous prie. »

Je donnai mon adresse à la jeune fille et elle sortit. Ballou croisa les jambes et se mit à fixer obstinément le bout luisant de son soulier. Il se passa la main dans ses cheveux noirs et drus.

— Un de ces jours, dit-il, je m'en vais commettre l'erreur fatale, celle dont un homme de mon métier ne se remet pas. Je m'en vais me trouver en affaire avec un type sur qui je ne pourrai compter, et, à force de vouloir être trop malin, je ne me fierai pas à lui... Tenez, vous ferez mieux d'emporter cela.

Il me tendit les deux morceaux de la photo.

XVIII

Le flic du studio qui se tenait dans la demi-rotonde en verre reposa le téléphone et griffonna sur un calepin. Puis il arracha la feuille et la poussa sous l'étroite fente à peine haute de deux centimètres. À travers le guichet phonique, sa voix prenait une résonance métallique.

— Tout droit jusqu'au bout du couloir, me dit-il, il y a une fontaine au milieu du patio. C'est là que vous trouverez George Wilson.

Sous le chaud soleil de midi, c'était une débauche de fleurs dans le petit cloître aux passages dallés qui encerclaient un bassin et un banc de marbre. Un homme d'un certain âge, admirablement vêtu, s'y prélassait tout en regardant trois boxers à robe feu déraciner des bégonias rose thé. On pouvait lire dans ses yeux une expression de satisfaction intense. Il n'eut même pas un regard vers moi. Un des boxers, le plus grand, s'approcha de lui et vint arroser le banc, à deux centimètres de sa jambe de pantalon. Il se pencha et tapota la tête au poil dur et ras.

— M. Wilson ? demandai-je.

Il me regarda d'un air absent. Le deuxième boxer s'approcha en trotinant, renifla et pissa au même endroit que le premier.

— Wilson ? (Il avait une voix traînante.) Oh ! non... Je ne suis pas Wilson. Et pourquoi donc ?

— Excusez-moi.

Je m'approchai de la fontaine et me rafraîchis le visage. Tandis que je m'essuyais avec un mouchoir, le plus petit des boxers vint pister contre le banc.

L'homme qui n'était pas Wilson dit avec passion :

— Ils observent toujours le même rite. Ça me fascine...

— Quoi ? demandai-je.

— Pour faire pipi, dit-il. Ça doit être le respect de l'âge... Très disciplinés. D'abord Maisie. C'est la mère. Puis Mac. Il a un an de plus que Jack, le chiot. C'est toujours pareil. Même dans mon bureau.

— Dans votre bureau ? dis-je, et personne n'eut jamais l'air plus idiot que moi.

Il haussa les sourcils, retira de sa bouche un cigare brun assez ordinaire et en mordit le bout qu'il cracha dans le bassin.

— Pas très indiqué pour les poissons, dis-je.

Il me toisa :

— J'élève des boxers. Les poissons, je m'en fous.

Il se leva.

— Charmé de vous avoir rencontré, monsieur...

— Marlowe, dis-je. Je pense bien que vous ne me connaissez pas.

— Je ne connais personne, enchaîna-t-il. La mémoire s'en va. Je vois

trois cents de monde. Moi, je m'appelle Oppenheimer.

— Jules Oppenheimer ?

Il acquiesça.

— Oui, c'est ça. Un cigare ?

Il m'en tendit un. Je montrai une cigarette. Il lança le cigare dans le bassin, puis fronça les sourcils.

— La mémoire s'en va, dit-il, attristé. Regardez, je viens de gaspiller cinquante *cents*. Ce ne sont pas des choses à faire.

— Alors, c'est vous le patron des studios ? dis-je.

Il hochait la tête d'un air absent.

— Ah ! j'aurais dû garder ce cigare. Mais, si vous économisez cinquante *cents*, qu'est-ce que ça vous rapporte ?

— Cinquante *cents*, répondis-je, me demandant où diable il voulait en venir.

— Non, pas dans ce métier. Si vous économisez cinquante *cents* dans ce métier, ça vous coûte cinq dollars de comptabilité.

Il marqua un temps puis fit un pas vers les trois boxers. Ils interrompirent leur entreprise de destruction et levèrent les yeux vers lui.

— Je ne m'occupe que de la partie financière, dit-il. C'est facile. En route, jeunes gens ! On retourne au bordel.

Il soupira.

— Quinze cents salles de cinéma, ajouta-t-il.

Je dus reprendre mon air idiot de tout à l'heure.

— Quinze cents salles de cinéma, et ça suffit. C'est foutrement plus facile que d'élever des chiens de race. Le cinéma est la seule affaire au monde où l'on puisse accumuler toutes les gaffes possibles et imaginables sans cesser de gagner de l'argent.

— En tout cas, ça doit être la seule où on puisse avoir trois chiens qui pissent contre votre bureau.

— Oui, mais pour ça, il faut posséder quinze cents salles de cinéma.

— Ça rend les débuts un peu difficiles, lançai-je.

Il eut l'air tout content.

— Oui, c'est le plus dur.

Et par le sentier dallé, il s'achemina vers le bâtiment de la direction, accompagné des trois boxers qui trottaient posément à ses côtés.

— Monsieur Marlowe ?

Je me retournai pour constater qu'un grand type aux cheveux filasse et au nez en siphon de baignoire s'était furtivement faufilé derrière moi.

— Je me présente : George Wilson. Ravi de vous rencontrer. Je vois que vous connaissez M. Oppenheimer ?

— Oui, on a bavardé. Il m'a expliqué comment on gère une affaire de cinéma. D'après lui, il paraît qu'il suffit d'être propriétaire de quinze cents salles.

— Je travaille ici depuis cinq ans. Je ne lui ai jamais adressé la parole.

— C'est que vous ne vous faites pas pisser dessus par les chiens qu'il faut.

— Peut-être. En quoi puis-je vous être utile cher monsieur ?

— Je désirerais voir Mavis Weld.

— Elle est sur le plateau. Et pour le moment, on tourne.

— Puis-je la voir sur le plateau ? Rien qu'une minute.

Il parut hésitant.

— Quel genre de coupe-file vous a-t-on donné ?

Je le lui tendis. Il l'examina.

— Vous êtes envoyé par Ballou, son imprésario. Je crois que ça peut s'arranger. Plateau 12. Voulez-vous que nous y allions tout de suite ?

— Si ça ne vous dérange pas.

— Je suis l'agent de publicité du film. Je suis là pour ça.

Il prit le sentier dallé en direction de deux bâtiments d'angle. Ils étaient séparés par une piste en ciment, qui conduisait vers les communs et les plateaux.

— Vous appartenez à l'agence Ballou ? demanda Wilson.

— J'en viens.

— Une grosse boîte, à ce que j'ai entendu dire. J'ai songé moi-même à tâter de ce genre d'affaires. Ici tout ce qu'on récolte, c'est une kyrielle d'embêtements.

Après avoir dépassé deux flics en uniforme, il me précéda dans un étroit passage entre deux studios. Il ouvrit une lourde porte et j'entrai derrière lui. Je me trouvai tout d'abord dans l'obscurité complète. Il y avait encore une autre porte. Après l'avoir franchie, je distinguai un faisceau de lumières tout au fond. Le reste de l'énorme studio sonore paraissait vide.

Wilson me guida vers les lumières. En approchant, il fallut enjamber d'épais câbles noirs. Il y avait des rangées de sièges pliants, un groupe de loges-roulottes, avec des noms sur les portes. Nous étions entrés par l'arrière du décor et tout ce que je pouvais voir, c'était un panneau de bois avec, de chaque côté, un large écran. Deux appareils de projection destinés aux transparences grésillaient quelque part en coulisse.

Une voix cria :

— Projetez !

Une sonnerie retentit. Les deux écrans s'animèrent de vagues tourmentées. Une voix plus calme annonça :

— Prenez bien garde à vos places, je vous prie. Il faut que toute la scène tienne dans nos soixante-quinze mètres de vagues. Ça va ; partez.

Wilson s'arrêta pile et me saisit par le bras. Les voix des acteurs semblaient venir de très loin. Faibles et indistinctes, ce n'était qu'un murmure inintelligible.

Soudain une des transparences s'arrêta. La voix calme dit, sans changer de ton :

— Coupez.

La sonnerie retentit de nouveau, et aussitôt reprirent mille bruits divers. Je me remis en marche sur les talons de Wilson. Il me murmura à l'oreille :

— Si Ned Gammon n'a pas sa scène avant le déjeuner, il va casser la gueule à Torrance.

— Ah ! Torrance joue aussi là-dedans ?

Dick Torrance était alors une de ces vedettes de deuxième ordre, type assez courant de l'acteur de Hollywood dont personne n'a vraiment besoin, mais qu'un tas de gens se voient finalement dans l'obligation d'employer, faute de mieux.

— Ça vous ennuerait de reprendre la scène, Dick ? demanda la voix calme au moment où nous dépassions les écrans.

Je pus enfin voir ce qui se passait : sur le pont arrière d'un yacht de plaisance se tenaient deux femmes et trois hommes. L'un des acteurs, qui devait approcher de la cinquantaine et qui portait des vêtements de sport, était étendu sur un transat. Le second, un rouquin en uniforme blanc, paraissait être le capitaine du yacht. Le troisième faisait figure de yachtman amateur : casquette dernier cri, veste bleue à boutons dorés, chaussures blanches, pantalon blanc, charme désinvolte. C'était Torrance. Dans l'une des femmes, je reconnus Susan Crawley, cette beauté fatale qui n'est plus de la première jeunesse. L'autre, c'était Mavis Weld. Elle portait un maillot de jersey blanc, tout mouillé. Il était évident qu'elle venait de monter à bord. Un maquilleur lui aspergeait le visage, les bras et la pointe de ses cheveux blonds.

Torrance n'avait pas répondu. Il se retourna brusquement et fixa la caméra.

— Pourquoi ? Je sais mon texte !

Un individu à cheveux gris et vêtu de gris sortit de l'ombre et s'approcha des acteurs. Il avait des yeux de braise, mais une voix agréable et placide.

— Non. À moins que vous n'ayez pris sous votre bonnet de le modifier, dit-il, les yeux posés sur Torrance.

— C'est plutôt que je n'ai pas l'habitude de jouer devant une transparence qui casse tout le temps en plein milieu de la prise.

— Ça, je ne discute pas, dit Ned Gammon. L'ennui c'est qu'on n'a que soixante-quinze mètres de vagues ; d'ailleurs, c'est ma faute. Mais si vous pouviez reprendre la scène un tout petit peu plus vite...

— Hum ! fit Torrance avec un reniflement de mépris. C'est à moi qu'on demande ça. Et si on demandait plutôt à miss Weld de grimper à bord en un peu moins de temps qu'il n'en faudrait pour construire tout le bateau ?

Mavis Weld lui jeta un bref regard de mépris.

— Non, le temps que prend Weld est correct, dit Gammon. Et elle est parfaitement dans le ton.

Susan Crawley haussa élégamment les épaules.

— Pourtant, il me semble qu'elle pourrait activer un tout petit peu, Ned. C'est bien, mais ça pourrait être mieux.

— Oui, mais si c'était vraiment mieux, mon chou, lui lança Mavis Weld d'un ton sarcastique, quelqu'un pourrait penser que je suis une actrice. Et ça ne serait tout de même pas possible dans un film où vous tenez le premier rôle, n'est-ce pas ?

Torrance se mit à rire. Susan Crawley se retourna et le fusilla du regard.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, vous, le Treizième ?

Le visage de Torrance se figea.

— Comment dites-vous ? demanda-t-il d'une voix sifflante.

— Sans blague, vous ne saviez pas ? dit Susan Crawley, toute surprise. Vous n'avez jamais entendu dire qu'on vous appelle le Treizième, parce que lorsque vous décrochez un rôle tout le monde sait bien qu'il a déjà dû être refusé par une douzaine d'acteurs ?

— Je vois, dit Torrance froidement, puis de nouveau il s'esclaffe ; et se tournant ensuite vers Gammon :

« Allez, Ned. Maintenant que tout le monde a craché son fiel, peut-être qu'on va pouvoir le jouer comme vous le demandez. »

Ned Gammon acquiesça :

— Rien de tel qu'une bonne petite engueulade pour changer l'atmosphère. Bon. Allez-y.

Il disparut derrière la caméra. L'assistant cria : « Projetez ! » et la scène se déroula sans un accroc.

— Coupez, dit Gammon. On tire celle-là. Et maintenant, on va déjeuner, tout le monde.

Les acteurs descendirent les quelques marches de bois et en passant saluèrent Wilson. Mavis Weld arriva la dernière, s'étant attardée pour endosser un peignoir en tissu éponge et chausser des sandales de plage. En me voyant elle s'arrêta pile. Wilson s'avança vers elle.

— Bonjour, George, lui dit-elle sans cesser de me fixer. Vous avez quelque chose à me demander ?

— M. Marlowe voudrait vous parler. D'accord ?

— M. Marlowe ?

Wilson me jeta un coup d'œil inquisiteur.

— Il vient de chez Ballou. Je croyais que vous le connaissiez.

— Mon Dieu... ! Je l'ai peut-être déjà vu. (Son regard était toujours fixé sur moi.) De quoi s'agit-il ?

Je me tus.

Ayant attendu en vain une réponse, elle se décida :

— Merci, George. Il est préférable que vous veniez dans ma loge, monsieur Marlowe.

Puis faisant demi-tour elle se dirigea vers l'autre extrémité du plateau. Arrivée devant une loge peinte en vert et blanc, qui portait son nom, elle se retourna et regarda prudemment autour d'elle. Puis elle fixa ses beaux

yeux bleus sur moi :

— Et maintenant, monsieur Marlowe, de quoi s'agit-il ?

— Alors, vous vous souvenez de moi, tout compte fait ?

— Oui.

— Est-ce qu'on reprend la conversation là où on l'avait laissée... ou bien est-ce qu'on oublie tout et qu'on recommence ?

— Qui vous a permis d'entrer ici ? Et pourquoi ? Je demande à comprendre.

— Dorénavant, je travaille pour vous. On m'a versé une provision et Ballou a le reçu.

— Quelle aimable attention ! Et si je vous interdisais de travailler pour moi ? Quel que soit votre genre de travail...

Je tirai de ma poche la photo prise aux Danseurs et la lui montrai. Elle me fixa un long moment avant de baisser les yeux. Puis elle étudia l'instantané d'elle et de Steelgrave dans le box, gravement, sans bouger un cil. Enfin, sa main s'éleva très lentement et vint tapoter les boucles humides qui collaient à ses tempes. Elle eut un imperceptible frisson. Puis sa main retomba et prit la photographie.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— J'ai gardé le négatif et quelques autres épreuves. C'est vous qui les auriez, si vous aviez eu soit plus de temps, soit plus de flair... Ou encore si, au lieu d'être descendu, il avait pu vous les vendre.

Il me sembla voir sa gorge palpiter. Mais dans ce coin du studio, il faisait vraiment sombre. Elle eut un pâle sourire, nuancé de morgue.

— Le sens de tout cela m'échappe, dit-elle.

— C'est que vous passez trop de temps sur les yachts. Vous vous dites que je vous connais, que je connais Steelgrave et vous ne voyez pas pourquoi, à cause de cette photo, tout le monde surenchérit pour s'assurer mes services.

— Exactement. Pourquoi donc ?

— Je ne sais pas. Mais s'il me suffit de trouver pour vous faire descendre de vos grands chevaux, je vous assure que je trouverai.

— Vous avez attendu trop longtemps. Vous n'avez rien à vendre. Sauf votre vie peut-être.

— Oh ! ça, je la vendrais pour pas cher. Pour l'amour d'une paire de lunettes noires, d'un chapeau bleu lavande et d'un bon coup d'escarpin sur le crâne.

Elle pinça les lèvres comme si elle allait éclater de rire, mais son regard n'était pas gai.

— Sans parler de trois gifles en pleine figure, enchaîna-t-elle. Adieu, monsieur Marlowe. Il est trop tard, beaucoup, beaucoup trop tard.

— Pour moi, ou pour vous ?

Elle tendit la main vers la poignée et ouvrit la porte de sa loge.

— Oh ! pour tous les deux, je crois.

Elle entra vivement, laissant la porte ouverte.

— Entrez, et fermez la porte, appela-t-elle de l'intérieur.

J'entrai et refermai la porte. Ça n'avait rien de la loge de vedette aménagée sur commande. C'était un lieu strictement utilitaire. Un divan râpé, un fauteuil, une petite coiffeuse avec une glace et deux appliques, une chaise et un plateau où traînaient encore une cafetière et une tasse.

Mavis Weld se baissa pour brancher un radiateur électrique. Puis elle saisit une serviette et se mit à frotter ses mèches humides. Je m'assis sur le divan et attendis.

— Passez-moi une cigarette.

Elle envoya promener la serviette. Ses yeux se levèrent vers les miens lorsque je lui tendis du feu.

Elle avança la main et me caressa la joue du doigt. J'eus l'impression d'un fer rouge.

— Combien gagnez-vous, Marlowe ?

— Quarante dollars par jour, plus les frais. Enfin c'est ce que je demande. Mais j'accepte à partir de vingt-cinq. Et quelquefois même j'ai pris moins.

Je songeai aux vingt misérables dollars d'Orfamay.

Elle me refit son étrange petite caresse, mais je ne lui pris pas la main. Alors elle s'écarta et s'assit sur la chaise en croisant soigneusement les pans de sa robe de chambre. Le radiateur électrique avait réchauffé la petite pièce.

— Vingt-cinq dollars par jour, répéta-t-elle, songeuse.

Elle croisa ses jambes et le doux éclat de sa peau sous la lumière parut remplir la pièce.

— Allons, interrogez-moi, dit-elle sans chercher à recouvrir ses cuisses.

— Parlez-moi de Steelgrave.

— Je le connais depuis des années. Et je l'aime beaucoup. Il fait des affaires. Il a un restaurant ou deux. D'où il vient, je l'ignore.

— Mais pourtant, vous êtes très intimes ?

— Pourquoi ne me demandez-vous pas si je couche avec lui ?

— Parce que je n'ai pas l'habitude de poser des questions de ce genre.

Elle éclata de rire et, tout en secouant la cendre de sa cigarette, répliqua :

— Pourtant miss Gonzalès serait ravie de vous le dire.

— Je me fous de miss Gonzalès.

— C'est pourtant une belle fille, sauvage et passionnée. Sans compter qu'elle est vraiment très, très complaisante.

— Et à peu près aussi farouche qu'une boîte à lettres, enchaînai-je. Non, qu'elle aille se faire voir... Mais, dites-moi, Steelgrave... il n'a jamais eu d'ennuis ?

— Qui n'en a jamais eu ?

— Mais... avec la police ?

Elle haussa les sourcils d'un air un tout petit peu trop innocent, et son rire eut un son cristallin assez équivoque :

— Ne faites pas l'idiot ! C'est un type qui possède dans les deux millions de dollars !

— Et il les a gagnés à quoi faire ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Bon, vous ne le savez pas. Attention, vous êtes en train de vous brûler avec cette cigarette.

Je me penchai et la lui ôtai des doigts. Elle ne referma pas sa main qui reposait grande ouverte sur sa cuisse nue. J'en effleurai la paume du bout du doigt. Elle eut un mouvement de recul et ferma le poing.

— Je vous défends de faire ça ! dit-elle avec violence.

— Pourquoi ? On jouait à ça avec les petites filles quand j'étais même.

— Je sais. (Elle avait le souffle un peu court.) Cela me donne l'impression d'être une gosse innocente et un peu dissipée. Et il y a longtemps que tout ça m'a passé.

— Alors vous ne savez vraiment rien au sujet de Steelgrave ?

— Je voudrais que vous décidiez une bonne fois si vous avez envie de me cuisiner ou de me faire la cour.

— Si ça ne dépendait que de moi ! soupirai-je.

Après un silence, elle reprit :

— Il faut vraiment que j'aie manger quelque chose, Marlowe. Je travaille encore cet après-midi. Vous ne voudriez pas que je tourne de l'œil sur le plateau, quand même ?

— Très bien, je m'en vais. Mais n'oubliez pas que je travaille pour vous. Ce que je n'aurais jamais accepté si je pensais que vous avez tué quelqu'un. Mais vous étiez là-bas. C'était vraiment culotté. Il fallait que vous soyez à la recherche de quelque chose dont vous aviez terriblement envie.

Elle reprit la photo, et la considéra, se mordant la lèvre. Puis sans bouger la tête, elle releva ses yeux vers moi :

— Et vous croyez que j'y serais allée pour cela ?

— Il l'avait tellement bien cachée qu'on ne l'a pas trouvée. Mais en définitive, qu'est-ce que ça représente ? C'est une photo de vous et d'un certain Steelgrave, dans un box du club des Danseurs. Ça ne veut rien dire.

— Rien du tout.

— Alors, c'est donc que cela concerne Steelgrave... ou alors c'est à cause de la date.

Elle saisit aussitôt la photo :

— Mais il n'y a rien qui indique la date, fit-elle vivement. À supposer que vous ayez raison. À moins que le morceau qui manque...

— Tenez. (Je lui donnai le morceau.) Mais vous auriez besoin d'une loupe. Montrez-le à Steelgrave. C'est à lui qu'il faut demander si ça a un sens. Ou alors demandez à Ballou.

Je me dirigeai vers la porte.

— Et vous vous faites des illusions, si vous croyez que la date ne peut pas être précisée, lançai-je par-dessus mon épaule. Steelgrave, lui, comprendra vite.

Dans le couloir qui menait à mon bureau, je croisai les passants habituels, mais, quand je me retrouvai dans le silence vétuste de la petite salle d'attente, je fus repris par la sensation familière d'être précipité au fond d'un puits tari depuis vingt ans, dont ne s'approcherait jamais plus aucun être humain. C'était aussi poussiéreux, aussi insipide, aussi lamentable qu'une interview de boxeur.

J'ouvris la porte de communication, mais dans la seconde pièce régnait aussi la même atmosphère confinée, la même poussière le long des plinthes, le même espoir toujours déçu d'une vie facile... J'ouvris les fenêtres toutes grandes et je tournai le bouton de la radio. Aussitôt, elle se mit à vociférer, et quand je l'eus enfin réglée à un diapason normal, j'entendis le téléphone qui sonnait comme s'il appelait déjà depuis un bout de temps. J'ôtai mon chapeau que j'avais posé sur l'appareil et décrochai le récepteur.

Il était grand temps que j'aie de ses nouvelles. Sa petite voix nette et tranquille annonça :

— Cette fois, c'est vrai.

— Je vous écoute.

— L'autre fois je vous avais menti. Mais cette fois, je ne mens plus. C'est vrai que j'ai reçu des nouvelles d'Orrin.

— Et alors ?

— Vous ne me croyez pas. Je le devine rien qu'à votre voix.

— Ma voix ne révèle jamais rien de mes pensées. Je suis détective. Et comment avez-vous eu de ses nouvelles ?

— Il m'a téléphoné, de Bay City.

— Une minute.

Je posai le récepteur sur le buvard brun tout taché et j'allumai ma pipe. Sans me presser. Les menteurs sont toujours patients. Puis, je repris l'écoute.

— Oh ! vous me l'avez déjà faite celle-là, dis-je. Vous êtes passablement étourdie pour votre âge. Je crois que le docteur Zugmuth n'aimerait pas ça du tout.

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. C'est très sérieux. Il a fini par avoir ma lettre. Vous comprenez, il est allé demander son courrier à la poste. Alors, quand il a su mon adresse, et les heures auxquelles il avait une chance de me trouver, il m'a téléphoné. Il habite chez un docteur qu'il a connu là-bas. Il travaille chez lui. Je vous ai dit qu'il avait fait deux ans de médecine.

— Et il a un nom, ce docteur ?

— Oui. Un nom assez bizarre. C'est le docteur Vincent Lagardie.

— Une seconde. On frappe à la porte.

Je déposai le téléphone sur la table avec un soin infini : comme s'il eût été fragile. Comme s'il eût été en verre filé. Je tirai mon mouchoir et m'essuyai la paume de la main, cette main qui avait tenu le téléphone. Puis je me levai et m'approchai du vestiaire pour m'examiner dans la vieille glace piquée. C'était bien moi. J'avais l'air flapi ; ces derniers temps, j'en faisais vraiment trop.

Le docteur Vincent Lagardie, 965 Wyoming Street. En face de chez Garland. « Au Repos Éternel ». Une maison en pans de bois, au coin de la rue. Silencieuse. Dans un quartier agréable. L'ami de feu Clausen. Peut-être... D'après Lagardie, non. Mais peut-être bien que si quand même.

Je repris l'appareil en main et, en contrôlant ma voix, je demandai :

— Comment écrivez-vous ça ?

Elle épela le nom sans difficulté, avec une précision parfaite.

— Alors, on laisse tomber ? dis-je. Bravo !

— Cessez de vous moquer de moi. Orrin est dans une histoire terrible. Il est... (sa voix eut un léger frémissement et elle haleta) il est pourchassé par des gangsters.

— Ne faites pas l'idiote, Orfamay. Il n'y a pas de gangsters à Bay City. Ils travaillent tous pour le cinéma. Est-ce que vous avez le numéro de téléphone du docteur Lagardie ?

Elle me le communiqua, c'était bien ça. Je ne dirais pas que les fragments s'emboîtaient tous, mais du moins ils se mettaient à avoir l'air d'appartenir au même puzzle. Je n'en demande jamais plus.

— Je vous en prie, allez-y, parlez-lui, aidez-le. Il n'ose plus sortir de la maison. Après tout, je vous ai payé !

— Je vous ai rendu votre argent.

— Oui, mais par la suite je vous l'ai proposé de nouveau.

— Vous m'avez fait également d'autres propositions, plus ou moins directes, que je n'avais nullement l'intention d'accepter.

Elle se tut.

— Enfin, enchaînai-je, d'accord. Si toutefois je dispose encore de ma liberté. Je suis moi-même dans une drôle de salade.

— Comment ça ?

— Pour avoir dit des mensonges et n'avoir pas dit la vérité. Moi, quand je mens ou quand je refuse de dire tout ce que je sais, ça ne me réussit jamais. Je n'ai pas autant de chances que d'autres...

— Mais, Philip, je ne mens pas ! Je ne mens pas. Je suis affolée.

— Faites quelques mouvements respiratoires, et après, livrez-vous un peu à votre affolement, que je me rende compte !

— Ils peuvent le tuer, dit-elle tranquillement.

— Et pendant ce temps à quoi sert le docteur Vincent Lagardie ?

— Mais voyons, il ne sait rien ! Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, allez-y tout de suite. J'ai l'adresse ici. Un instant.

Alors la petite sonnette d'alarme se mit à tinter, celle qui sonne toujours loin, très loin, au seuil de l'inconscient, et qui ne sonne jamais bien fort, mais que pourtant on devrait toujours écouter. Quels que soient les autres bruits qui la couvrent, il vaudrait toujours mieux l'écouter.

— Il est certainement dans l'annuaire, dis-je. Et par une étrange coïncidence, j'ai le fascicule de Bay City. Appelez-moi vers quatre heures. Ou cinq. Disons plutôt cinq.

Je me dépêchai de raccrocher. Puis je retournai fermer la radio, sans avoir entendu un seul mot de ce qu'elle disait. Je bouclai les fenêtres. J'ouvris le tiroir de mon bureau, d'où je tirai le lüger que je m'accrochai à l'aisselle. Puis je mis mon chapeau devant la glace et je me contemplai encore une fois, avant de sortir.

J'avais la gueule du type qui va se jeter à cent à l'heure du haut d'un précipice.

Au « Repos Éternel » de chez Garland, on venait de tirer le rideau sur les derniers rites d'un service funèbre.

Je m'arrêtai à quelque distance et j'attendis.

Quelques instants plus tard, il ne restait plus qu'une conduite intérieure de l'autre côté de la rue et le morticole en chef qui rentrait chez lui compter son butin, tout en humant une rose. L'air fort guilleret, il disparut par le narthex gothique et tout redevint calme et vide alentour. Je mis une paire de lunettes de soleil et gagnai la porte du docteur Lagardie.

Après avoir lu la plaque *Prière de sonner avant d'entrer*, je sonnai, mais la porte refusa de me laisser entrer. J'attendis, sonnai de nouveau, attendis encore. Du dehors, on n'entendait rien. Enfin la porte s'entrebâilla lentement et la mince figure inexpressive d'une femme en uniforme blanc me dévisagea.

— Je regrette, mais aujourd'hui le docteur ne reçoit pas.

Les lunettes la firent tiquer. De toute évidence, elle n'aimait pas ça. Elle n'arrivait pas à calmer le frémissement de ses lèvres.

— Je voudrais voir M. Quest. Orrin P. Quest.

— Je regrette. Le docteur Lagardie n'est pas...

Des mains invisibles l'écartèrent et un individu très maigre, très brun, et au regard anxieux, apparut dans l'ouverture de la porte.

— Je suis le docteur Lagardie. De quoi s'agit-il, je vous prie ?

Je lui tendis ma carte. Il la lut, puis me regarda. Il avait ce masque blême et pincé d'homme qui s'attend à une catastrophe.

— Nous nous sommes déjà parlé au téléphone, dis-je. Au sujet d'un certain Clausen.

— Entrez donc, répondit-il vivement. Je ne m'en souviens pas, mais entrez.

J'entrai dans une pièce sombre, aux stores tirés, devant des fenêtres closes. Une pièce sombre et glaciale.

L'infirmière alla s'asseoir à un petit bureau. C'était un salon banal aux boiseries récemment peintes en clair : le classique salon d'attente d'un médecin exerçant sa profession dans ce qui avait été antérieurement une maison particulière.

— Qui donc avez-vous demandé ? fit doucement le docteur Lagardie.

— Orrin Quest. Sa sœur m'a dit qu'il était employé chez vous, docteur. Je le recherche depuis plusieurs jours. Il lui a téléphoné hier soir et de cette maison-ci, d'après ce qu'elle m'a dit.

— Il n'y a personne de ce nom chez nous, affirma le docteur Lagardie. Et il n'y en a jamais eu.

— Vous ne le connaissez pas du tout ?

— Ni d'Eve ni d'Adam.

— Tiens !... Je ne vois vraiment pas pourquoi il a dit cela à sa sœur.

L'infirmière se tamponna furtivement les yeux. Sur son bureau, le téléphone se mit à sonner et elle sursauta.

— Ne répondez pas, lui lança le docteur Lagardie sans tourner la tête.

Nous attendîmes la fin de la sonnerie. Tout le monde se tait toujours quand le téléphone sonne. Au bout de quelques instants, il se tut.

Le docteur Lagardie se retourna vers moi :

— Si nous passions dans mon cabinet de consultation ?

Nous franchîmes une porte donnant sur un couloir. J'avais l'impression de marcher sur des œufs. Il me fit entrer dans un cabinet de médecin, petit et tout encombré. Par une porte ouverte, on entrevoyait la salle d'examen. Dans un coin, marchait un autoclave bourré d'aiguilles.

— Que d'aiguilles ! dis-je, toujours plein d'à-propos.

— Asseyez-vous, monsieur Marlowe.

Il s'installa à son bureau et se saisit d'un long coupe-papier pointu.

— Non, monsieur Marlowe, commença-t-il en me fixant de ses yeux tristes, je ne connais personne du nom de Orrin Quest. Et je ne vois vraiment pas pour quel motif ledit personnage a pu dire qu'il se trouvait chez moi.

— Pour s'y cacher, répondis-je.

Il haussa les sourcils.

— S'y cacher ? Et de qui ?

— De certains zèbres qui ont peut-être envie de lui planter un pic à glace entre les deux épaules. Parce que voyez-vous, il va vite en besogne avec son petit Leica. Il s'amuse à faire des photos de gens qui tiennent à garder l'incognito. Ou bien peut-être est-ce pour autre chose ; trafic de marijuana par exemple, dans lequel il aurait brusquement cessé de marcher. Mais peut-être est-ce du chinois pour vous... ?

— C'est vous qui avez envoyé les flics ici ! répliqua-t-il froidement.

Je restai muet comme une carpe.

— C'est vous qui les avez avertis de la mort de Clausen.

La carpe était toujours aussi peu loquace.

— Et c'est vous qui m'avez appelé pour me demander si je connaissais Clausen. Je vous ai répondu que non.

— Ce qui était faux.

— Je ne suis pas chargé de vous renseigner, monsieur Marlowe.

J'en convins d'un signe de tête tout en allumant une cigarette. Le docteur Lagardie consulta sa montre. Il pivota sur sa chaise et débrancha l'autoclave. Mon regard revint aux aiguilles. Trop d'aiguilles. Une fois déjà j'avais eu des ennuis avec un type de Bay City qui stérilisait trop d'aiguilles.

— Qu'est-ce qui vous procure une si jolie clientèle ? demandai-je. Le bassin des yachts ?

Il ramassa sur la table le sinistre coupe-papier, dont le manche d'argent représentait une femme nue, et se piqua le gras du pouce. J'y vis perler une goutte de sang noir. Il le porta à sa bouche pour le sucer.

— J'aime bien le goût du sang, dit-il à mi-voix.

Nous fûmes soudain interrompus par un bruit lointain : on avait ouvert la porte extérieure, puis on la refermait. Je prêtai l'oreille, le docteur aussi. Des pas descendirent les marches du perron, puis s'éloignèrent. Nous étions toujours aux aguets.

— Miss Watson est partie, annonça le docteur Lagardie. Nous voilà seuls dans la maison.

Il rumina la chose et se remit à lécher son pouce. Puis il posa le coupe-papier avec précaution sur le sous-main.

— Ah ! vous me parliez du bassin des yachts, reprit-il. Vous faites allusion à la proximité de Mexico, sans doute. La facilité avec laquelle la marijuana...

— Je ne pensais plus tellement à la marijuana, répondis-je en me retournant de nouveau vers l'autoclave.

Il saisit mon regard, et eut un haussement d'épaules.

J'insistai :

— Pourquoi y a-t-il tant d'aiguilles ?

— Ça vous regarde ?

— Oh ! pas plus que tout le reste !

— Pourtant, vous passez votre temps à poser des questions et à attendre les réponses.

— C'est pour dire quelque chose, en attendant qu'il se passe quelque chose. Car il va se passer quelque chose ici. Je le sens ! Ça menace de partout.

Le docteur Lagardie lécha une autre goutte de sang qui perlait à son doigt.

Je le couvai des yeux, mais ce regard insistant ne m'apprit rien. Il avait l'apparence d'un homme brisé et déchu, ses yeux exprimaient une tristesse indicible. Mais il se contrôlait perpétuellement.

— Au sujet des aiguilles, je vais vous dire... repris-je. Il y a deux ans, une enquête m'a amené dans ce coin-ci et j'ai eu affaire à un certain docteur Almore. Il habitait Altaïr Street. Un drôle de type. Il sortait tous les soirs avec une grosse trousse pleine d'aiguilles – toutes prêtes. Bourrées de camelote. Sa clientèle était assez spéciale. Des ivrognes, de riches drogués, qui sont bien plus nombreux qu'on ne le soupçonne, des hystériques qui ont dépassé toute possibilité de guérison, des anxieux atteints d'insomnies, enfin tous les types de névrosés qui n'arrivent plus à reprendre le dessus. Il leur faut absolument leurs petits comprimés, leurs petites piqûres. Il faut qu'on les aide à surmonter leurs crises de dépression. D'ailleurs, au bout de quelque temps, leur dépression, ils n'en sortent plus et pour le médecin c'est le filon. Pour ces gens-là, Almore était fait sur mesure. Maintenant on

peut le dire ; il est mort l'année dernière. Tué par sa propre drogue.

— Et vous pensez que j'ai peut-être pris sa succession ?

— Il y a sûrement quelqu'un qui s'en est chargé. Tant qu'il restera des malades de ce genre, il y aura un médecin pour se charger d'eux.

Il parut plus excédé que jamais.

— Vous n'y êtes pas du tout, mon cher. Je n'ai pas connu le docteur Almore. Et ma clientèle n'est nullement celle que vous lui attribuez. Quant aux aiguilles – autant en finir une bonne fois avec ces vétilles – on en a besoin chaque jour dans la thérapeutique moderne, ne serait-ce que pour faire des injections de vitamines. Or, les aiguilles s'émoussent. Et quand elles sont émoussées, elles font mal. Si bien qu'au cours d'une seule journée on en emploie souvent plus d'une douzaine... sans qu'elles contiennent le moindre narcotique !

Il releva la tête et me toisa d'un regard dédaigneux.

— Mettons que je me sois trompé, dis-je. Mais comme j'avais reniflé cette odeur de marijuana chez Clausen, hier après-midi et que je l'avais entendu vous demander au téléphone en vous appelant par votre prénom, je me suis laissé entraîner à de fausses conclusions.

— J'ai soigné des intoxiqués, dit-il. Comme tous les médecins. Mais c'est toujours peine perdue.

— C'est un peu brutal comme théorie, docteur.

— C'est vous qui avez soulevé la question. Alors, moi je vous réponds. Maintenant, je vais à mon tour en soulever une : vous avez peut-être remarqué l'atmosphère tendue qui règne ici. Même à travers ces lunettes grotesques que vous vous êtes mises sur le nez. Enlevez-les donc : je vous assure qu'elles ne vous confèrent pas la moindre ressemblance avec Cary Grant.

Je les ôtai. Je les avais tout bonnement oubliées.

— La police est venue ici, monsieur. Un certain lieutenant Maglashan qui enquête sur la mort de Clausen. Il serait enchanté de vous voir. Voulez-vous que je l'appelle ? Je suis certain qu'il accourrait.

— Allez-y, ne vous gênez pas, répliquai-je. Je ne faisais chez vous qu'un saut en passant, avant d'aller me suicider.

Sa main s'avança vers le téléphone mais fut comme magnétiquement attirée par le coupe-papier. De toute évidence, il n'arrivait pas à s'en séparer.

— On pourrait tuer quelqu'un avec ça, dis-je.

— Très facilement.

Et il eut un imperceptible sourire.

— En le plantant à quatre centimètres de profondeur, en plein dans la nuque, juste au-dessous du bulbe.

— Un pic à glace ferait mieux l'affaire. Surtout un pic très court et bien aiguisé, qui ne plierait pas. Si on rate la moelle épinière, tout est à recommencer.

— Cela doit demander des aptitudes médicales, non ?

Je tirai un vieux paquet de Camel tout cabossé et j'extirpai une cigarette de la cellophane.

Il souriait toujours, d'un sourire un peu triste. Ce n'était pas le sourire d'un homme aux abois :

— Oui, ça peut être utile, répondit-il avec douceur. Mais n'importe quel individu suffisamment adroit peut attraper la technique en dix minutes.

— Orrin Quest avait fait deux ans de médecine.

— Je vous ai dit que je ne connaissais personne de ce nom-là.

— Ouais. Je sais. Mais je ne vous ai pas tout à fait cru.

Il haussa les épaules. Mais ses yeux revenaient toujours au poignard.

— Et Clausen ?

— C'était un alcoolique incurable. Vous savez probablement comment ça se passe. Ils boivent, ils boivent comme des trous et ne mangent plus rien. Alors, petit à petit, l'avitaminose les mène au *delirium tremens*. Et tout ce qui reste à faire pour eux, continua-t-il se tournant vers l'autoclave, ce sont les piqûres, de plus en plus de piqûres. J'en ai honte. Je suis docteur en médecine de la Faculté de Paris, et j'ai comme clientèle les sales petites gens d'une petite ville.

— Pourquoi ?

— À cause d'un incident qui s'est produit ailleurs, il y a des années. Ne m'en demandez pas trop.

— Il vous a appelé par votre petit nom.

— C'est une habitude chez certaines gens. En particulier chez les anciens acteurs. Ou les anciens criminels.

— Ah ! Et c'est tout ?

— Rien de plus.

— Alors ce n'est pas pour Clausen que vous avez peur des flics. Serait-ce à cause de cet incident arrivé ailleurs, il y a des années ? Ou bien d'une histoire d'amour ?

— D'amour ?

Il laissa tomber le mot lentement, comme s'il voulait le savourer jusqu'au bout, et un sourire amer s'attarda sur son visage, comme l'odeur de la poudre qui subsiste après que le coup est parti. Enfin il haussa les épaules et tira de derrière un petit fichier un coffret à cigarettes qu'il poussa vers moi.

— Bon ! alors ce n'est pas une histoire d'amour, dis-je. J'essaie de comprendre. Vous voilà, vous, un médecin de la Faculté de Paris, en train de soigner une clientèle douteuse dans un bled perdu. Je sais ce que ça vaut. Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'est-ce que vous pouvez bien fabriquer avec des gens comme Clausen ? Qu'est-ce qui vous a mis dans le pétrin, docteur ? Le trafic des stupéfiants ? Les avortements ? Ou bien auriez-vous été le toubib d'une bande de gangsters, dans quelque fiévreuse cité de l'Est ?

— Par exemple ? demanda-t-il avec un sourire hautain.

— Par exemple Cleveland.

— Voilà une supposition délirante, mon petit ami !

Sa voix, maintenant, était glaciale.

— Follement délirante, en effet, dis-je. Mais que voulez-vous, un type borné comme moi cherche toujours à faire s'emboîter les éléments qu'il a en main. Ça tombe souvent à côté, mais chez moi c'est une déformation professionnelle. Voici mon point de vue. Enfin, si ça vous intéresse...

— Je vous écoute.

Il reprit le poignard et se mit à piquer le buvard.

— Vous connaissiez Clausen. Or Clausen a été tué avec beaucoup d'adresse d'un coup de pic à glace, pendant que j'étais chez lui, en train de questionner une fripouille, George Hicks. Ensuite Hicks a mis les voiles en emportant avec lui une page du registre, la page où était inscrit Orrin Quest. Et un peu plus tard dans l'après-midi, Hicks a été liquidé d'un coup de pic à glace, à Los Angeles. On avait fouillé sa chambre, et il s'y trouvait une femme qui était venue lui acheter quelque chose. Elle n'était pas arrivée à l'avoir, mais moi, comme je disposais de plus de temps qu'elle, j'ai trouvé. Première supposition : Clausen et Hicks ont été tués par le même homme, pas nécessairement pour le même motif. Hicks a été descendu parce qu'il avait mis le nez dans la combine d'un autre type, et qu'il la lui avait soulevée. Clausen a été tué parce que c'était un soûlaud qui ne savait pas la boucler, et qui notamment connaissait le gars qui avait intérêt à liquider Hicks. Jusqu'ici ça tient debout ?

— Ça ne présente pas le moindre intérêt pour moi, dit le docteur Lagardie.

— Et pourtant, vous m'écoutez. Pure politesse, je suppose ? Bon. Maintenant ce que j'ai trouvé ? C'est la photo d'une star de cinéma en compagnie d'un gangster de Cleveland, aujourd'hui propriétaire d'un restaurant de Hollywood... Un certain jour ils ont déjeuné ensemble. Or, ce jour-là, notre ex-gangster était en prison, ou du moins censé y être, et c'est aussi le jour où l'un de ses anciens acolytes s'est fait descendre à Los Angeles, au beau milieu de Franklin Avenue. Maintenant, pourquoi se trouvait-il en prison ? Tout simplement parce qu'on avait communiqué son pedigree à la police, et on peut dire ce qu'on voudra des flics de Los Angeles, mais il faut reconnaître qu'ils se donnent du mal pour débarrasser la ville des caïds qui rappiquent de l'Est. D'où avaient-ils eu le tuyau ? De notre ex-gangster lui-même, qui avait envie de se défaire de son ancien copain, et qui avait besoin d'un alibi increvable pour le jour de l'exécution : rien de meilleur, pour ça, que la taule !

Le docteur Lagardie sourit avec lassitude.

— Tout cela est extravagant. Proprement insensé !

— Ah ! ça oui ! Mais ce n'est pas tout. La police locale n'avait pas de preuves contre l'ex-gangster, et Cleveland se désintéressait de l'affaire.

Aussi les flics de Los Angeles l'ont-ils relâché. Mais ils n'en auraient rien fait s'ils avaient vu la photo en question. Ce qui fait que ce document devient un sérieux instrument de chantage, *primo* contre l'ex-particulier de Cleveland, si toutefois c'est bien lui, *secundo* contre la star de cinéma qui ne peut pas se payer le luxe de s'être affichée avec lui en public. Pour un type dégourdi, c'est la fortune. Et notre Hicks n'a pas été assez dégourdi. Point à la ligne.

« Deuxième supposition : c'est Orrin Quest, le type que j'essaie de retrouver, qui a pris la photo. Avec un Contax ou un Leica, sans magnésium, pour que les pigeons ne sachent pas qu'on les photographiait. Quest avait un Leica et il adorait ce genre de sport. De plus, il avait dans le cas qui nous intéresse un motif plus commercial. Comment a-t-il eu la possibilité de prendre la photo ? C'est bien simple : la star en question était sa sœur. Elle a donc trouvé tout naturel de le voir s'approcher pour lui parler. Il était sans travail et il avait besoin d'argent. Vraisemblablement elle lui en a donné en lui demandant de ne plus venir l'importuner. Elle entendait rompre tout contact avec sa famille. Est-ce que cela vous semble toujours aussi extravagant, docteur ? »

Il me considéra d'un air maussade.

— Je ne sais pas, dit-il lentement. Évidemment, cela commence à prendre tournure... Mais pourquoi venez-vous me raconter cette histoire qui me semble assez dangereuse ?

Il tira une cigarette du coffret et m'en lança une seconde d'un geste négligent. Je l'attrapai au vol. C'était une égyptienne, épaisse et parfumée, un peu trop luxueuse pour mon goût. Je la gardai à la main, sans l'allumer, guettant toujours le regard chagrin du docteur. Il alluma la sienne et en souffla nerveusement la fumée.

— C'est ici que vous intervenez dans mon histoire, repris-je. Vous connaissiez Clausen. Pour des motifs professionnels, me dites-vous. Quand je lui ai dit que j'étais un privé, il a tout de suite essayé de vous appeler. Mais il était tellement saoul que c'est à peine s'il a pu finir de composer votre numéro, que j'ai soigneusement noté pour vous rappeler un peu plus tard. Je vous ai alors annoncé sa mort. Pour quelle raison ? Si vous étiez régulier, vous préveniez la police. Or, vous ne l'avez pas fait. Pourquoi donc ? Vous connaissiez Clausen, vous pouviez également avoir la connaissance de certains de ses locataires. De toute manière je n'ai pas de preuves. Passons...

« Troisième supposition : vous connaissiez Hicks, ou bien Orrin Quest, ou peut-être les deux. Les flics de Los Angeles n'ont pas pu, ou ont omis d'établir l'identité de notre pied-nickelé de Cleveland. Donnons-lui son nom actuel, appelons-le Steelgrave. Mais on devait avoir sous la main quelqu'un qui en était capable, ou alors cette photo n'aurait pas valu la peine qu'on tue... Avez-vous jamais exercé à Cleveland, docteur ? »

— Certainement pas.

Sa voix semblait venir de très loin. Son regard aussi avait pris une expression lointaine. Il écarta les lèvres juste assez pour pouvoir y introduire sa cigarette. Il était d'une immobilité de pierre. J'enchaînai :

— À la poste, il y a une caisse pleine de tous les annuaires du pays. Je vous y ai retrouvé. Vous aviez là-bas un important cabinet de consultation, en plein centre... Et maintenant vous voici dans cette petite ville d'eaux miteuse, avec une clientèle presque clandestine. Vous auriez bien voulu changer de nom, mais c'était impossible si vous vouliez continuer à exercer. Il a bien fallu une tête pour mener tous ces fantoches, docteur. Clausen n'était qu'une cloche, Hicks un crétin, et Orrin Quest une sale petite fripouille. Mais on pouvait les utiliser. Il n'était pas question de vous attaquer directement à Steelgrave. Le temps de vous broser les dents, et vous étiez rétamé. Il fallait agir par l'intermédiaire de sous-fifres... de toute une ribambelle d'hommes de main. Alors, est-ce que nous y sommes maintenant ?

Il eut un pâle sourire et se renversa sur sa chaise avec un soupir.

— Quatrième supposition, mon cher monsieur, fit-il presque dans un murmure, vous êtes d'une incurable sottise !

Je grimaçai un sourire et pris son briquet pour allumer la cigarette égyptienne.

— Entre-temps, repris-je, la sœur d'Orrin m'appelle pour m'annoncer qu'il se cache chez vous. Pris un par un, certains de mes arguments sont faiblards, je l'admets ; mais quand même, avouez que dans l'ensemble, tout semble converger sur vous.

Je tirai paisiblement quelques bouffées. Il m'observait. Son visage parut vaciller, s'estomper, se balancer d'avant en arrière. Je me sentis brusquement oppressé. Mon cerveau s'affolait, pataugeait ; on aurait dit le galop d'une tortue.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'entendis-je marmonner.

Prenant à deux mains les bras du fauteuil, je parvins à me mettre sur pied.

— Je me suis laissé avoir, hein ? fis-je, sans ôter la cigarette de ma bouche et sans cesser de tirer dessus.

Quelle andouille je faisais ! Et encore andouille était une expression bien faible. Il aurait fallu inventer une expression nouvelle.

Je lâchai les bras du fauteuil et essayait d'attraper ma cigarette. Je la manquai deux fois, puis mes doigts s'en saisirent.

Une silhouette indécise mais gigantesque surgit devant moi, un mulet me décrocha une ruade en pleine poitrine. Je me retrouvai assis par terre.

— Un peu de cyanure de potassium, dit une voix d'outre-tombe. Ce n'est pas mortel, ce n'est même pas dangereux. Un simple sédatif...

Je tentai de me relever. Essayez donc une fois pour voir. Mais faites d'abord arrimer le parquet. Celui-ci fit un looping, puis il parut se calmer. Alors, je l'abordai à un angle de quarante-cinq degrés. Je parvins à m'y

maintenir et tentai de me mettre en route. Mon cœur battait la chamade et je me sentais les poumons bloqués. Comme à la fin d'une partie de football, quand on a l'impression que jamais on ne reprendra son souffle. Je brassai l'air cherchant quelque chose à quoi me rattraper. Je ne trouvais que le tapis. Comment avais-je atterri là ? Inutile de le demander. C'est un secret. Chaque fois que vous posez une question, ils vous flanquent tout bonnement le parquet à la figure. Très bien ; je me mis à ramper sur le tapis. J'avançai sur ce qui avait été naguère mes mains et mes genoux. Mais rien ne me le prouvait. Je rampai jusqu'à une boiserie sombre, qui était peut-être du marbre noir.

— À boire, dis-je.

J'écoutais dans l'attente d'un écho. Pas d'écho. Personne ne dit mot. Peut-être n'avais-je rien dit, après tout. J'avais peut-être voulu dire quelque chose et puis changé d'idée. Du cyanure de potassium. Ce sont deux mots bien longs à comprendre quand on est en train de ramper dans un tunnel. Pas mortel, a-t-il dit. Allons, tant mieux, ce n'est qu'une blague. Une bonne petite blague à peine mortelle.

Un visage émergea de l'ombre, et fendant le flot, s'approcha de moi. Je changeai alors de direction et m'en fus de son côté. Mais il était trop tard, la journée était trop avancée. Le soleil se couchait. L'obscurité gagnait rapidement. Il n'y eut bientôt plus de visage... Plus de mur, plus de bureau. Puis il n'y eut plus de plancher. Il n'y eut plus rien du tout.

Même moi, je n'étais plus là.

Un énorme gorille tout noir avait posé sur ma figure son énorme patte toute noire, et il essayait de m'enfoncer la tête entre les deux épaules. Je luttai. Saisir le point faible d'un argument a toujours été ma spécialité. Puis je compris qu'il voulait m'empêcher d'ouvrir les yeux.

Je décidai malgré tout de les ouvrir. D'autres l'avaient fait, pourquoi pas ? Je rassemblai mes forces et très lentement, raidissant le dos, pliant les cuisses et les genoux, me cramponnant à mes biceps, je soulevai l'énorme poids de mes paupières.

J'étais couché tout de mon long sur le plancher, et je contemplais le plafond ; vu mon métier, ce n'était pas la première fois que ça m'arrivait. Je dodelinai de la tête. Ma respiration était pénible. J'avais la bouche desséchée. Je me trouvais tout simplement dans le cabinet de consultation du docteur Lagardie. Je reconnus le fauteuil, le bureau, les murs, la fenêtre. Un silence pesant régnait dans la pièce. Mais pas trace du docteur Lagardie.

J'humectai mes lèvres et parvins à émettre un petit miaulement vague auquel personne ne prêta la moindre attention. Puis je me levai. J'étais plus sonné qu'un derviche tourneur, plus foutu qu'un frotteur de parquet, plus bas qu'un basset, plus craintif qu'une bergeronnette, et tout aussi assuré de mon avenir qu'une danseuse de ballet avec une jambe de bois.

Je gagnai le bureau tant bien que mal et, m'étant affalé sur le fauteuil du docteur Lagardie, je me mis à farfouiller fébrilement et parmi tout son attirail dans l'espoir d'y trouver une bouteille de remontant quelconque. Rien. Une fois de plus je me levai. J'étais aussi facile à déplacer qu'un éléphant mort. J'inspectai en titubant les belles petites armoires émaillées qui contenaient tout ce dont le monde, sauf moi, pouvait avoir besoin. Après ce qui me parut quatre ans de baigne, ma main se referma enfin sur un flacon d'alcool éthylique. C'était du moins ce que disait l'étiquette. Il ne me manquait plus qu'un verre et de l'eau. Un brave type doit quand même arriver à dégoter ça. Je gagnai la salle d'examen. L'air avait toujours ce parfum de pêches mûres. En passant la porte, je me cognai aux deux côtés du chambranle et fis halte pour mieux régler mon pointage.

Au même instant, je perçus des pas dans le vestibule. Épuisé, je m'appuyai contre le mur et prêtai l'oreille.

C'étaient des pas lents et traînants, avec une pause entre chacun d'eux. Tout d'abord je crus qu'il s'agissait d'un homme qui se cachait. Puis je compris qu'il s'agissait d'un type très, très fatigué.

Et des ongles grattaient de l'autre côté de la porte fermée qui donnait sur le vestibule. Un grattement ténu ; on aurait dit un jeune chat demandant qu'on lui ouvre la porte. Allons, Marlowe, mon vieux, toi qui es

un ami des bêtes, vas-y, fais entrer le petit chat. En m'aidant de la table d'examen toute rutilante avec ses anneaux métalliques et ses serviettes bien propres, je parvins à faire quelques pas. Le grattement avait cessé. Pauvre petit chat, qui attendait dehors ! Une larme me vint à l'œil, et coula sur ma joue ravinée. Je lâchai la table et fis sans ennui les trois mètres qui me séparaient de la porte. Mon cœur sautait dans ma poitrine. Et j'avais toujours l'impression que mes poumons venaient de passer deux ans dans le camphre. Je tâchai de reprendre mon souffle, saisis le bouton de la porte et l'ouvris. Au tout dernier moment, j'eus l'idée qu'il serait bon d'avoir un revolver. Mais ce fut tout. Je suis de ces types qui, quand il leur vient une idée, aiment bien aller la regarder au grand jour et la retourner sur toutes les coutures. Il m'aurait fallu lâcher le bouton de porte, et cela me parut être un effort insurmontable. Je tournai le bouton et j'ouvris la porte.

Il était accroché au chambranle, par quatre doigts de cire blanche. Ses yeux, d'un gris-bleu pâle, enfoncés dans les orbites, étaient grands ouverts. Ils me regardaient sans me voir. Nos deux visages se touchaient presque. Nos respirations se mêlaient. La mienne haletante et rauque, la sienne, ce souffle imperceptible qui précède le râle de la fin. Du sang bouillonnait à ses lèvres et coulait sur son menton. Mon regard fut attiré vers le sol. De l'intérieur de sa jambe de pantalon, du sang tombait lentement sur ses souliers, puis de ses souliers sur le plancher. Il avait déjà formé une petite flaque autour de ses semelles.

Je ne pouvais voir où il avait été touché. J'entendis ses dents claquer, et je crus qu'il allait parler, ou du moins essayer de parler. Mais ce fut l'unique son qu'il exhala. Il avait cessé de respirer. Sa mâchoire se détendit. Et le râle commença.

Ses semelles crêpe crissèrent sur la bande de linoléum entre le tapis et le seuil de la porte. Ses doigts cireux lâchèrent le chambranle. Son corps s'arc-bouta. Mais ses jambes refusaient de le porter. Elles esquissèrent un mouvement en ciseau. Alors comme un nageur qui se laisse couler par la vague, son torse bascula et tomba sur moi.

En même temps, son autre bras, celui qui était jusqu'alors resté hors de vue, se détendit, par un automatisme dépourvu de tout élan vital, et vint s'abattre sur mon épaule gauche au moment où je m'avançais vers lui. Je sentis entre mes omoplates comme une piqûre d'abeille, et un objet qui n'était pas ma bouteille d'alcool éthylique tomba à terre et heurta bruyamment la plinthe.

Je serrai les dents et j'écartai les jambes, pour pouvoir l'empoigner sous les bras. Il pesait comme dix. Je fis un pas en arrière et tentai de le redresser. Autant essayer de soulever un tronc d'arbre : je roulai par terre avec lui, et sa tête alla cogner contre le plancher. Ce n'était pas ma faute. Je l'étendis, du mieux que je pus et, m'étant agenouillé, je me penchai sur lui. Le râle avait cessé.

Alors, une métamorphose étrange s'empara de son visage, et de tout son

être, cette métamorphose déconcertante qui se produit toujours à cet instant mystérieux : c'était une sorte d'apaisement, de retour à l'âge d'innocence. Il avait maintenant une expression vaguement enjouée, un petit air malicieux au coin de la bouche. Ce qui était de toute évidence absurde, parce que je savais bougrement bien, en admettant que j'aie su quoi que ce fût de lui, que ce n'était pas le genre d'Orrin P. Quest.

J'entendis une sirène hululer au loin. Je restai agenouillé, l'oreille tendue. Le mugissement s'éloigna. Je me penchai de nouveau et la piqure d'abeille entre mes omoplates me rappela qu'il y avait quelque chose d'autre à ramasser ; un truc à gros manche de bois blanc qui gisait contre la plinthe. C'était un pic à glace avec une pointe bien affûtée, longue de quelque sept centimètres. Je revins à la fenêtre pour en examiner au grand jour la pointe fine comme une aiguille.

J'y avais peut-être laissé une petite goutte de sang. Je passai doucement mon doigt dessus. Pas de sang. C'était une pointe très fine.

Je travaillai un peu du mouchoir, puis, me penchant, je mis le pic à glace dans la paume de sa main droite, blanche et cireuse sur le poil terne du tapis. Cela paraissait trop arrangé. Je secouai son bras, pour envoyer le pic à glace rouler sur le plancher. L'idée me vint de fouiller ses poches, mais une main plus cynique que la mienne avait déjà dû passer par là.

Saisi de panique, j'inspectai aussitôt les miennes. On ne m'avait rien pris. On avait même laissé le lüger sous mon bras. Je le sortis et reniflai le canon. Il n'avait pas servi. D'ailleurs c'était vraiment une précaution superflue : on ne fait jamais beaucoup de chemin quand on vous a tiré dessus avec un lüger.

J'enjambai la flaque d'un rouge sombre et inspectai le vestibule. La maison était toujours plongée dans le même silence angoissant. Les gouttes de sang me guidèrent jusqu'à une pièce qui avait l'air d'un cabinet de travail. Elle contenait un canapé, un bureau, quelques livres, des périodiques médicaux et, dans un cendrier, cinq mégots épais et ovales. Un objet métallique qui scintillait près du pied du divan se révéla être la douille percutée d'un automatique, un 32. J'en trouvai une seconde sous le bureau. Je les empochai toutes deux.

Je repassai par le vestibule et montai l'escalier. Il y avait deux chambres à coucher, qui devaient servir l'une et l'autre, mais la première ne contenait presque aucun vêtement. Dans un cendrier, je repérai encore quelques-uns des mégots ovales du docteur Lagardie. Dans la seconde, je trouvai la maigre garde-robe d'Orrin Quest, son costume de rechange et son pardessus soigneusement pendus dans le placard, ses chemises, ses chaussettes et ses sous-vêtements bien rangés dans les tiroirs d'une commode. Sous les chemises, tout au fond, je découvris un Leica à objectif F.2.

J'abandonnai tous ces objets à leur sort, et je redescendis dans la pièce où gisait le mort, indifférent à ces bagatelles. J'essuyai quelques boutons

de porte, rien que pour le plaisir, puis, après avoir hésité devant le téléphone de la salle de réception, je m'en allai sans y toucher : si je pouvais encore mettre un pied devant l'autre, c'était vraisemblablement que ce bon docteur Lagardie n'avait tué personne.

Je tournai le coin de la maison, m'installai dans la voiture et démarrai. Je conduisais lentement, aspirant l'air à pleins poumons, mais je n'arrivais toujours pas à emmagasiner assez d'oxygène.

Bay City finit à environ six kilomètres de l'océan. Je m'arrêtai devant un dernier drugstore. Il était temps que je donne un de mes coups de téléphone anonymes. Allons, jeunes gens, venez ramasser les cadavres ! Qui je suis ? Un petit veinard ! Je n'arrête pas de vous en dégoter de tout frais. Et modeste, avec ça. Je ne tiens même pas à ce que vous sachiez mon nom.

Par la vitrine, je lançai un coup d'œil à l'intérieur du drugstore. Une fille à lunettes de vamp était plongée dans la lecture d'un illustré. Elle avait quelque chose d'Orfamay Quest. Ma gorge se serra.

J'embrayai et continuai ma route : elle avait le droit d'être prévenue la première, coûte que coûte. D'ailleurs, dans cette affaire, ce n'était pas la première fois que je prenais des libertés avec le code.

Je m'arrêtai à la porte du bureau, ma clé à la main. Puis sans bruit, je m'avançai vers l'autre, celle que je ne verrouillais jamais, et je tendis l'oreille. Peut-être était-elle déjà là, à m'attendre, avec ses yeux vifs derrière les lunettes papillon, et sa petite bouche humide qui ne demandait que des baisers. Il allait falloir lui annoncer une nouvelle plus terrible que tout ce qu'elle pouvait imaginer ; après quoi elle s'en irait et je ne la reverrais jamais plus.

Je n'entendis rien. Je revins, ouvris la première porte, ramassai le courrier et le jetai en tas sur le bureau. Rien de tout cela n'était fait pour me remonter. Je l'abandonnai, allai tourner le verrou de la porte de communication et après une attente interminable, j'ouvris et je lançai un coup d'œil. Tout était silencieux, désert. Un morceau de papier plié en quatre gisait à mes pieds. On avait dû le glisser sous la porte. Je le ramassai et lus :

Veillez m'appeler chez moi. Très urgent. Il faut que je vous voie.

C'était signé D.

Je fis le numéro du Château Bercy et demandai miss Gonzalès. De la part de qui s'il vous plaît ? Bien monsieur, un instant, s'il vous plaît. Bzz, bzz, bzz.

— Allô ?

— Oh ! oh ! quel accent ! Ce soir vous mettez les bouchées doubles.

— Ah ! c'est vous, *amigo*. J'ai attendu tellement longtemps dans votre rôle de petit bureau. Pouvez-vous venir me voir ?

— Impossible, j'attends un coup de fil.

— Alors, est-ce que je peux aller vous voir ?

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne peux pas le dire au téléphone, *amigo*.

— Bon. Amenez-vous.

Je m'assis et attendis l'appel du téléphone. Mais il refusait de sonner. Le temps passait. Je m'étais accoudé sur le bureau, le dos rond, le menton dans la main. C'est inouï ce que Hollywood peut tirer d'un simple zéro.

Une petite serveuse d'auberge, qui n'en sait pas plus long que l'Olive de Popeye, devient une courtisane de réputation mondiale, mariée six fois à six milliardaires et en fin de compte tellement blasée, qu'elle ne rêve plus que de lever un déménageur tout suant dans son gilet de corps.

Et même par un incroyable phénomène d'attraction, on peut y envoûter un pauvre cul-béni de province comme Orrin Quest au point d'en faire, en l'espace de quelques mois, un professionnel du pic à glace, et développer sa lâcheté naturelle jusqu'au sadisme du tueur à gages.

Il lui fallut un peu plus de dix minutes pour arriver. J'entendis la porte

s'ouvrir et se refermer et je m'avançai jusqu'à la salle d'attente pour l'accueillir. La Beauté américaine super-luxe. J'en reçus un choc entre les deux yeux.

— Je vous ai attendu tellement longtemps, me dit-elle, que je n'ai pas encore déjeuné.

— Moi si, répliquai-je, au cyanure. Très nourrissant. Je sors à peine du cirage.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, aujourd'hui, *amigo*.

— Ne vous donnez pas cette peine, dis-je. Je me fais rire tout seul. Donnez-vous donc la peine d'entrer. Et quelle est cette affaire urgente dont vous voulez me parler ?

— Ça vous dirait de coucher avec moi ?

— À qui est-ce que ça ne plairait pas ? Mais si nous laissions pour le moment vos éternelles coucheries ?

— Je n'ai jamais bien su distinguer entre les affaires et l'amour, répondit-elle sans s'émouvoir. Et vous ne parviendrez pas à me vexer. Pour moi, l'amour, c'est un hameçon pour attraper les jobards. Certains d'entre eux sont utiles et généreux. Parfois je tombe sur un type dangereux...

Elle s'arrêta, songeuse.

— Si vous attendez, lui dis-je, que je laisse entendre que je sais de qui il retourne... O.K., je sais qui c'est.

— Vous pouvez le prouver ?

— Non, je ne pense pas. En tout cas, les flics s'y sont cassé les dents.

— Les flics ! fit-elle avec mépris, ils ne disent pas toujours ce qu'ils savent. Et quelquefois ils n'ont pas la moindre envie de prouver tout ce dont ils sont intimement convaincus. Vous savez aussi, je pense, qu'il a fait dix jours de prison, en février dernier ?

— Oui.

— Et ça vous paraît normal qu'il n'ait pas obtenu sa liberté sous caution ?

— J'ignore de quoi on l'accusait... Si on l'avait arrêté comme témoin oculaire...

— Vous ne croyez pas qu'il aurait pu imprimer à l'accusation un tour qui autorise sa liberté provisoire... s'il en avait eu sérieusement envie ?

— Je n'y ai guère songé, répondis-je innocemment. Je ne le connais pas.

— Vous ne lui avez jamais parlé ? demanda-t-elle d'un air un tout petit peu trop détaché.

Je ne répondis pas.

Elle eut un petit rire sec.

— Hier soir, *amigo*. En bas de chez Mavis Weld. J'étais dans une voiture de l'autre côté de la rue.

— J'ai pu tomber dessus par hasard. C'était lui ?

— Inutile de me jouer la comédie !

— Très bien ; miss Weld avait été plutôt vache avec moi. Quand je suis

parti, j'étais furieux. C'est alors que j'ai rencontré ce métèque avec sa clé dans la main. Je la lui ai arrachée et l'ai jetée dans les buissons. Ensuite je me suis excusé et suis allé la rechercher. Il m'a fait effet d'un petit gars plutôt sympathique...

— Tr-r-rès très sympathique, dit-elle d'une voix traînante. *Moi aussi*, je l'ai eu comme ami.

— Aussi étrange que cela puisse vous paraître, miss Gonzalès, répondis-je, je ne suis pas follement intéressé par vos aventures sentimentales. Je crois volontiers qu'elles couvrent un champ assez vaste – de Stein à Steelgrave...

— Stein ? demanda-t-elle d'une voix douce. Qui c'est, Stein ?

— Un chef de bande de Cleveland qui s'est fait buter devant chez vous en février. C'est là qu'il habitait. Je pensais que vous l'aviez peut-être rencontré.

Elle fit tinter son petit rire argentin.

— *Amigo*, il y a quand même des hommes que je ne connais pas. Même au Château Bercy.

— Le procès-verbal dit qu'il a été abattu deux blocks plus loin, dis-je. Moi, je préfère que ça se soit passé juste devant. Vous vous seriez trouvée à la fenêtre et vous auriez tout vu. Vous auriez vu l'assassin s'enfuir puis se retourner juste sous un réverbère, et voilà que, fatalité, c'était ce cher Steelgrave.

— Ça vous arrangerait bien, roucoula-t-elle. Mais Steelgrave était en prison. Et même s'il n'était pas en prison – même si j'étais, par exemple, la petite amie du docteur Chalmers qui était à l'époque médecin de la prison du comté, même s'il m'avait raconté, dans un moment d'intimité, que le jour où Stein a été abattu, il avait permis à Steelgrave d'aller chez le dentiste – avec un garde bien sûr, mais ce garde était un gars compréhensif – et même si par hasard c'était exact, vous ne croyez pas que ce serait maladroit de s'attaquer à Steelgrave ?

— J'ai horreur de jouer les fortiches, répliquai-je, mais je n'ai pas peur de Steelgrave, ni d'une douzaine de son acabit.

— Mais moi j'ai peur, *amigo*. Dans ce coin-ci, le témoin d'un règlement de comptes n'est pas très en sûreté. Non, on ne me fera pas chanter Steelgrave. Et on ne parlera pas de M. Stein. Si je l'ai connu, ça ne regarde personne. Mavis Weld est l'amie intime d'un gangster notoire et elle s'affiche avec lui en public, c'est bien suffisant.

— Reste à prouver que c'est un gangster notoire, dis-je.

— Il n'y a pas moyen ?

— Comment ?

Elle eut une moue désappointée.

— Mais je croyais que c'était à ça que vous aviez passé les deux derniers jours !

— Pourquoi ?

— J'ai mes raisons.

— Ça ne m'apprend rien, tant que vous les gardez pour vous.

Elle fit tomber son mégot dans mon cendrier.

— À partir de maintenant, Mavis Weld va gagner soixante-quinze mille dollars par film et elle arrivera peut-être à cent cinquante mille. Elle est lancée et rien ne l'arrêtera plus... sauf peut-être un vilain scandale.

— Alors quelqu'un devrait lui dire qui est Steelgrave, suggérai-je. Qu'est-ce que vous attendez ? Et, d'ailleurs, à supposer que nous tenions toutes les preuves en main, comment est-ce qu'il réagirait, lui, Steelgrave, en voyant que nous faisons chanter Weld ?

— Pourquoi le saurait-il ? Je ne crois pas qu'elle l'avertirait. En fait, je ne pense même pas qu'elle continuerait à s'intéresser à lui. Mais de toute façon, qu'est-ce que ça peut nous faire ? — si nous avons notre preuve... et si elle sait que nous l'avons ?

De sa main gantée de noir, elle esquissa vers le sac à main un geste qu'elle n'acheva pas, puis se mit à pianoter légèrement sur le bord du bureau, et revint lentement vers le sac, afin de pouvoir facilement, le cas échéant, le faire basculer sur ses genoux. Elle n'avait pas une seule fois regardé le sac. Moi non plus.

Je me levai.

— Il pourrait se faire que j'aie certains engagements à l'égard de miss Weld. Vous n'avez jamais songé à cela ?

Elle se contenta de sourire.

— Et s'il en était ainsi, continuai-je, vous ne croyez pas qu'il serait temps de foutre le camp ?

Elle posa ses mains sur les bras de son fauteuil et, toujours souriante, fit mine de se lever.

Je raflai le sac, sans lui laisser le temps de faire un geste. Ses yeux étincelèrent de rage. Elle eut un crachotement de dépit.

J'ouvris le sac, je fouillai dedans et j'y trouvai une enveloppe blanche qui me parut familière. J'en tirai la photo des Danseurs, soigneusement reconstituée, les deux morceaux fixés sur une feuille de carton.

Je fermai le sac et le lui lançai.

Elle était debout maintenant, muette et tendue.

— Très intéressant, dis-je en tapotant la photo du doigt. Si toutefois ce n'est pas un truquage. Et c'est Steelgrave.

Le rire argentin fusa de nouveau.

— Ce que vous pouvez être grotesque ! Vrai alors ! Je n'aurais jamais cru que des gens comme vous, ça existait encore.

— Fabrication d'avant-guerre, répondis-je. On se raréfie chaque jour. Où avez-vous dégoté ça ?

— Dans le sac de Mavis Weld, dans sa loge, pendant qu'elle tournait.

— Elle le sait ?

— Je me demande d'où elle le tient ?

— De vous.

— C'te blague ! (Je levai les sourcils de quelques centimètres.)
Comment me la serais-je procurée ?

Elle tendit sa main gantée par-dessus le bureau. Sa voix était glaciale.

— Rendez-la-moi, je vous prie.

— Je la rendrai à Mavis Weld. Et je suis navré de vous le dire, miss Gonzalès, mais comme maître chanteur, je ne suis pas doué. Je ne fais pas assez bonne impression.

— Rendez-la-moi, dit-elle d'un ton bref, sinon...

Elle s'interrompit net. J'attendais la suite. Son joli visage eut une expression de mépris.

— Très bien, dit-elle. C'est ma faute. Je vous croyais malin, et je vois que vous n'êtes qu'un pauvre détective à la manque. Ce petit bureau miteux (elle le désigna de sa main gantée) et la petite existence miteuse qui va avec... J'aurais dû comprendre que vous n'étiez qu'un sinistre crétin.

— C'est comme ça, lançai-je.

Elle tourna lentement les talons et s'approcha de la porte. Je me levai, et elle attendit que je la lui ouvre moi-même.

Elle sortit sans hâte. Un déhanchement pareil, ça ne s'enseigne pas à l'école commerciale.

Je venais de regagner mon bureau quand le téléphone sonna.

Je décrochai. C'était Christy-French.

— Marlowe ? Nous aimerions vous voir au Commercial-Central.

— Tout de suite ?

— Il en est question.

Il raccrocha. Je pris sous mon buvard la photo recollée et j'allai la ranger dans le coffre, avec les autres. Je mis mon chapeau et fermai la fenêtre. Je n'avais aucune raison d'attendre plus longtemps. Je consultai ma montre. Cinq heures étaient encore loin. La trotteuse tournait, tournait autour du cadran comme un placier qui fait du porte-à-porte. Les aiguilles marquaient quatre heures dix. Elle aurait déjà dû m'appeler. J'ôtai ma veste, décrochai la gaine du lüger et enfermai le tout dans le tiroir du bureau. Les flics n'aiment pas qu'on promène son artillerie sur leur territoire. Même si on a un port d'arme. Ils aiment qu'on s'amène bien poliment le chapeau à la main, la voix modeste et suave, le regard vide.

Je remis mon veston, verrouillai la porte de communication, bloquai le timbre et m'en allai. Au même instant le téléphone sonna. Je faillis arracher la porte de ses gonds pour rentrer plus vite dans mon bureau. C'était bien sa voix, mais le ton était nouveau. C'était un ton calme et pondéré, sans rien de morne ni d'enfantin. J'entendais la voix d'une fille que je connaissais, mais que je n'avais jamais comprise. Ce qu'il y avait dans cette voix, je le sus avant qu'elle ait prononcé trois mots.

— Je vous ai appelé parce que je vous l'avais promis, dit-elle. Mais vous

n'avez rien à m'apprendre. Je suis allée là-bas.

Je tenais le récepteur à deux mains.

— Vous êtes allée là-bas ? dis-je. Bon. Et alors ?

— Je... j'ai emprunté une auto, répondit-elle, et je me suis arrêtée de l'autre côté de la rue. Il y avait tant de voitures que vous n'auriez jamais pu me repérer. Il y a une maison de pompes funèbres, en face. Ce n'était pas pour vous espionner. Quand je vous ai vu sortir, j'ai essayé de vous suivre, mais je ne connais pas du tout ce quartier, et je vous ai perdu. Alors je suis retournée là-bas.

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais pas trop. Quand vous êtes sorti vous aviez un drôle d'air, il m'a semblé. Ce n'était peut-être qu'une impression. Mais après tout il s'agissait de mon frère. Je suis donc revenue et j'ai sonné. On n'a pas répondu. Et ça aussi, ça m'a paru drôle. J'ai peut-être un don de double vue, mais tout à coup j'ai senti qu'il fallait que j'entre à tout prix. Je ne savais comment faire, mais je sentais qu'il le fallait.

— J'avais eu exactement la même impression, dis-je, d'une voix qui était bien la mienne, mais on aurait dit que quelqu'un avait changé ma langue en papier de verre.

— J'ai appelé les agents et je leur ai dit que j'avais entendu des coups de feu, continua-t-elle. Ils sont venus avec moi et l'un d'eux est passé par la fenêtre. Puis il a ouvert à l'autre. Et au bout d'un moment, moi aussi, ils m'ont laissée entrer. Après ils ne voulaient plus me laisser partir. Il a fallu que je leur raconte tout ; j'ai dit qui il était et j'ai avoué que j'avais menti au sujet des coups de feu, mais que j'avais peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à Orrin. Et naturellement j'ai dû leur parler de vous.

— Vous avez bien fait, dis-je. Je comptais aller les trouver, mais je voulais que vous soyez la première avertie.

— C'est plutôt embêtant pour vous, non ?

— Oui.

— Ils vont vous arrêter, peut-être ?

— Ça se pourrait.

— Vous l'avez laissé par terre. Mort. Oh ! vous me direz que vous ne pouviez pas faire autrement.

— J'avais de bonnes raisons, dis-je. Vous ne les comprendrez peut-être pas, mais tant pis. Et pour lui ça ne changeait plus grand-chose.

— Oh ! vous aviez des raisons excellentes, je n'en doute pas, répliqua-t-elle. Vous êtes toujours plus malin que tout le monde. Vous avez toujours des raisons pour tout. Mais, à la police, j'ai idée que vous serez obligé de les dire, vos raisons !

— Pas forcément.

— Oh ! que si, fit-elle d'un petit ton satisfait que je ne m'expliquai pas. Il n'y a pas de doute ! Ils sauront vous faire parler.

— Inutile de discuter là-dessus. Dans notre métier, on fait ce qu'on peut

pour protéger le client. Et quelquefois, on va trop loin. C'est ce qui s'est passé, et je me suis mis en mauvaise posture. Mais ce n'était pas uniquement pour vous.

— Il était mort et vous l'avez abandonné sur le parquet, reprit-elle. Tout ce qui peut vous arriver, je m'en moque. Si on vous met en prison, je crois même que ça me fera plaisir. D'ailleurs, je suis sûre que vous encaisserez très bien.

— Mais voyons ! Avec le sourire, toujours ! Avez-vous vu ce qu'il avait dans la main ?

— Il n'avait rien !

— Enfin, tout à côté.

— Il n'y avait rien. Rien du tout. Quel genre de chose ?

— Allons, c'est parfait, dis-je. Je suis bien content. Eh bien ! au revoir. Je m'en vais au quartier général, maintenant. On m'a fait appeler. Et bonne chance, si je ne vous revois pas.

— Gardez-la pour vous, dit-elle. Vous pourriez en avoir besoin. Et moi, je n'en veux pas.

— J'ai fait de mon mieux pour vous aider, dis-je. Peut-être que si, au début, vous aviez été un peu moins cachottière...

Elle raccrocha au milieu de ma phrase.

Je reposai le téléphone avec autant de précautions que s'il se fût agi d'un nouveau-né. Je sortis un mouchoir et m'essuyai la paume des mains. Puis j'allai au lavabo pour m'asperger la figure d'eau froide. Après m'être bien étrillé, je me regardai dans la glace.

— Eh bien ! tu l'as sautée, ta falaise ! dis-je.

Au milieu de la pièce, il y avait une longue table de chêne clair, dont les bords étaient sillonnés de brûlures de cigarettes. Par-derrière s'ouvrait une fenêtre en verre dépoli, protégée par un grillage. L'inspecteur adjoint Fred Beifus était assis à cette grande table presque entièrement recouverte de paperasses. À un bout, se balançait sur son fauteuil un grand gaillard dont le visage me sembla vaguement familier. J'avais dû voir sa photo dans quelque journal. Il avait la mâchoire en banc de square et mordillait le bout d'un crayon de charpentier.

Entre la table et la seconde fenêtre s'alignaient deux bureaux à cylindre mobile. L'un de ces bureaux tournait le dos à la fenêtre, et sur sa tablette une femme aux cheveux jaune d'œuf tapait à la machine. Le second, perpendiculaire à la fenêtre, était occupé par Christy-French qui s'était calé dans son fauteuil à pivot, et avait posé ses pieds sur le coin du bureau. Il regardait par la fenêtre qui offrait une magnifique échappée sur le garage de la police et le dos d'un panneau d'affichage.

— Asseyez-vous, me dit Beifus, en désignant un siège.

Je pris place en face de lui sur une chaise en chêne d'aspect assez minable.

— Voici l'inspecteur Moses Maglashan, de Bay City, dit Beifus.

Le lieutenant Moses Maglashan ôta de sa bouche le crayon et examina la marque que ses dents avaient gravée sur le gros bout octogonal. Puis, il me regarda. Ses yeux se promenèrent lentement sur toute ma personne, comme s'il voulait en faire l'inventaire. Il ne pipa pas et, pour finir, remit son crayon dans sa bouche.

Beifus commença :

— Je suis peut-être fou à lier, mais, moi, je ne vous trouve pas plus de sex-appeal qu'à un canard boiteux.

Il se retourna vers le coin où se tenait la dactylo :

— Millie.

Elle pivota de sa machine à écrire vers un bloc à sténo.

— Nom : Philip Marlowe, dicta Beifus. Avec un « e » à la fin, pour faire plus distingué. Le numéro de votre carte ? demanda-t-il en m'interrogeant du regard.

Je le lui donnai. La poupée blonde nota le tout sans lever les yeux. Dire qu'elle avait une figure à caler les roues de corbillard eût été la sous-estimer. Elle aurait arrêté un cheval emballé.

— Eh bien ! me dit Beifus, autant commencer par le commencement et nous déballer tout ce que vous avez oublié de nous dire, hier. Pas la peine de tirer. Vous n'avez qu'à rouler. De notre côté, on en sait assez pour vous contrer quand il faudra.

— Vous voulez une déclaration ?

— Une déclaration en règle, répliqua Beifus. On va bien rigoler, pas vrai ?

— Une déclaration volontaire, sans passage à tabac ?

— Bien sûr. Comme d'habitude.

Il eut un large sourire.

Maglashan tira de sa poche un gros gant de peau de porc tout râpé, le mit à sa main droite et fléchit les doigts.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui demanda Beifus.

— J' me ronge les ongles par moments, répondit Maglashan. C'est marrant, hein ? Seulement ceux de la main droite.

Il leva sur moi ses yeux lourds et me dévisagea :

— Y en a qui parlent plus volontiers que d'autres, dit-il d'un ton détaché. Ça a quelque chose à voir avec les reins, on m'a dit. J'en ai connu comme ça des pas causants qui, une fois qu'y-z-avaient quand même lâché le morceau, avaient besoin, après, pendant des semaines, d'aller pisser tous les quarts d'heure. Ils ne pouvaient plus se retenir.

— Vous vous rendez compte ! fit Beifus émerveillé.

— Puis, il y a ceux à qui ça fout une extinction de voix. Comme les boxeurs qui viennent de prendre une déroutée.

Maglashan me regardait.

De gros muscles nouveaux saillaient à l'articulation de sa mâchoire. Ses yeux congestionnés me fusillaient du regard.

— Avec vous, je pourrais faire du joli boulot, dit-il, sans me quitter des yeux. Du très beau boulot.

Christy-French se retourna lentement et demanda en bâillant :

— Qu'est-ce que vous avez à être tellement vaches, vous autres, à Bay City ? Vous bouffez de la panthère, ou quoi ?

— On a toujours été vaches, répondit Maglashan sans le regarder. On adore ça. Des farceurs comme ce coco-là, ça nous maintient en forme. (Il se tourna vers moi.) Alors, c'est toi le Jules qui as prévenu à propos de Clausen ? T'es spécialiste du taxiphone, à ce que je vois, eh ! Jules ?

Je ne répondis pas.

— C'est à toi que je cause, Jules, insista Maglashan. Je t'ai posé une question. Et quand je pose une question, c'est pour qu'on me réponde. Tu piges, Jules ?

— Continuez comme ça et après c'est vous qui ferez les réponses, dit Christy-French. Et si elles ne vous plaisent pas, puisque vous êtes tellement gonflé, vous vous expliquerez vous-même avec votre gant de boxe. Rien que pour nous faire une démonstration.

Maglashan se redressa. Deux petites taches rouges lui vinrent aux pommettes.

— Je pensais qu'on devait tous travailler ensemble, dit-il lentement à French. Les salades, j'en ai ma claque à la maison avec ma légitime. Si je viens ici, c'est pas pour me faire charrier par des petits dessalés.

— C'est bon, on travaille ensemble, dit French. Seulement, entre nous, le genre fortiche fait un peu province, ici. Alors, laissez tomber.

Il pivota sur sa chaise et se retourna vers moi.

— Allez, on met cartes sur table et on repart à zéro. Je connais vos arguments, et je n'ai pas à les juger. La question est de savoir si vous voulez parler ou si vous avez envie d'être arrêté comme complice.

— Interrogez-moi toujours, répondis-je. Et si vous n'êtes pas contents de mes réponses, vous aurez le temps de m'arrêter. Mais si vous m'inculpez, j'ai le droit de passer un coup de fil.

— Exact, dit French « si » on vous arrête. Mais ce n'est pas la peine. On peut tout simplement vous faire le grand jeu et prolonger le plaisir pendant des jours et des jours...

— Avec du singe à tous les repas, ajouta Beifus d'un ton jovial.

— Légalement, ça ne serait pas tout à fait régulier, dit French. Mais ça se fait tout le temps. De même que vous faites parfois certaines choses dont il vaudrait mieux vous abstenir. Est-ce que vous avez agi légalement dans toute cette histoire ?

— Non.

Maglashan éructa un retentissant :

— Ah ! Ah !

— Vous avez une cliente à protéger, dit French.

— Peut-être.

— C'est-à-dire que vous l'aviez. Mais elle vous a doublé.

Je ne répondis pas.

— Une certaine Orfamay Quest, dit French en m'observant du coin de l'œil.

— Posez toujours vos questions, dis-je.

— Qu'est-ce qui s'est passé, à Idaho Street ?

— Je suis allé là-bas pour rechercher son frère. Elle m'avait dit qu'elle était venue ici pour le voir et qu'il avait déménagé, ce qui l'inquiétait. Le patron de l'hôtel était trop saoul pour articuler deux paroles. Alors j'ai consulté le registre et j'ai vu qu'un autre type s'était installé dans la chambre de Quest. Je suis monté le voir mais je n'ai rien pu en tirer.

French prit un crayon qu'il fit claquer contre ses dents.

— Et, par la suite, vous ne l'avez jamais revu ?

— Si. Je lui avais dit qui j'étais. Quand je suis redescendu, Clausen était mort. Et quelqu'un avait arraché une page du registre, la page où était inscrit Orrin Quest. Aussi ai-je téléphoné à la police.

— Mais vous vous êtes empressé de filer ?

— Je ne savais rien sur l'assassinat de Clausen.

— N'empêche que vous avez filé, répéta French.

Maglashan se racla la gorge avec un bruit terrifiant et envoya promener le crayon de charpentier. Je le vis rebondir sur le mur, puis sur le parquet et s'immobiliser enfin.

— Vous avez raison, dis-je.

— À Bay City, dit Maglashan, rien que pour ça, on pourrait vous pendre.

— À Bay City, rétorquai-je, on me pendrait rien que pour avoir mis une cravate bleue.

Il fit mine de se lever. Beifus lui lança un regard en biais et lui conseilla :

— Laissez faire Christy. Il y a toujours une deuxième séance.

— Nous pourrions vous casser les reins pour un fait de ce genre.

— Ne vous gênez pas, répondis-je. De toute manière, le métier ne m'a jamais plu.

— Vous êtes rentré à votre bureau. Et après ?

— J'avais rendez-vous avec ma cliente pour lui faire mon rapport. Puis un type m'a appelé au téléphone pour me demander de venir à l'hôtel Van Nuys. C'était celui que j'avais déjà vu à Idaho Street, mais il m'a donné un autre nom.

— Vous auriez peut-être pu nous le dire ?

— Si je vous l'avais dit alors, autant vous dire tout. Et les termes de mon engagement me l'interdisaient.

French hocha la tête et fit claquer son crayon. Il dit d'une voix lente :

— Quand on se trouve devant un meurtre, les engagements, ça ne tient plus. À plus forte raison, quand il s'agit, non d'un meurtre, mais de deux...

Et deux meurtres, par-dessus le marché, accomplis avec une arme identique. Vous êtes mal parti, Marlowe. Bien mal parti.

— Et, après ce qui s'est passé aujourd'hui, ça ne va pas mieux avec ma cliente, dis-je.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Elle m'a dit que son frère lui avait téléphoné de chez ce médecin, le docteur Lagardie. Il se disait menacé, et elle m'a demandé d'aller le tirer d'affaire. J'y ai couru. Le docteur Lagardie et son infirmière avaient suspendu la consultation. Ils avaient l'air inquiet. La police était venue.

Je regardai Maglashan qui grommela :

— Encore un de ses coups de téléphone.

— Non, cette fois, ce n'était pas moi, répondis-je.

— Mettons ; continuez, dit French après un silence.

— Lagardie voulait me faire croire qu'il ne connaissait pas Orrin Quest. Il a renvoyé son infirmière. Puis il m'a refilé une cigarette qui contenait un narcotique et j'ai perdu les pédales pendant un bout de temps. Quand je me suis réveillé, j'étais seul dans la maison. Pas aussi seul, cependant, que je le croyais. Orrin Quest, ou ce qui en restait, grattait à la porte. Je lui ai ouvert, et il m'est dégringolé dessus. Il était mourant, mais il a encore essayé de me flanquer un coup de pic à glace.

Tout en parlant, je fis jouer mes omoplates. Le point était encore engourdi et un peu sensible, rien de plus.

French interrogeait Maglashan du regard. Maglashan hochait la tête, mais French insistait. Beifus se mit à siffloter. Tout d'abord je ne reconnus pas l'air, mais ensuite, ça me revint. C'était un negro spiritual : *Le vieux Mose est mort...*

French détourna la tête et dit posément :

— On n'a pas trouvé de pic à glace près du corps.

— Je l'ai laissé là où il est tombé, affirmai-je.

— On dirait que c'est le moment de remettre mon gant, lança Maglashan. (Il le tira de sa poche et l'étira.) Y a ici un gars qui ne dit pas la vérité. Ce gars-là, ce n'est pas moi.

— Allons, allons, dit French. Pas la peine de faire du mélo. Même si le même avait un pic à glace à la main, ça ne prouve pas qu'il soit né avec.

— Un pic qui venait d'être aiguisé, précisai-je, et très court. Six à sept centimètres depuis le manche jusqu'à la pointe. Ce n'est pas comme ça qu'on les vend chez le quincaillier.

— Pourquoi est-ce qu'il aurait voulu vous saigner ? demanda Beifus avec son petit ricanement supérieur. Pour lui, vous étiez un pote, c'était sa sœur qui vous envoyait pour le protéger.

— Il n'a vu qu'une ombre, entre lui et la lumière, dis-je. Une silhouette vague, et peut-être quelqu'un, peut-être le mec qui lui avait tiré dessus. Il était en train de crever... C'était la première fois que je le voyais. S'il m'avait déjà aperçu quelque part, je n'en avais jamais rien su.

— Dommage. Vous auriez pu être tellement copains, soupira Beifus. Le pic à glace à part, bien entendu.

— Le fait que ce pic à glace, il l'avait dans sa main, qu'il a essayé de s'en servir, ça laisse supposer des choses...

— Supposer quoi ?

— Au moment où les gens meurent, il ne leur reste plus que l'instinct. Ils ne s'amuse pas à inventer de nouveaux trucs. Il m'a atteint entre les omoplates, une blessure très légère ; le dernier sursaut faible et maladroit d'un mourant. Mais s'il avait eu toute sa force, il aurait pu me frapper un peu plus haut, et entrer plus à fond...

— Pendant combien de temps est-ce qu'il va nous tenir le crachoir, ce sagouin-là ? grogna Maglashan. Vous y causez comme si c'était un homme. Laissez-moi faire. Je sais m'y prendre.

— Le patron n'aime pas ça, dit French d'un air détaché.

— Je l'emmerde.

— Le patron n'aime pas que les flics de banlieue l'emmerdent, continua French.

Maglashan serra les dents et la ligne de sa mâchoire blêmit. Ses yeux n'étaient plus qu'une petite fente luisante. Il souffla bruyamment.

— C'est ça que vous appelez travailler ensemble ? fit-il en se levant. Je m'en vais.

Il contourna la table et s'arrêta devant moi. Il me prit le menton dans sa main gauche.

— À la prochaine fois, Jules... et cette fois-là, ça sera chez moi.

Il me gifla deux fois avec la manchette de son gant. Les boutons me cinglèrent la bouche. Je levai la main pour me frotter la lèvre.

— Bon Dieu, Maglashan, protesta French. Asseyez-vous, laissez le gars finir son exposé. Et je vous défends de le toucher.

Maglashan se tourna vers lui et lança :

— Vous croyez que vous m'en empêcherez ?

French se contenta de hausser les épaules. Au bout d'un moment Maglashan se passa la main sur le menton et reprit sa chaise. French enchaîna :

— Et qu'est-ce que vous pensez de tout ça, Marlowe ?

— Entre autres choses, Clausen trafiquait de la drogue, répondis-je. Ça sentait la marijuana dans sa chambre. Et quand je suis arrivé, j'ai trouvé une petite frappe qui comptait de l'argent dans la cuisine. Il avait tout un arsenal, un pétard et un tire-point avec lesquels il a essayé de m'avoir. Mais Clausen picolait tellement que les autres ne devaient plus se fier à lui. C'est un truc qu'ils n'encaissent pas dans leurs équipes. Le petit revendeur m'avait pris pour un policier. Il fallait à tout prix empêcher Clausen d'être embarqué : avec la police il aurait mangé le morceau en moins de deux. Dès qu'ils ont reniflé un flic dans les parages, ils ont décidé de liquider Clausen.

French se tourna vers Maglashan :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ça se pourrait, répondit Maglashan à contrecœur.

— Mettons que ce soit vrai, continua French, mais qu'est-ce que le dénommé Orrin Quest vient faire là-dedans ?

— N'importe qui peut se mettre à fumer de la marijuana, dis-je. Et pour un type en chômage, cafardeux, déçu et sans amis, c'est particulièrement tentant. Mais la marijuana ne fait pas le même effet à tout le monde ; les uns, ça les abrutit, les autres, ça les excite. Imaginez que Quest ait essayé de faire chanter quelqu'un, en le menaçant d'aller faire des révélations à la police... Pour moi, à l'origine de ces trois meurtres, il y a ce gang de la marijuana.

— Ça n'explique pas pourquoi Orrin Quest avait un pic à glace, fit remarquer Beifus.

— D'après ce que nous dit l'inspecteur Maglashan, il n'en avait pas. Alors c'est que je l'ai rêvé. D'ailleurs, il pouvait tout simplement l'avoir ramassé quelque part. Ça faisait peut-être partie de l'outillage courant du docteur Lagardie. Et sur celui-là, vous avez quelque chose ?

Il secoua la tête :

— Non pas encore.

— Il ne m'a pas tué, et il n'a probablement tué personne, dis-je. Quest avait dit à sa sœur – d'après ce qu'elle m'a rapporté – qu'il avait trouvé du travail chez Lagardie, mais qu'il se sentait pisté par des gangsters.

— Ce Lagardie, dit French, qui piquetait son buvard de la plume de son stylo, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Dans le temps, il était toubib à Cleveland. En plein centre et une très grosse affaire. Il faut qu'il ait eu des raisons sérieuses pour être venu se cacher à Bay City.

— À Cleveland, hein ? fit French d'une voix traînante, en contemplant le plafond.

Beifus se plongea dans ses paperasses.

— Ça doit être un avorteur, dit Maglashan. Je l'ai eu à l'œil un bout de temps.

— Quel œil ? demanda Beifus d'un ton patelin.

Maglashan devint cramoisi.

— Probablement celui qu'il n'avait pas sur Idaho Street, lança French.

Maglashan se dressa d'un bond.

— Dites donc, vous deux, puisque vous êtes tellement fortiches, ça pourrait peut-être vous être utile de savoir que nous, on est un commissariat de petite ville. Et que, des fois, faut se couper en quatre... Tout de même, ça m'intéresse, cette histoire de marijuana. Ça simplifierait drôlement le boulot. Je vais y voir tout de suite.

Il traversa la pièce d'un pas résolu et prit la parole. French le suivit des yeux. Beifus en fit autant. Quand il eut disparu, French se retourna vers

moi.

— Puisque vous avez tant d'imagination, que cherchaient-ils dans cette chambre de l'hôtel Van Nuys, à votre idée ?

— Le bulletin de consigne d'une valise pleine de camelote.

— Pas mal, dit French. Et, puisqu'on en est aux suppositions, où est-ce qu'on l'aurait caché ?

— J'y ai pensé. Hicks n'avait pas sa perruque quand je l'avais vu à Bay City. Quand un type est tout seul chez lui, c'est normal. Mais il l'avait quand je l'ai trouvé. Peut-être qu'il ne se l'était pas mise tout seul ?

French dit :

— Et alors ?

— Ça ne serait pas une mauvaise planque pour camoufler un bulletin, répondis-je.

— On peut l'y fixer avec un bout de papier collant, songea French. Oui, c'est une idée.

Il y eut un silence. La poupée blonde retourna à sa machine. J'examinai mes ongles. Ils n'étaient pas trop propres. Au bout d'un moment, French articula :

— Faut pas vous imaginer que vous êtes tiré d'affaire, Marlowe. Et nous restons dans le domaine de l'hypothèse. Pourquoi le docteur Lagardie vous a-t-il parlé de Cleveland ?

— C'est moi qui me suis donné la peine de faire des recherches. Si un médecin veut continuer d'exercer, il ne peut pas changer de nom. Le pic à glace vous avait fait penser à Weepy Moyer. Weepy Moyer opérait à Cleveland. Sunny Moe Stein aussi. Il est vrai que la technique était différente. Mais c'était toujours le pic à glace. Vous avez dit vous-même que les gars avaient peut-être amélioré leur truc. Et avec ces gens-là, derrière il y a toujours un médecin.

— Pas très probant. Comme rapport, c'est plutôt tiré par les cheveux.

— Si je vous apportais des précisions, ça arrangerait mes affaires ?

— Vous pourriez ?

— Je vais toujours essayer.

French soupira :

— Avec la petite Quest, il n'y a pas de problème, dit-il. J'ai téléphoné à sa mère, là-bas, dans le Kansas. Elle est vraiment venue ici pour chercher son frère. C'est vrai qu'elle vous a engagé pour cela. D'un côté, elle vous fait une bonne réclame. Effectivement, elle soupçonnait son frère d'être mêlé à une affaire louche. Ça vous a rapporté de l'argent ?

— Pas beaucoup, dis-je. Je lui ai rendu son fric. Elle avait l'air plutôt gênée.

— Ça vous fera toujours ça d'impôts en moins, conclut Beifus.

French reprit :

— Bon, pour moi, ça suffit. Maintenant, c'est au procureur de décider. Et tel que je connais mon Endicott, il lui faudra bien une semaine avant de

mettre au point son affaire.

Et il me montra la porte.

Je les regardai un moment avant de m'en aller. Je sentais la morsure du pic à glace entre mes omoplates et tout le muscle était douloureux. Mes lèvres et ma figure me cuisaient là où avait porté le gant de Maglashan.

Ils n'avaient pas bougé et, eux aussi, ils me regardaient. La poupée blonde s'affairait sur son clavier : les parlotes des flics, ça lui faisait autant d'effets que des jambes de danseuses à un maître de ballet. Ils avaient le visage calme et buriné des hommes sains qui mènent une existence difficile. Et ce regard qu'ils ont tous, gris et voilé, comme de l'eau qui va geler. La bouche dure, les pattes d'oie profondément accusées et cette expression froide et inquiétante, pas tout à fait cruelle, mais quand même pas cordiale pour un sou. Des vêtements de confection qu'ils portaient avec une négligence dédaigneuse, une désinvolture d'hommes pauvres, mais cependant conscients de leur autorité, et qui, lorsqu'ils ont enfin l'occasion de vous en faire sentir tout le poids, insistent avec des raffinements qui les ravissent, brutaux sans malveillance, cruels sans méchanceté profonde. Comment auraient-ils pu réagir autrement ? Le mot civilisation était privé de sens. Ils n'en connaissaient pas les tares, les perversions, la laideur et le désespoir.

— Qu'est-ce que vous attendez ? demanda Beifus d'un ton rogue. Notre bénédiction et un baiser sur le front ? Tiens, on est à court de réplique, hein ? Dommage...

Sa voix se perdit dans une espèce de marmonnement triste. Il fronça les sourcils et prit un crayon sur le bureau. D'un geste bref il le cassa en deux et m'en montra les morceaux au creux de sa paume.

— On peut vous briser comme ça le jour où on voudra, dit-il, du bout des lèvres, le sourire envolé. Pour le moment, ce n'est qu'un sursis. Débrouillez-vous pour éclaircir tout ça. Pourquoi diable croyez-vous qu'on vous relâche ? Maglashan vous a laissé courir, profitez-en.

Je me frottai la lèvre. J'avais l'impression que ma bouche avait trop de dents.

Beifus baissa les yeux et saisit un papier qu'il se mit à lire. Christy-French pivota sur son fauteuil, posa les pieds sur son bureau et par la fenêtre ouverte contempla le garage. La poupée blonde s'arrêta de taper. Sur la pièce s'abattit soudain un silence aussi indigeste qu'une pâte mal levée.

Je m'en allai, rompant ce silence comme si j'avais nagé à contre-courant.

Mon bureau était désert. Une fois de plus. Pas de beauté fatale, à longues jambes fuselées, pas de petite gamine à lunettes-papillon, pas de monsieur très bien avec des yeux de gangster.

Je m'assis à ma table et regardai le jour décroître. L'heure de la fermeture des bureaux était passée depuis longtemps. Dehors, les enseignes au néon commençaient à s'allumer, l'une après l'autre sur le boulevard. Il fallait faire quelque chose, mais quoi ?

J'attirai le téléphone à moi et composai le numéro de Mavis Weld. Il sonna une fois, deux fois, neuf fois. Ça suffit, Marlowe. Il n'y a personne. Personne n'a envie de te parler. Je raccrochai. Et maintenant qui vas-tu appeler ? As-tu quelque part un ami qui serait heureux d'entendre ta voix ? Non, personne.

Il faut que le téléphone sonne. Il faut que quelqu'un m'appelle pour rétablir le contact. Même un flic. Même un Maglashan. Je ne demande pas que ce soit un ami qui pense à moi. Tout ce que je voudrais c'est quitter cette atmosphère de planète morte.

Et le téléphone sonna.

— *Amigo*, dit la voix. Ça va mal. Ça va très mal.

Elle veut vous voir. Elle vous aime bien. Elle dit que vous avez l'air honnête.

— Où ? demandai-je.

— Je passe vous prendre. Je serai devant chez vous dans un quart d'heure. Ce n'est pas facile d'aller là-bas.

— Et pour en revenir ? demandai-je.

Mais elle avait déjà raccroché.

En bas, sur le zinc du drugstore, j'eus le temps d'avaler deux tasses de café et un sandwich au fromage avec deux lamelles de simili-bacon qui étaient coincées dedans comme des poissons morts dans la herse d'un barrage.

Je devais être cinglé, mais je trouvai ça bon.

C'était une voiture noire, un cabriolet Mercury dont la capote claire était relevée. Quand elle me vit passer la tête à la portière, Dolorès se glissa contre moi sur le siège de cuir.

— Prenez le volant, *amigo*. Je n'aime pas conduire.

La lumière du drugstore lui venait en pleine figure. Elle avait encore une fois changé de tenue, mais à part la chemisette flamboyante c'était toujours du noir. Elle portait une sorte de paletot vague sur un pantalon long.

Je m'accoudai à la portière.

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas appelé elle-même ?

— Ce n'était pas possible. Elle n'avait pas votre numéro et disposait de trop peu de temps.

— Pourquoi ?

— Je crois qu'elle a profité de l'instant où quelqu'un avait quitté la pièce.

— Et où est-elle en ce moment ? D'où vous a-t-elle appelée ?

— Je ne sais pas le nom de la rue. Mais je retrouverai le chemin. C'est pourquoi je suis venue. Montez, je vous en prie, et dépêchons-nous.

— C'est à voir. Qui vous dit que je vais monter dans cette voiture ? L'âge et l'arthritisme m'ont rendu prudent.

— Toujours à faire le guignol, s'écria-t-elle. Vous êtes vraiment un drôle de corps.

— Je fais toujours le guignol, chaque fois que je peux. Je ne suis qu'un pauvre type très moyen et je ne dispose que d'une seule tête, laquelle à l'occasion en a déjà vu de toutes les couleurs. Et ces occasions-là, ça commençait toujours comme ça.

— Vous allez flirter avec moi, ce soir ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Ah ! Enfin une question directe. Je ne crois pas.

— Vous en auriez pour votre argent. Moi, je ne suis pas de ces blondes synthétiques qui ont la peau sèche comme de l'amadou, des mains comme des battoirs, des genoux pointus et des seins en œuf sur le plat.

— Ne pourrait-on pas, rien que pour une demi-heure, laisser l'amour de côté ? L'amour, ça va un moment, c'est comme les meringues-chantilly, mais il y a des fois où l'on aimerait mieux se trancher la gorge. Je crois que j'en suis là.

Je fis le tour de la voiture, me glissai au volant et mis le contact.

— Vers l'ouest, dit-elle. Il faut d'abord passer à Beverly Hills, et c'est encore plus loin.

J'embrayai et je pris le tournant pour filer vers le sud, en direction de

Sunset Boulevard. Dolorès sortit une de ses longues cigarettes brunes.

— Avez-vous pris un revolver ? demanda-t-elle.

— Non. Qu'est-ce que j'en ferais ?

Mon bras gauche pressait la gaine du lüger.

— Vous avez peut-être raison.

Arrivé à Sunset Boulevard, je pris à l'ouest, et me trouvai noyé dans le triple flot d'automobilistes forcenés qui éperonnaient leurs montures, sans motif et sans but.

— Alors, qu'est-ce qui arrive à miss Weld ?

— Je ne sais pas. Elle m'a simplement dit que c'était sérieux, qu'elle était très inquiète et qu'elle avait besoin de vous.

— Vous auriez pu trouver mieux comme prétexte.

— Pour rien au monde, je ne voudrais lui faire du mal, dit-elle. Oh ! je sais bien que vous ne me croyez pas.

— Pourtant, le fait que vous n'avez pas une version préparée d'avance rend peut-être l'affaire plus plausible.

Elle fit un mouvement pour se rapprocher de moi.

— Restez où vous êtes, si vous voulez que je conduise cette bagnole.

— Vous ne voulez pas que je mette ma tête sur votre épaule ?

— Pas dans un embouteillage pareil. Vexée, elle s'écarta :

— Ce n'est vraiment pas possible de s'entendre avec vous. Vous tournerez à droite dans Lost Canyon Road.

En quelques instants, on arriva devant l'Université. Maintenant, tous les éclairages étaient allumés. Un immense tapis de lumières couvrait toute la pente Sud jusqu'à perte de vue. À Lost Canyon, j'obliquai à droite, longeant les hautes grilles qui mènent à Bel-Air. La route grimpait en lacets. Une petite brise soufflait sur la crête. Elle apportait un parfum de sauge agreste, l'âcre saveur de l'eucalyptus et la quiète odeur de poussière. Des fenêtres éclairées brillaient sur le flanc de la colline. Après avoir dépassé une maison mexicaine à deux étages qui avait dû coûter une fortune et arborait une enseigne lumineuse *Terriers Cairns*, Dolorès me fit signe :

— La prochaine à droite.

J'obéis. La route était étroite et escarpée. On devinait, sans les voir, des maisons derrière les murs et les épaisses frondaisons. Puis, en arrivant à une bifurcation, j'aperçus, au beau milieu de la voie, une voiture de police en stationnement avec un projecteur rouge et, barrant la route de droite, deux autos placées en chicane. Une lampe électrique s'agita de haut en bas. Je ralentis et m'arrêtai au niveau de la voiture de police. Elle contenait deux flics qui fumaient et qui ne bronchèrent pas en nous voyant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, *amigo*.

Sa voix était sourde et contrainte. On aurait dit qu'elle avait peur. De

quoi ? Je n'en savais rien.

Un grand type, celui qui tenait la lampe, s'approcha de nous, me braqua sa lumière en pleine figure, puis l'abaissa.

— La route est interdite ce soir, dit-il. Vous aviez absolument besoin de passer par ici ?

Je serrai le frein et pris la lampe électrique que Dolorès avait tirée du casier à gants. J'en promenai le rayon sur l'inconnu et je détaillai le pantalon impeccable, la chemise sport avec monogramme, le foulard à pois noué autour du cou, les lunettes d'écaille et les cheveux ondulés, d'un noir lustré. Hollywood en diable...

— Il y a une raison ? lui demandai-je, ou bien faites-vous simplement la police pour votre compte personnel ?

— La police est un petit peu plus loin, si vous voulez lui parler.

Il avait une légère note de mépris dans la voix.

— Nous ne sommes que des personnes privées, mais nous habitons ce quartier qui a toujours eu un caractère strictement résidentiel, et nous entendons qu'il le garde.

Un homme, qui portait un fusil de chasse, sortit de l'ombre et s'approcha du grand type. Il tenait le fusil dans le creux de son bras gauche, le canon pointé vers le sol. Mais il n'avait pas l'air de l'avoir pris pour se donner une contenance.

— Mais comment donc, dis-je. Je n'ai absolument rien contre. Seulement nous voudrions passer.

— Pour aller où ? demanda froidement le grand.

Je me tournai vers Dolorès.

— Pour aller où ?

— Une maison blanche, tout en haut de la colline, répondit-elle.

— Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire là-haut ?

— C'est chez un de mes amis, dit-elle d'un ton acerbe.

Il promena sur elle le faisceau de lumière.

— Vous êtes tout plein mignonne, petite. C'est votre ami qui ne nous revient pas. Dans notre coin, on n'aime pas les zèbres qui essaient de lancer des tripots.

— Je m'en moque pas mal, de vos tripots, répliqua sèchement Dolorès.

— Oui, c'est comme les flics, reprit le grand. Ils ne cherchent même pas à savoir. Et comment il s'appelle, votre ami, mignonne ?

— Ça vous regarde ? riposta-t-elle.

— Allez, mon chou, vous feriez mieux de rentrer tricoter au coin du feu, lui lança le grand.

Il se tourna vers moi.

— La route est interdite ce soir. Maintenant vous savez pourquoi.

— Et il n'y a pas moyen de vous convaincre ? insistai-je.

— Si vous croyez que vous êtes de taille à nous faire changer d'avis ! Vous devriez voir nos feuilles d'impôts !... Et ces andouilles là-bas dans

leur voiture de ronde – sans parler de la municipalité, où ils ne valent pas mieux – ils se contentent de rester calés sur leurs deux fesses, quand on leur demande de faire un peu leur métier.

J'ouvris la portière toute grande. Il recula d'un pas pour me laisser sortir. Je m'approchai de la voiture de la police. Les deux flics s'y prélassaient, renversés sur leurs sièges. L'un d'eux ruminait son chewing-gum avec application. Leur radio ronronnait en sourdine.

— Vous ne pourriez pas faire un peu dégager la route pour permettre aux gens de passer ? demandai-je.

— On n'a pas de consigne, mon p'tit pote. Nous, on est là pour faire régner l'ordre, un point c'est tout. Si quelqu'un veut la bagarre, on l'attend de pied ferme.

— Il paraît qu'il y a une maison de jeu là-haut ?

— Oui, il paraît.

— Vous ne les croyez pas ?

— Ça, mon pote, je m'en fous pas mal ; et il cracha par-dessus mon épaule.

— Et si j'avais une affaire urgente là-haut ?

Il me regarda d'un air absent et, pour toute réponse, me bâilla au nez.

— Merci, mon p'tit pote, lançai-je.

Je retournai à la Mercury, tirai mon portefeuille et tendis ma carte au grand zèbre. Il l'éclaira de sa lampe et puis me dit :

— Et après ?

Il éteignit la torche et se tut. Lentement, je vis son visage se dessiner dans la nuit.

— Je suis ici pour affaires. Pour moi, c'est terriblement important. Laissez-moi passer, et peut-être que demain, vous n'aurez plus besoin de ce barrage.

— Vous êtes bien sûr de vous, monsieur.

— Enfin, est-ce que j'ai l'air assez rupin pour fréquenter les maisons de jeu ?

— Elle, ça se pourrait...

Il cligna de l'œil vers Dolorès.

— Elle vous a peut-être amené pour la protéger.

Il se tourna vers l'homme au fusil.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— On peut courir le risque. Ils ne sont que deux, et ils n'ont bu ni l'un ni l'autre.

Aussitôt, le grand ralluma sa lampe et la balança d'arrière en avant. Un moteur se mit à ronfler. Une des deux voitures du barrage fit marche arrière et vint se ranger le long du talus. Je repris le volant, fis passer la Mercury dans la brèche et, dans le rétroviseur, je vis la voiture du barrage reprendre sa position, puis éteindre ses phares.

— Il n'y a pas d'autre route pour aller là-haut ?

— C'est ce qu'ils croient, *amigo*. Mais il y en a une autre ; c'est un chemin privé qui traverse une propriété. Il aurait fallu prendre par la vallée.

— On a failli ne pas passer, lui dis-je. Au fait, ça ne doit pas être bien grave, les ennuis en question.

— J'étais sûre que vous vous en tireriez, *amigo*.

En haut de la crête, la route finissait tout à coup sur un rond-point mal éclairé, que délimitaient des bornes peintes à la chaux. Droit devant nous s'élevaient une clôture en grillage et un portail sur lequel un écriteau annonçait : *Chemin privé. Défense de passer*. Il était ouvert : un cadenas pendait au bout d'une chaîne fixée à l'un des montants. Je contournai un massif de lauriers blancs et débouchai sur le parc à voitures d'une longue maison blanche couverte de tuiles et flanquée d'un garage à quatre places dont les portes étaient fermées. Aucune lumière ne filtrait de la maison. Haut dans le ciel, la lune éclairait de ses reflets bleuâtres les murs de stuc blanc. Quelques-uns des volets du rez-de-chaussée étaient clos. La maison, silencieuse, semblait inhabitée. J'arrêtai la Mercury, j'éteignis les phares et coupai le contact. Après quoi, j'attendis. Je sentis Dolorès s'agiter dans son coin. Le siège avait l'air de trembler. Je la touchai. Elle était toute frissonnante.

— Qu'y a-t-il ?

— Descendez, je vous prie, dit-elle d'une voix étranglée, comme si elle claquait des dents.

— Et vous ?

Elle ouvrit la portière de son côté, et sauta au-dehors. Je descendis moi aussi, laissant la portière ouverte et les clés sur la serrure. Elle fit le tour de la voiture et quand elle s'approcha de moi je devinai le tremblement dont elle était secouée avant même de la toucher. Elle se plaqua contre moi et passa ses bras autour de mon cou.

— Je suis en train de faire une folie, murmura-t-elle. Il me tuera, exactement comme il a tué Stein. Embrassez-moi.

Je l'embrassai. Ses lèvres étaient brûlantes et sèches.

— Il est là ?

— Oui.

— Et qui encore ?

— Personne, excepté Mavis. Elle aussi, il la tuera.

— Écoutez...

— Embrassez-moi. Je n'ai plus pour très longtemps à vivre, *amigo*. Quand on trahit un homme comme lui, on ne fait jamais de vieux os.

Je la repoussai, avec douceur.

Elle fit un pas en arrière et sa main droite se leva, rapide. Elle tenait un revolver.

Je regardai l'arme qui luisait sous la lune, elle la tenait d'une main ferme.

— Quel ami je pourrais me faire si je pressais la détente, dit-elle.

— Oui, mais, en bas sur la route, ils entendraient le coup.

Elle secoua la tête.

— Non, il y a une colline qui nous sépare... Je crois qu'ils n'entendraient rien, *amigo*.

Je songeai qu'en appuyant sur la gâchette, elle imprimerait une secousse au revolver. Si je m'aplatissais au bon moment...

Je ne serais jamais assez prompt. Je me taisais, sentant ma langue s'épaissir dans ma bouche.

Elle continua d'une voix sourde et découragée :

— Pour Stein, ça n'avait pas d'importance. Je l'aurais tué moi-même avec joie. Quelle ordure. Mourir n'est pas bien grave, tuer n'est pas bien grave. Mais attirer les gens dans un traquenard...

Elle s'interrompit sur ce qui pouvait être un sanglot.

— *Amigo*, vous me plaisez. Dieu sait pourquoi. J'ai pourtant passé l'âge de ce genre de conneries. Mavis me l'avait pris, mais je n'ai pas voulu qu'il la tue. Le monde ne manque pas d'hommes riches.

— Il a pourtant l'air d'un gentil garçon, dis-je sans quitter du regard la main qui tenait le revolver.

Elle était toujours aussi ferme. Dolorès eut un rire méprisant :

— Bien sûr, c'est ce qui lui a permis de devenir ce qu'il est. Vous vous croyez très fort, *amigo*. Mais vous n'êtes qu'un pauvre innocent, comparé à Steelgrave.

Elle abaissa son arme. C'était le moment de bondir, mais je n'y étais toujours pas.

— Il a une douzaine d'assassinats derrière lui, poursuivit-elle. Avec un sourire pour chacune de ses victimes. Je le connais depuis longtemps. Je l'ai connu à Cleveland.

— Au temps du pic à glace ? demandai-je.

— Si je vous donne ce revolver, le tuerez-vous pour moi ?

— Et si je le promettais, vous me croiriez ?

— Oui.

Quelque part, en bas de la colline, un bruit d'auto se fit entendre. Mais il semblait aussi lointain que la planète Mars, aussi futile qu'un jacassement de singes dans la jungle brésilienne. Pour moi, ça ne changeait rien.

— Je le tuerais si j'y étais forcé, dis-je, en me passant la langue sur les lèvres.

Je me penchai légèrement en avant, les genoux fléchis, prêt à bondir.

— Bonsoir, *amigo*. Si je porte du noir, c'est que je suis belle, méchante et perdue.

Elle me tendit l'arme. Je la pris. Et sans bouger ni l'un ni l'autre, pendant un long moment, nous nous fîmes face. Puis elle sourit, releva le menton et sauta dans la voiture. Elle mit en marche et claqua la portière.

Ensuite, elle ralentit le moteur et se tourna vers moi en souriant :

— Pas mauvaise, ma petite scène, hein ? demanda-t-elle d'une voix douce.

L'auto recula brutalement dans un crissement de pneus. La lumière des phares jaillit. L'auto fit demi-tour et disparut derrière le massif de lauriers.

Les phares obliquèrent vers la gauche du côté du chemin privé, puis ils disparurent derrière les arbres, et le bruit du moteur se perdit dans le chant somnolent des rainettes. Soudain ce chant cessa lui aussi. Ce fut le silence total, et l'obscurité complète, à part la vieille lune exténuée.

Je sortis le chargeur du revolver. Il contenait sept balles. Il y en avait encore une dans la culasse. Deux de moins que sa charge normale. Je reniflai le canon. On s'en était servi depuis qu'il avait été nettoyé. Peut-être bien deux fois.

Je remis le chargeur en place et posai le revolver sur le plat de ma main. Il avait une poignée en os. C'était un automatique 32.

Orrin avait été tué de deux coups de revolver. J'avais ramassé deux douilles percutées sur le parquet, deux douilles de 32.

Et hier après-midi, dans la chambre 332 de l'hôtel Van Nuys, une femme blonde avec une serviette sur la figure m'avait menacé d'un 32 automatique à poignée d'os.

Dans des moments comme celui-ci, quelquefois, on en rajoute. Mais, parfois, on a tort aussi de ne pas réfléchir.

Un perron de bois menait à l'entrée de service. Je pensai bien qu'elle n'allait pas s'ouvrir pour mes beaux yeux. Mais j'aperçus une autre porte, sous l'escalier. Celle-là n'était pas verrouillée et elle me conduisit dans un trou noir embaumant le bois d'eucalyptus. Je la refermai derrière moi et fis marcher ma lampe de poche. Là, dans un coin à côté d'un monte-plats, se dessinait un autre escalier. Je le pris.

J'avais gravi les premières marches, quand j'entendis une sonnerie lointaine. Je m'arrêtai. La sonnerie aussi. Je repris mon ascension. La sonnerie se taisait toujours et j'arrivai à une porte sans poignée, simplement découpée dans le mur. Je poussai la porte avec tout le soin d'une sage-femme qui met au monde son premier bébé.

J'étais arrivé dans une petite entrée. À travers les persiennes le clair de lune faisait luire le coin blanc d'une cuisinière électrique et son dessus chromé. La cuisine était aussi grande qu'un court de tennis. Elle communiquait par une baie cintrée avec un office carrelé du sol au plafond. Il s'y trouvait aussi un évier, un immense réfrigérateur encastré dans le mur, et un tas de ces appareils électriques, qui permettent de préparer des cocktails sans bouger le petit doigt. On choisit sa drogue, on presse un bouton et quatre jours plus tard, on se réveille sur la table d'un masseur diplômé.

Après l'office, une porte battante. Après la porte battante, une salle à manger obscure, prolongée par un hall où le clair de lune se déversait comme les eaux d'un barrage.

J'atteignis enfin ce qui devait être le salon. Les rideaux tirés obscurcissaient la pièce, mais elle me fit l'impression d'être très vaste. Les ténèbres m'oppressaient et mon nez tiqua sur une odeur vague. Si le salon était maintenant désert, ce n'était pas depuis bien longtemps.

Je longeai le mur, cherchant l'interrupteur à tâtons. Il y a toujours un interrupteur, dans chaque maison, généralement à droite en entrant. Quand on pénètre dans une pièce obscure et qu'on désire allumer, c'est tout simple. On trouve le bouton naturellement placé à une hauteur normale. Mais pas dans cette pièce. Pas dans cette maison.

Je m'appliquai à détendre mes lèvres contractées et je lançai à tue-tête :
— Hou, hou, c'est encore moi. On a demandé un détective ?

Rien ne me répondit, pas même l'ombre d'un écho. Ma voix sombra dans le silence, comme une tête lasse au creux d'un oreiller de plumes.

Enfin, une lumière ambrée commença à poindre derrière la corniche qui faisait le tour de l'immense pièce. Elle s'accrut progressivement comme si elle avait été commandée par un rhéostat. De lourds rideaux abricot masquaient les fenêtres.

Les murs étaient du même ton. Au fond, du côté de l'office, il y avait un bar, aménagé dans un recoin, ainsi qu'une alcôve garnie de guéridons et de banquettes capitonnées. Partout, des lampes à pied, des fauteuils moelleux, des canapés accueillants. Et, au milieu du salon, de longues tables cachées sous des housses.

Somme toute, les gars du barrage ne s'étaient pas trompés. Mais la boîte était déserte. Et la pièce aussi. Presque. Pas tout à fait.

Une blonde, vêtue d'un manteau de fourrure rousse, se tenait accotée au dossier d'une bergère, les mains dans les poches de son manteau. Ses cheveux moussaient en désordre et si son visage n'était pas livide, c'est à l'éclairage rose qu'elle le devait.

— Bonsoir, vous, dit-elle d'une voix blanche. Mais vous arrivez trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

Je m'avançai vers elle.

— Donnez-moi un coup à boire, dit-elle après un silence oppressant. Sinon, je crois que je vais tourner de l'œil.

— Il est joli, votre manteau, dis-je.

J'étais tout près d'elle, maintenant, et je lui caressai le bras. Elle ne bougea pas. Sa bouche tremblait convulsivement.

— De la martre, murmura-t-elle. Quarante mille dollars. Je l'ai en location, c'est pour le film.

— Est-ce que ceci fait aussi partie du film ? demandai-je en désignant le salon d'un geste circulaire.

— Non, ça, c'est le film qui met fin à tous les autres films – du moins pour moi. Je... je voudrais tellement boire quelque chose. Si j'essaie de bouger...

La voix claire s'éteignit dans un murmure. Ses paupières battirent.

— Allez-y, piquez une syncope, dis-je. Je vous rattraperai toujours à temps.

Elle s'efforça de sourire, mais ne parvint qu'à pincer les lèvres. Elle luttait pour ne pas tomber.

— Pourquoi suis-je venu trop tard ? demandai-je. Trop tard pour quoi ?

— Trop tard pour vous faire descendre.

— Allons donc ! Je n'ai attendu que ça toute la journée. C'est miss Gonzalès qui m'a amené.

— Je sais.

Je passai de nouveau la main sur la fourrure. Quarante mille dollars, c'est bien agréable à toucher, même en location.

— Dolorès sera drôlement déçue, dit-elle ; et ses dents apparurent entre ses lèvres.

— Non.

— Elle vous a conduit à l'abattoir. Exactement comme pour Stein.

— C'était peut-être son idée, au début. Mais, ensuite, elle s'est ravisée.

Elle se remit à rire. C'était le petit rire niais des gosses qui cherchent à se faire remarquer dans un goûter d'enfants.

— Ah ! vous savez vous y prendre, avec les femmes, murmura-t-elle. C'est sensationnel. Comment diable faites-vous ? Vous utilisez des cigarettes droguées ? Ça ne peut être ni votre chic, ni votre argent, ni votre personnalité. Vous n'avez rien. Vous n'êtes plus tellement jeune et vous n'êtes pas tellement beau. Vous commencez à prendre de l'âge et...

Sa voix s'était emballée, comme un moteur dont le régulateur de vitesse est cassé. Pour finir, elle claqua des dents, un petit soupir se perdit dans le silence, ses genoux cédèrent et elle piqua une tête dans mes bras.

Si c'était du bluff, c'était admirablement réussi. J'aurais pu avoir mes neuf poches bourrées de pistolets qu'ils ne m'auraient pas plus été utiles que neuf petites chandelles roses sur un gâteau d'anniversaire.

Mais personne ne parut. Point d'individus à mine patibulaire braquant leur automatique sur moi, point de Steelgrave souriant de ce sourire figé et impersonnel de l'assassin. Et je n'entendais nul pas feutré glisser furtivement derrière moi.

Elle était dans mes bras, molle comme une chiffonnette. Son souffle était imperceptible et ses lèvres entrouvertes commençaient à bleuir.

Je passai mon bras droit sous ses genoux et la portai jusqu'à un divan jonquille sur lequel je l'étendis. Après quoi, je me redressai et m'en fus au bar. Il y avait bien un téléphone sur le comptoir, mais aucune porte pour passer derrière et arriver jusqu'aux bouteilles. Je me résignai à sauter par-dessus et choisis la bouteille qui me parut le mieux convenir : étiquette bleu et argent, cinq étoiles et tout. Elle était déjà entamée. De ce cognac ambré et odorant, je remplis ce qui n'était certainement pas le bon verre, et repassai par-dessus le comptoir, emportant la bouteille avec moi.

Elle n'avait pas bougé, mais ses yeux étaient ouverts.

— Êtes-vous capable de tenir un verre ?

Elle y parvint et, en se faisant un peu aider, elle avala le cognac. Elle écrasait le bord du verre contre ses lèvres comme pour les empêcher de trembler. Je vis son souffle embuer le verre. Un sourire se dessina lentement, sur sa bouche.

— Il fait froid, ce soir, dit-elle en posant le pied à terre.

Puis elle me tendit son verre.

— Encore, fit-elle.

Et tandis que je la servais, elle ajouta :

— Où est le vôtre ?

— Je ne bois pas. Je suis déjà assez énervé comme ça.

Le second verre la fit frissonner. Mais le reflet bleuâtre avait quitté ses lèvres et les petites rides qui marquaient le coin de ses yeux s'étaient estompées.

— Qu'est-ce qui vous énerve tellement ?

— Oh ! toutes ces bonnes femmes qui n'arrêtent pas de me prendre par

le cou, de s'évanouir dans mes bras, de se faire embrasser et tout ce qui s'ensuit. Ça fait deux journées bougrement remplies pour un pauvre petit détective privé qui n'a pas de veine, ni de yacht de plaisance.

— Pas de yacht ! dit-elle. Comme ça doit être désagréable. Moi j'ai été élevée dans le luxe.

— Je sais. Vous avez trouvé une Cadillac dans votre berceau. Et même, je crois savoir où.

Ses yeux se plissèrent.

— Ah oui ?

— Vous ne vous figuriez pas que c'était un secret d'État, par hasard ?

— Je... je...

Elle s'interrompit et eut un geste agacé.

— Vous ne trouvez pas que c'est une conversation de fous ?

— On peut devenir sérieux, si vous préférez. Où est Steelgrave ?

Elle me regardait sans répondre et me tendit son verre. Je le pris et le posai au hasard sans la quitter des yeux. Elle me fixait aussi. Une longue minute s'écoula.

— Il était là, dit-elle enfin, si lentement qu'on aurait cru qu'elle inventait ses mots un par un.

— Vous avez une cigarette ? ajouta-t-elle.

— Vous essayez de gagner du temps, dis-je. Mais je n'arrive pas à comprendre si vous attendez quelqu'un ou si au contraire vous lui laissez le temps de s'en aller. Et d'un autre côté, ça peut être simplement l'effet du cognac par-dessus un choc. Vous avez l'air d'une pauvre petite fille qui voudrait sangloter dans les jupons de sa mère.

— Ma mère ? fit-elle. Ça ferait le même effet de pleurer dans un baquet d'eau.

— Bon. Alors, autant. Mais dites-moi, où est Steelgrave ?

— Qu'importe... de toute façon, vous devriez être content. Il voulait vous tuer. Il estimait que c'était nécessaire.

— Vous teniez à m'avoir ici, n'est-ce pas ? Êtes-vous à ce point entichée de lui ?

— J'ai dû l'être, fit-elle. Autrefois.

Elle posa une main sur son genou et étira ses doigts, examinant ses ongles. Puis elle releva lentement les yeux sans bouger la tête.

— Il y a de cela des siècles, j'ai rencontré un garçon charmant et bien élevé qui savait se tenir en public et n'allait pas faire son persil dans tous les bistrots de la ville. Oui, je l'aimais. Je l'aimais énormément.

Elle porta sa main à sa bouche et se mordit une phalange. Puis la main alla fouiller la poche de son manteau de fourrure et en ramena un automatique à poignée blanche, le frère de celui que j'avais déjà.

— Et finalement je l'ai aimé avec ceci, dit-elle.

Je le lui pris des mains et reniflai. Aucun doute.

Celui-là aussi avait servi.

Je la considérai une minute, me mordant les lèvres. Puis je fis des yeux le tour de la pièce.

— Regardez donc dans ce fauteuil, là-bas, avec les magnolias dessus, dit-elle.

Elle ne regardait pas de ce côté si bien que je dus le trouver tout seul. Étonnant, le temps que cela me prit.

Il me tournait le dos. Je m'approchai doucement, vitesse réduite. Il faisait presque face au mur. Mais cela semblait quand même ridicule que je ne l'aie pas repéré en revenant du bar. À demi écroulé contre un bras du siège, la tête renversée en arrière. Ses yeux étaient entrouverts, comme le sont également les yeux en cette circonstance. Ils étaient fixés sur un point du plafond. La balle avait traversé la pochette de son veston croisé. Je restai encore un moment à observer son calme petit visage. Tout ce que j'avais fait ou omis de faire – en bien ou en mal – tout cela était autant de gaspillé.

Je revins m'asseoir près d'elle, les mains crispées sur mes rotules.

— Que vouliez-vous que je fasse ? dit-elle. Il a tué mon frère.

— Votre frère n'était pas un ange.

— Il n'avait pas besoin de le tuer.

— Quelqu'un avait besoin de le tuer – et vite.

Ses yeux s'agrandirent subitement.

— Depuis combien de temps connaissiez-vous l'existence de ces photos ? demandai-je.

— Des semaines, presque deux mois. J'en ai reçu une par la poste, deux jours après... après que nous avons déjeuné ensemble.

— Après que Stein a été descendu.

— Oui, naturellement.

— Que s'est-il passé après que vous avez reçu la photo ?

— Mon frère Orrin m'a téléphoné pour me dire qu'il avait perdu sa place et qu'il était sans le sou. Il voulait de l'argent. Il ne m'a pas parlé de la photo. Il n'avait pas besoin de m'en parler. Je savais qu'elle n'avait pu être prise qu'à un moment précis... (Elle fit un geste vague.) Pourquoi ne pas appeler la police et en finir ?

— Un instant. Et ensuite ? D'autres épreuves de la photo ?

— Une chaque semaine. Je les *lui* ai montrées. (Elle désigna le fauteuil.) Ça ne lui a pas plu. Je ne lui ai rien dit au sujet d'Orrin.

— Il a dû l'apprendre. Les gens de sa sorte trouvent toujours.

— Je suppose.

— Mais il ne savait pas où se cachait Orrin, sinon il n'aurait pas attendu tout ce temps. *Quand* l'avez-vous dit à Steelgrave ?

Elle détourna les yeux. Ses doigts pétrissaient son bras.

— Aujourd'hui, répondit-elle d'une voix lointaine.

— Pourquoi aujourd'hui ?

Sa gorge se contracta :

— Je vous en prie, cessez de me torturer avec toutes ces questions. Vous ne pouvez rien faire. Je croyais que vous pouviez quelque chose quand j'ai appelé Dolorès. Plus maintenant.

— Très bien. Mais il y a quelque chose que vous ne semblez pas comprendre. Steelgrave savait que notre photographe maître chanteur voulait de l'argent – beaucoup d'argent. Il savait que tôt ou tard il se découvrirait. C'est ce moment que Steelgrave attendait. Il n'attachait aucune importance à la photo elle-même, sauf par égard pour vous.

— Il l'a certainement prouvé, dit-elle avec lassitude.

— À sa façon, dis-je.

— Il a tué mon frère, dit-elle calmement, froidement. Il me l'a dit lui-même. Le gangster s'est révélé là tout entier. On rencontre de drôles de gens à Hollywood, vous ne trouvez pas ? – moi y compris.

— Vous lui étiez attachée, rétorquai-je sans ménagement.

Des taches rouges enflammèrent brusquement ses joues :

— Je ne suis attachée à personne ! Fini pour moi de m'attacher aux gens. (Elle eut un bref regard sur le fauteuil.) J'ai cessé de l'aimer hier soir. Il m'a questionnée à votre sujet : qui vous étiez, etc. Je le lui ai dit. Je lui ai dit aussi qu'il me faudrait admettre que je me trouvais à l'hôtel Van Nuys à l'heure où un mort y gisait étalé par terre.

— Vous alliez dire ça à la police ?

— J'allais le dire à Julius Oppenheimer. Il sait arranger ce genre de choses. Si Oppenheimer n'avait rien pu faire, j'étais finie pour le cinéma, dit-elle avec indifférence. Maintenant je suis finie sur toute la ligne.

Je pris une cigarette et l'allumai. Je lui en offris une. Elle la refusa. Je n'étais pas pressé. Le temps semblait n'avoir plus aucune emprise sur moi. Pas plus que tout le reste. J'étais rétamé.

— Je ne vous suis pas très bien, dis-je au bout d'un moment. Quand vous êtes allée au Van Nuys, vous ne saviez pas que Steelgrave était Weepy Moyer ?

— Non.

— Alors pourquoi y êtes-vous allée ?

— Pour racheter ces photos.

— Je ne saisis pas. Les photos ne pouvaient rien signifier pour vous. Vous déjeuniez simplement ensemble.

Elle me regarda fixement, cligna des yeux très fort, puis les rouvrit tout grands.

— Je ne vais pas me mettre à pleurnicher. Je ne savais pas, effectivement. Mais quand on l'a mis en prison, je me suis bien doutée qu'il avait quelque chose à cacher. Je me rendais compte qu'il avait trempé dans une combine plus ou moins louche, mais je ne savais pas qu'il était un assassin.

Je fis : « hum, hum », me levai et retournai au fauteuil. Elle me suivit des yeux. Je me penchai sur le cadavre de Steelgrave et tâtai son aisselle

gauche. Il y avait un revolver dans la gaine. Je n'y touchai pas. Je revins m'asseoir en face d'elle.

— Ça va coûter un tas de pognon, pour étouffer ça, dis-je.

Pour la première fois, elle sourit. Un très petit sourire, mais un sourire quand même.

— Je n'ai pas des tas de pognon, dit-elle. Alors, n'en parlons plus.

— Oppenheimer en a. Vous valez des millions pour lui, maintenant.

— Il ne courra pas le risque. De nos jours, le cinéma est en butte à trop d'attaques. Il encaissera le coup et n'y pensera plus dans six mois.

— Vous disiez tout à l'heure que vous vous adresseriez à lui ?

— Oui, si j'étais dans une salle histoire, mais sans avoir vraiment rien fait. Tandis que là, j'ai fait quelque chose.

— Et Ballou ? Voyons, pour lui aussi, vous valez de l'or ?

— Je ne vaud pas un clou pour qui que ce soit au monde. Laissez tomber, Marlowe. Vous êtes pétri de bonnes intentions, mais je connais ces gens-là.

— Autrement dit, c'est à moi qu'il incombe de régler cette histoire. Serait-ce pour ça que vous m'avez envoyé chercher ?

— Merveilleux, dit-elle. Arrangez les choses, mon chou. Et gratis.

Sa voix était redevenue grêle et artificielle.

Je vins m'asseoir près d'elle sur le canapé. Je lui pris le bras, tirai sa main de la poche de son manteau et la pris dans les miennes. Elle était presque glacée, malgré la fourrure.

Elle se retourna et me regarda au fond des yeux. Elle branla la tête.

— Croyez-moi, mon cher, je n'en vaud pas la peine... pas même pour coucher avec moi.

Je retournai sa main et l'ouvris. Ses doigts étaient contractés et résistaient. Je les ouvris un par un. Puis je lissai la paume.

— Dites-moi pourquoi vous aviez ce revolver sur vous.

— Le revolver ?

— Ne prenez pas le temps de réfléchir. Dites-le-moi tel quel. Vous aviez l'intention de le tuer ?

— Pourquoi pas ? Je croyais compter sur lui. C'est un peu prétentieux de ma part, j'imagine. Il s'est fichu de moi. On ne compte pas, pour les Steelgrave de ce monde. Pas plus désormais que pour les Mavis Weld. (Elle s'écarta de moi, souriant à peine.) Je n'aurais pas dû vous donner ce revolver. Si je vous tuais, je pourrais encore m'en sortir.

Je le lui tendis. Elle le saisit, fut debout en un clin d'œil, braqua l'arme sur moi. Le petit sourire las revint sur ses lèvres. Son doigt était ferme sur la gâchette.

— Visez haut, dis-je. J'ai mis ma cotte de mailles.

Elle laissa tomber le revolver le long de son corps et me considéra un moment. Puis elle le jeta sur le divan :

— Non, voyez-vous, le scénario ne me plaît pas. Ni le rôle. Je ne le sens

pas.

Elle se mit à rire, les yeux fixés à terre. La pointe de son soulier allait et venait sur le tapis.

— Nous avons très gentiment bavardé, mon chou. Maintenant, le téléphone est là-bas sur le bar.

— Merci. Vous connaissez le numéro de Dolorès ?

— Pourquoi Dolorès ?

Comme je n'avais pas l'air de savoir pourquoi, elle me le donna. J'allai au bar et composai le numéro. Je dus subir le petit numéro habituel : « Bonsoir – le Château Bercy – qui demande miss Gonzalès s'il vous plaît – un moment, je vous prie, bzz, bzz », puis une voix orageuse disant :

— Allô ?

— Ici Marlowe. Aviez-vous réellement l'intention de me faire poisser ?

Je crus l'entendre sursauter. Ou presque. Difficile d'entendre ça au téléphone. Pourtant, on a cette impression.

— *Amigo*, mais je suis bien contente d'entendre votre voix. Vraiment bien contente.

— Alors, c'est oui ou c'est non ?

— Mais euh... je ne sais pas. Ça me fait beaucoup de peine de penser que c'est possible. Je vous aime vraiment beaucoup.

— Ça ne va pas très bien dans le secteur.

— Est-il...

Un long silence.

— C'est le téléphone de l'immeuble. Il faut être prudent. Est-il là ?

— C'est-à-dire d'une certaine façon. Il est là sans y être...

Cette fois j'entendis, sans l'ombre d'un doute, une longue exhalaison qui était presque un sifflement.

— Qui y a-t-il d'autre ?

— Personne. Rien que moi et mon boulot habituel. Je voudrais vous demander quelque chose. C'est terriblement important. Dites-moi la vérité. D'où venait cet objet que vous m'avez remis ce soir ?

— Mais de lui. Il me l'a donné.

— Quand ?

— Dans la soirée. Pourquoi ?

— À quelle heure ?

— À six heures et quelques, je crois.

— Et pourquoi vous l'a-t-il donné ?

— Il m'a demandé de le lui garder. Il en porte toujours un sur lui.

— De le lui garder, pourquoi ?

— Il ne me l'a pas dit, *amigo*. C'était son genre. Il n'aimait guère s'expliquer.

— Et vous n'aviez rien remarqué d'anormal ? Au sujet de l'objet en question ?

— Mais... non. Je ne crois pas.

— C'est faux. Il avait servi et sentait la poudre brûlée. Et vous l'avez parfaitement remarqué.

— Voyons, je n'ai pas...

— Mais si, c'est comme ça. Vous vous en êtes étonnée. Vous ne teniez pas à le garder et vous ne l'avez pas gardé. Vous le lui avez rendu. De toute façon, vous n'aimez pas trimbaler ce genre d'objet.

Il y eut un long silence. Finalement, elle dit :

— Naturellement. Mais pourquoi voulait-il que ce soit moi qui l'aie ? En admettant que les choses se soient passées de cette façon...

— Il ne vous a pas dit pourquoi. Il a simplement essayé de vous refiler un feu et vous n'avez pas marché. Vu ?

— C'est ce que je devrais dire ?

— Si.

— Et en faisant cela, je ne risque rien ?

— Depuis quand avez-vous peur de courir un risque ?

Elle eut un petit rire :

— *Amigo*, vous me comprenez à merveille.

— Bonsoir !

— Un instant. Vous ne m'avez pas dit ce qui s'est passé.

— Je ne vous ai même pas téléphoné.

Je raccrochai et me retournai.

Debout, au milieu de la pièce, Mavis Weld m'observait.

— Vous avez votre voiture ? lui demandai-je.

— Oui.

— Alors, filez.

— Où ?

— Chez vous. Tout simplement.

— Vous n'arriverez pas à vous en tirer, dit-elle doucement.

— Vous êtes ma cliente.

— Je n'ai pas le droit de vous laisser faire. Je l'ai tué. Pourquoi seriez-vous entraîné dans ce gâchis, vous aussi ?

— Ne perdez pas de temps. Et quand vous partirez, prenez l'autre route. Pas celle par laquelle Dolorès m'a amené.

Elle me regarda droit dans les yeux et répéta d'une voix étranglée :

— Mais je l'ai tué.

— Je n'entends pas un mot de ce que vous dites.

Ses dents mordirent cruellement sa lèvre inférieure. Elle semblait à peine respirer. Elle était comme figée. Je m'approchai d'elle et touchai sa joue du bout du doigt. J'appuyai dessus très fort et regardai la tache blanche tourner en rouge.

— Si vous voulez savoir mes raisons, dit-je, ce n'est pas pour vous que je le fais. C'est pour les flics. Je n'ai pas joué le jeu très correctement dans toute cette histoire. Ils le savent. Et moi aussi. Je veux leur donner une occasion de se faire un peu de réclame.

— Comme s'ils avaient besoin de ça, dit-elle ; et faisant brusquement demi-tour, elle s'en alla.

Je la regardai passer la baie, attendant qu'elle se retourne. Mais elle disparut sans tourner la tête. Au bout d'un assez long moment, j'entendis un bourdonnement. Puis un bruit lourd et heurté – la porte du garage qui se relevait. Un moteur ronronna, dans le lointain.

Je portai le verre et la bouteille de cognac au bar, et enjambai le comptoir. Je rinçai le verre dans un petit bac et replaçai la bouteille sur l'étagère. Cette fois je découvris le système pour ouvrir la porte qui se trouvait dans le coin opposé au téléphone. Puis je m'en revins vers Steelgrave.

Je pris le revolver de Dolorès, l'essuyai, mis la crosse dans la petite main flasque, l'y maintins une seconde, puis la lâchai. L'arme tomba sur le tapis avec un son mat. La position semblait naturelle.

Ce n'était pas aux empreintes que je pensais. Il devait avoir appris depuis longtemps à ne pas les laisser sur une arme, quelle qu'elle fût.

Je me trouvais en face de trois revolvers. Je pris l'outil qu'il portait sur lui, et j'allai le déposer sur une étagère sous le comptoir, enveloppé dans une serviette. Je ne touchai pas au lüger. Restait l'autre automatique à crosse blanche. J'estimai la distance à laquelle il avait été abattu. Pas tout à fait à bout portant, mais presque. Je me mis à un mètre à peine de lui et tirai deux coups dans sa direction. Les balles allèrent se loger sagement dans le mur. Je tournai le fauteuil de façon qu'il fit face à la pièce. Je posai le petit automatique sur la housse d'une des tables à roulettes. Je tâtai le gros muscle sur le côté du cou qui est généralement le premier à se durcir. Je n'aurais pu dire si la rigidité avait commencé ou non. Mais la peau était déjà plus froide.

Il n'y avait pas une seconde à perdre.

M'emparant du téléphone, j'appelai la police de Los Angeles. Je demandai au standardiste de me passer Christy-French. Une voix de la brigade criminelle m'annonça qu'il était rentré chez lui et demanda de quoi il retournait. Je répondis que c'était une communication personnelle et qu'il attendait mon appel. On finit par me donner son numéro à contrecœur, non que cela eût la moindre importance, mais parce qu'à la police, on n'aime jamais donner de renseignements à personne.

Je fis le numéro et j'obtins une voix de femme que j'entendis ensuite crier son nom.

Il semblait calme et détendu.

— C'est Marlowe qui téléphone. Qu'est-ce que vous faites en ce moment ?

— Je lisais des illustrés à mon gosse. Il devrait être au lit. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous vous rappelez, au Van Nuys hier, vous avez dit qu'on pourrait se faire un ami, si on vous apportait des renseignements sur Weepy

Moyer ?

— Ouais.

— J'ai besoin d'un ami.

Il n'avait pas l'air très passionné.

— Et vous avez déniché quelque chose sur lui ?

— J'ai l'impression que c'est le même type : Steelgrave.

— Vous avez trop d'imagination, mon garçon. Nous l'avions mis à l'ombre parce que nous pensions comme vous. Mais ça a fini en queue de poisson.

— On vous avait prévenu. Mais si c'était Steelgrave qui s'était dénoncé lui-même ? Pour être en taule la nuit où Stein s'est fait descendre ?

— Vous rêvez tout haut... ou bien vous avez une preuve en main ?

Il avait l'air de se réveiller un peu.

— Quand un détenu sort avec l'autorisation du médecin de la prison, pouvez-vous vérifier ?

Il y eut un silence. J'entendis geindre un enfant qu'une voix de femme cherchait à raisonner.

— Ça s'est déjà vu, dit French pensivement. Je ne sais pas trop. Mais ça serait difficile à combiner de toute manière. Ou alors, il aurait soudoyé le gardien ?

— C'est ce que je pense.

— Bon. On verra ça demain matin. Rien d'autre ?

— Je suis à Stillwood Heights. Dans une grande baraque transformée en tripot, ce qui n'a pas l'air de plaire aux gens du quartier.

— J'ai entendu parler de ça. Steelgrave y est ?

— Oui. Je suis même seul avec lui.

Encore un silence. Le gosse brailla et je crus entendre un bruit de claques. Le gosse brailla plus fort. French se mit à vociférer contre lui.

— Dites-lui de venir me parler, dit-il enfin.

— Vous n'êtes pas très en forme, ce soir, Christy. Pourquoi voudriez-vous que je vous téléphone ?

— C'est vrai. Je suis idiot. Quelle est l'adresse ?

— Je ne sais pas. Mais c'est au bout de Tower Road dans Stillwood Heights, et le numéro de téléphone est Haaldale 9-5033. Je vous attends.

Le téléphone cliqueta et je raccrochai.

Je parcourus la maison en sens inverse, allumant un peu partout les lumières au passage.

Je rentrai tâter le revolver avec lequel je venais de tirer. Il était suffisamment froid.

Pas de sirène. Mais j'entendis le ronflement d'un moteur gravissant enfin la colline. Je sortis à leur rencontre, moi et mon rêve charmant.

Ils arrivèrent fermés, costauds, tranquilles, comme toujours et à leurs regards chargés d'attention, je les devinai prêts à ne rien croire et à tout suspecter.

— Joli coin, dit French. Où est le client ?

— À l'intérieur, dit Beifus sans attendre ma réponse.

Ils traversèrent la pièce sans se hâter et se postèrent devant lui, solennels.

— M'a tout l'air d'être mort, hein ? dit Beifus, ouvrant le feu.

French se baissa pour ramasser le revolver qui gisait sur le plancher et le prit entre le pouce et l'index par la garde. Il eut un coup d'œil en biais, et pointa le menton. Beifus s'empara de l'autre revolver à poignée d'os en introduisant un crayon dans le canon.

— Les empreintes sont toutes en place, j'espère ! lança Beifus.

Il renifla.

— Eh ! eh ! ce petit-là n'a pas mal travaillé. Comment est le tien, Christy ?

— Il a servi aussi, dit French.

Il le sentit une seconde fois.

— Mais ça fait déjà un bout de temps.

Il sortit une lampe électrique de sa poche et éclaira le canon :

— Quelques heures, conclut-il.

— À Bay City, dans une maison de Wyoming Street, précisai-je.

Il alla poser le revolver sur la housse de la grande table à côté de l'autre.

— Tu ferais bien de les étiqueter tout de suite, Fred. Ils sont jumeaux. Et nous signerons tous deux les cartons.

Beifus approuva et fureta dans ses poches. Il en extirpa deux étiquettes à œillets, de ces trucs que les flics trimbalent toujours sur eux.

French se retourna vers moi.

— Et maintenant, cessons de faire des suppositions. Dites-nous ce que vous savez.

— Une fille que je connais m'a passé un coup de fil ce soir, pour me dire qu'une de mes clientes était en danger ici – à cause de lui.

Je désignai du menton le mort dans son fauteuil.

— Et elle m'a conduit ici. Nous sommes passés par le barrage d'en bas. Plusieurs personnes nous ont vus. Après m'avoir laissé derrière la maison, elle est rentrée chez elle.

— Et cette jeune personne possède un nom ? demanda French.

— Dolorès Gonzalès. Elle habite au Château Bercy. Dans l'avenue Franklin. Elle fait du cinéma.

— Oh ! Oh ! fit Beifus en roulant des yeux.

— Et qui est cette cliente ? Toujours la même ? demanda French.

— Non. Quelqu'un de tout à fait différent.

— Elle a un nom ?

— Pas encore.

Ils me dévisagèrent, l'expression dure et tendue. La mâchoire de French se crispa brusquement, faisant saillir des nœuds de muscles de chaque côté de ses joues.

— On a choisi un nouveau style, hein ? dit-il doucement.

— Il faut arriver à un accord concernant la publicité qui sera donnée à cette affaire, dis-je. Le procureur devrait y consentir. Beifus repartit :

— Vous ne connaissez pas le procureur, Marlowe. Il adore la publicité. Comme moi les petits pois.

— Alors, elle n'a pas de nom.

— Il y a des douzaines de façons de l'obtenir, mon petit, intervint Beifus. Pourquoi vous entêter ? Cela complique les choses pour tout le monde.

— Pas de publicité, dis-je, tant que les poursuites ne seront pas effectivement engagées.

— Ça ne vous avancera à rien, Marlowe.

— Mais, bon dieu, cet homme a tué Orrin Quest. Prenez ce revolver et comparez-le avec les balles qui ont abattu Quest. Accordez-moi ça avant de m'acculer à une situation impossible.

— Je ne vous accorderais même pas le vieux bout d'une allumette flambée, dit French.

Je ne pipai pas. Il fixait sur moi un regard haineux. D'un ton menaçant, il me demanda la bouche râpeuse :

— Vous étiez là quand il a écopé ?

— Non.

— Qui s'y trouvait ?

— Lui, dis-je, regardant le cadavre.

— Et encore qui ?

— Je ne veux pas vous mentir. Et vous ne me ferez pas dire ce que je suis décidé à ne pas dire – si vous n'acceptez pas les conditions que je viens de vous fixer. J'ignore qui était là quand il a écopé.

— Qui se trouvait ici quand vous êtes entré ?

Je ne répondis rien. Il tourna lentement la tête et dit à Beifus :

— Passe-lui les menottes.

Beifus hésita. Puis il sortit de la poche gauche de son pantalon une paire de menottes et s'approcha de moi :

— Mettez vos mains derrière le dos, fit-il d'un ton gêné.

J'obéis. Il boucla les menottes. Alors French s'approcha lentement et se posta devant moi. Ses yeux étaient mi-clos. Ses paupières avaient cette teinte grisâtre que provoque la fatigue.

— J'ai à vous dire deux ou trois choses, commença-t-il, et qui ne sont pas faites pour vous plaire.

Je gardai le silence.

French enchaîna :

— C'est comme ça, mon vieux. Nous sommes des flics et personne ne peut nous blairer. Comme on n'a pas assez d'embêtements, il faut encore qu'on vous ait, vous. Comme si on n'était pas déjà assez ballottés entre le coroner et ses services, le Conseil municipal et sa mafia ; le Commissaire de jour et le Commissaire de nuit, la Chambre de commerce et monsieur le Maire dans son bureau à lambris dorés, quatre fois plus grand à lui tout seul que les trois pièces dégueulasses dont dispose tout le personnel de la brigade criminelle. Comme si on n'avait pas eu cent quatorze assassinats à débrouiller l'année dernière, dans trois pièces qui n'ont pas seulement assez de chaises pour que la brigade de service puisse s'y asseoir. On passe sa vie à retourner des dessous crasseux, à renifler des vieux chicots. On grimpe des escaliers sombres pour aller cueillir des sacs à vin qui brandissent des revolvers et on n'arrive pas toujours jusqu'en haut. Pendant ce temps-là, notre femme nous attend pour se mettre à table ; elle nous attend ce soir-là, et tous les soirs suivants... C'est fini, nous ne rentrerons plus jamais à la maison. Mais les soirs où *on* rentre, on est tellement claqués qu'on ne peut ni manger, ni dormir, ni même lire les conneries que les journaux racontent sur nous. Alors on reste étendus dans le noir, au fond d'une maison sordide, dans un quartier sordide, à écouter les pochards qui se marrent au bistrot du coin. Et juste au moment où on va enfin sombrer dans le sommeil, c'est le téléphone qui sonne et il faut se lever pour remettre ça. Jamais rien de ce qu'on fait n'est bien, jamais. Pas une seule petite fois. Si on obtient des aveux, c'est qu'on les a extorqués de force et, en plein tribunal, un margoulin d'avocat vient nous traiter de Gestapo et se foutre de notre gueule parce qu'on est quelquefois brouillés avec la grammaire. À la première erreur, on nous recolle à la circulation. Alors on passe les bons petits soirs d'été à ramasser les poivrots dans le ruisseau, à se faire engueuler par les putains et à délester de leurs couteaux les métèques en chemises à carreaux. Mais tout ça ne suffit pas à notre bonheur. Il faut encore que vous soyez là.

Il s'arrêta pour reprendre haleine. Son visage luisait un peu. Il pencha le buste en avant.

— Il faut qu'on vous ait sur le dos, reprit-il. Il faut qu'on ait des salopards à licence privée qui ne disent pas ce qu'ils savent, qui s'en vont fouiner partout et remuer la poussière pour qu'à nous il ne reste plus qu'à l'avalier, qui escamotent les pièces à conviction et fabriquent des mises en scène insuffisantes pour tromper un môme de deux ans. Et si je vous disais que vous êtes le plus beau salaud des gars qui s'occupent de ce qui ne les regarde pas, hein, mon vieux ?

— Vous cherchez à me froisser ? lui demandai-je.

Il se redressa :

— Froisser est peu dire !

— Il y a du vrai dans votre laïus. N'importe quel privé essaie de jouer au plus malin en face de la police officielle. Parfois on ne sait plus lequel des deux mène le jeu. Parfois il tombe dans un guêpier sans l'avoir cherché, mais il est trop tard pour dire puce, que ça lui plaise ou non. Il aimerait mieux recommencer la partie et garder une chance de gagner sa croûte !

— Votre licence est liquidée, coupa French. À la minute. C'est un problème qui n'a plus à vous tracasser.

— Elle sera liquidée quand la commission qui me l'a donnée le dira. Pas avant.

Beifus intervint et demanda d'une voix calme :

— Continuons ce que nous avons à faire, Christy. Pour le reste, on a le temps.

— C'est ce que je fais, dit French. À ma façon. Ce coco-là n'a pas encore vidé son sac. J'attends qu'il s'exécute. Il n'est jamais à court de répliques. Vous n'allez pas me faire croire que je vous ai cloué le bec, Marlowe ?

— Vous êtes un vrai bourreau, ce soir. Vous voulez ma peau, mais pour ça, il vous faut un motif. Et vous attendez que je vous le procure.

— Ça se pourrait, dit-il entre ses dents.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Je ne me vois pas tombant aussi bas.

Il se passa la langue sur les lèvres. Sa main droite pendait le long de son corps. Il serrait et desserrait le poing d'un geste machinal.

— Ça va, Christy, dit Beifus. Laisse tomber.

French ne bougeait pas. Beifus vint se mettre entre nous. French lança :

— Tire-toi de là, Fred.

— Non.

French arrondit le poing et le frappa d'un coup sec à l'angle de la mâchoire. Beifus recula en titubant et me heurta au passage. Ses genoux vacillèrent. Il se pencha en avant et toussa. Puis il secoua lentement la tête, toujours plié en deux. Après quelques instants, il se redressa avec un grognement. Se retournant vers moi, il grimaça un sourire :

— Un nouveau genre de passage à tabac, me dit-il. C'est les flics qui se cognent dessus et le suspect avoue, terrorisé par un tel spectacle.

Il se passa la main sur la mâchoire. Ça commençait déjà à enfler. Il souriait, mais son regard était encore mal assuré. French, rivé au sol, se taisait.

Beifus tira de sa poche un paquet de cigarettes et en prit une qu'il offrit à French. French regarda la cigarette, regarda Beifus.

— Dix-sept ans que ça dure, dit-il. Ma femme aussi, elle me déteste.

Il leva la main et appliqua une petite tape sur la joue de Beifus. Celui-ci garda le sourire.

French lui demanda :

— C'est toi que j'ai frappé, Fred ?

— Non, personne ne m'a frappé, Christy. Je ne me souviens de rien.

French reprit :

— Ôte-lui les menottes et conduis-le à la voiture.

Il est en état d'arrestation. Attache-le à la barre si tu crois que c'est nécessaire.

— D'accord.

Beifus passa derrière moi. Les menottes se détachèrent.

— En route, mon garçon ! ajouta-t-il.

Je n'ai jamais su son nom, mais il était de dimensions plutôt réduites pour un flic. Pourtant, il devait bien être de la police, puisqu'il se trouvait là. De plus, lorsqu'il se penchait pour prendre une carte sur la table, j'apercevais la gaine pendue sous son aisselle et la crosse d'un 38 automatique de la police.

Il n'était pas loquace, mais, quand il parlait, il avait une voix agréable, une voix d'eau vive. Et son sourire semblait réchauffer la pièce.

— Quel jeu ! dis-je en le regardant par-dessus les cartes.

Nous faisons une patience. Ou plus exactement, c'est ce qui l'occupait, lui. Pour moi, je me contentais de l'observer, de regarder ses petites mains nettes et soignées aller et venir sur la table, prendre une carte et la soulever délicatement pour la poser ailleurs.

Il sourit et posa un neuf rouge sur un dix noir.

— Que faites-vous de vos heures de loisir ? lui demandai-je.

— Pas mal de piano. J'ai un Steinway de concert. Surtout du Mozart et du Bach. Je suis un peu vieux jeu. La plupart des gens les trouvent assommants. Moi pas.

Il était cinq heures et demie environ et le ciel, derrière la fenêtre grillagée, commençait à pâlir.

— Fatigué ? demanda-t-il.

— Pompé.

— Vous ne devriez pas vous embarquer dans des histoires aussi dangereuses. Je n'en vois vraiment pas l'intérêt.

— Pas d'intérêt à tuer un homme ?

Il me gratifia de son chaud sourire :

— Vous n'avez sûrement tué personne.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Le bon sens, et une certaine expérience que j'ai acquise ici, à voir des gens.

— En somme, le métier vous plaît.

— Oui, à cause du travail de nuit. Cela me permet de consacrer mes journées à la musique. Voilà douze ans que je suis à ce régime. J'en ai vu défiler, je vous assure, et des pas ordinaires.

Il sortit un as : juste à temps : nous allions être coincés.

— Vous avez recueilli beaucoup d'aveux ?

— Ce n'est pas ma partie, dit-il. Je ne fais que préparer le terrain.

— Pourquoi me le révéler ?

Il se renversa en arrière et tapota une carte sur le bord de la table.

— Je ne révèle rien du tout. Il y a longtemps que nous savons à quoi nous en tenir à votre sujet.

— Alors pourquoi me garde-t-on ici ?

Il ne me répondit pas et regarda la pendule accrochée au mur.

— Je crois qu'on pourrait demander quelque chose à manger, maintenant.

Il se leva, alla entrouvrir la porte, dit à voix basse quelques mots à quelqu'un qui se tenait dans le couloir. Puis il revint s'asseoir et examina le jeu.

— Rien à faire, dit-il. Encore trois coups et nous sommes bloqués. Vous êtes d'accord, on recommence tout ?

— Oh ! Moi j'aurais été entièrement d'accord pour ne pas commencer du tout. Je ne joue pas aux cartes. Pour moi, ce sont les échecs.

Il m'adressa un regard surpris :

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Moi aussi j'aurais bien préféré jouer aux échecs !

— Ce qui me plairait par-dessus tout, c'est un café bouillant, noir et amer comme tous les diables.

— Vous allez en avoir tout de suite. Mais je ne vous promets pas qu'il sera conforme à votre ordinaire.

— Oh ! moi je mange n'importe où... Alors, si je ne l'ai pas tué, qui est l'assassin ?

— Ma foi, c'est bien ce qui les tracasse.

— Ils devraient être contents qu'on l'ait descendu.

— Ils doivent l'être, dit-il. Mais ils n'aiment pas la façon dont ça s'est fait.

La porte s'ouvrit et un flic en uniforme entra avec un plateau.

Je partageai avec lui l'assiette de singe et le café bien chaud, mais trop faible. Et bientôt le jour parut.

À huit heures un quart, Christy-French entra et sans bouger me toisa, le chapeau rejeté en arrière, de grands cernes sous les yeux.

Je cherchai du regard le petit bonhomme qui m'avait tenu compagnie. Il n'était plus là. Les cartes avaient, elles aussi, disparu. Il ne restait plus qu'une chaise soigneusement poussée contre la table et sur le plateau la vaisselle dont nous nous étions servis. L'espace d'un instant, je fus pris de panique.

Alors, Christy-French passa derrière la table, tira la chaise, s'assit et s'accouda, le menton dans la main. Il ôta son chapeau, ébouriffa ses cheveux, puis posa sur moi des yeux froids et moroses. J'étais revenu dans Flic-Ville.

— Le procureur veut vous voir à neuf heures, dit-il. Après ça, vous pourrez rentrer chez vous, je pense. Du moins s'il ne décide pas de vous coller une inculpation sur le dos.

— Vous avez pincé Lagardie ? demandai-je.

— Non. Cependant, vous avez raison, il est bien médecin (son regard rencontra le mien), et il a exercé à Cleveland.

— Tout ça s'arrange trop bien, ça ne me plaît pas.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Le jeune Quest veut faire chanter Steelgrave. Et par une coïncidence miraculeuse, il tombe sur le seul type de Bay City qui soit capable de prouver l'identité de Steelgrave. Vraiment, ça m'a l'air quand même trop facile.

— Est-ce que vous n'oubliez rien ?

— Je suis tellement fatigué que j'oublierais bien mon nom. Quoi donc ?

— C'est comme moi, répliqua French. Mais *quelqu'un* lui avait certainement dit qui était Steelgrave. Quand la photo a été prise on n'avait pas encore descendu Moe Stein. Si bien que la photo ne servait à rien. À moins que quelqu'un n'ait connu son identité véritable.

— Miss Weld était au courant, je crois. Et Quest était son frère.

— Vous n'y êtes pas, mon vieux, me répondit-il avec un sourire las. Comment aurait-elle aidé son frère à faire chanter son ami, c'est-à-dire, par contrecoup, elle-même ?

— Oh ! je donne ma langue au chat. La photo a peut-être été un simple coup de veine. D'après son autre sœur – ma cliente – il adorait choper les gens à l'improviste. Moins c'était préparé, plus il était content. Vous auriez pu le pincer pour chantage s'il avait vécu assez longtemps.

— Pour meurtre, dit French d'un ton indifférent.

— Ah ?

— En fait, Maglashan avait bien trouvé le pic à glace. Mais il n'a pas voulu vous le dire.

— Ça ne serait pas une preuve suffisante. Il doit y avoir autre chose.

— Oui, mais c'est une impasse. Clausen et Mileaway Martston avaient tous deux un casier judiciaire. Quest est mort, mais sa famille est respectable. Il avait de mauvais penchants et il est tombé dans un milieu néfaste. Aussi, pourquoi compromettre sa famille, rien que pour prouver l'habileté de la police ?

— C'est chic de votre part. Et Steelgrave ?

— Ça n'est plus de mon ressort.

Il se prépara à se lever.

— Quand un gangster se fait régler son compte, combien de temps dure

l'enquête ?

— Aussi longtemps que les journaux s'y intéressent, dis-je. Mais là il y a une question d'identité à éclaircir.

— Non.

Je le regardai avec stupeur.

— Comment non ?

— Non. Nous sommes sûrs.

Il se leva et se passa les doigts dans les cheveux. Il rectifia sa cravate et remit son chapeau. Du bout des lèvres il laissa tomber :

— Tout à fait entre nous, on n'en a jamais douté. Seulement, on n'a jamais pu lui mettre le grappin dessus.

— Merci, dis-je. Je garderai ça pour moi. Et les revolvers ?

Il se taisait, fixant le bois de la table. Enfin ses yeux se levèrent lentement sur moi :

— Ils appartenaient tous les deux à Steelgrave. Et qui plus est, il avait un port d'arme, que lui avait délivré le shérif d'un autre comté. Ne me demandez pas pourquoi. L'un d'eux – il fit une pause et contempla le mur par-dessus ma tête – c'est l'un d'eux qui a tué Quest... et c'est celui-là qui avait abattu Stein.

— Lequel ?

Il eut un faible sourire.

— Ce serait bien le diable si l'expert en balistique les confondait et qu'on ne parvienne pas à le savoir.

Il attendit ma réponse. Mais je n'avais rien à dire. Il fit un geste de la main.

— Allons, au revoir. Toute animosité personnelle mise à part, j'espère que le procureur va vous passer un savon soigné.

Il se retourna et sortit.

On passe une double porte battante. De l'autre côté, on trouve un bureau de renseignements avec l'habituelle femme sans âge qui officie.

Au bout des cabines, une porte annonçait : M. LE PROCUREUR SEWEL ENDICOTT. Après avoir frappé, j'entrai dans une vaste pièce d'angle. Assez agréable, meublée à l'ancienne mode, avec des fauteuils de cuir noir et les portraits des précédents procureurs et gouverneurs accrochés aux murs. Sur une haute étagère un ventilateur ronronnait.

Assis à un bureau de bois sombre, Sewel Endicott, me voyant entrer, me désigna un siège en face de lui. Il était mince et basané, avec des cheveux noirs et touffus et de longs doigts délicats.

— C'est vous, Marlowe ? dit-il d'une voix où pointait l'accent traînant du Sud.

Je ne pensais pas qu'il eût vraiment besoin d'être renseigné sur ce point. J'attendis donc la suite.

— Vous êtes dans de sales draps. Vous ne vous en tirerez pas facilement. Vous êtes accusé d'avoir supprimé une pièce à conviction utile

à la solution d'un meurtre. Ce qui constitue une entrave à l'action de la justice. Cela pourrait vous mener devant les tribunaux.

— Quelle pièce à conviction ? demandai-je.

Il prit une photo sur son bureau et fronça le sourcil. Je jetai un coup d'œil sur les deux autres personnes qui se trouvaient dans la pièce. Elles étaient assises côte à côte. L'une d'elles était Mavis Weld. Elle portait ses lunettes noires à large monture blanche. Je ne pouvais voir ses yeux mais j'eus l'impression qu'elle me regardait. Elle ne sourit pas, elle n'eut pas un geste.

Le personnage qui se tenait près d'elle portait un costume de flanelle gris perle fleuri d'un œillet plus gros qu'un dahlia. Il fumait une cigarette à initiales dont il secouait la cendre par terre, faisant fi du cendrier à pied placé près de son coude. J'avais déjà vu sa photo dans les journaux. C'était Lee Farrel, un des avocats les plus en vue et les plus bagarreurs de la région. Il avait des cheveux blancs, mais son regard restait alerte et plein de vie. Il avait un teint extrêmement hâlé. Et l'allure d'un gars dont la poignée de main devait bien coûter mille dollars.

Endicott se renversa en arrière, et ses longs doigts pianotèrent sur le bras de son fauteuil. Il se tourna vers Mavis Weld avec une déférence polie.

— Vous connaissiez bien Steelgrave, miss Weld ?

— Intimement. Il était tout à fait charmant, à sa manière. Je peux à peine croire...

Elle s'interrompit et haussa les épaules.

— Êtes-vous prête à déclarer sous la foi du serment quand et à quel endroit cette photo a été prise ?

Il retourna la photo et la lui montra.

Farrel dit d'un ton détaché :

— Un instant. Est-ce la pièce à conviction que M. Marlowe est censé avoir supprimée ?

— C'est moi qui dirige l'interrogatoire, répliqua vertement Endicott. Farrel sourit.

— Enfin, au cas où la réponse serait oui, cette photo ne prouve rien.

Endicott dit doucement :

— Voulez-vous répondre à ma question, miss Weld ?

Elle répondit sans se troubler :

— Non, monsieur Endicott, je ne pourrais dire sous la foi du serment quand cette photo a été prise ni à quel endroit. J'ignorais son existence.

— Je vous demande simplement de la regarder, suggéra Endicott.

— Et moi je sais ce que ça me rapportera de la regarder, répliqua-t-elle.

J'eus un sourire. Farrel me fit un clin d'œil. Endicott intercepta mon sourire.

— Qu'y a-t-il de si comique ? me lança-t-il.

— J'ai été debout toute la nuit. Ma figure fait des faux plis.

Il me jeta un regard sévère et se tourna de nouveau vers Mavis Weld.

— Voudriez-vous développer votre pensée, miss Weld ?

— On m'a photographiée très souvent, monsieur le procureur. Dans des quantités d'endroits avec des quantités de gens. J'ai déjeuné, j'ai dîné aux Danseurs très fréquemment, soit avec M. Steelgrave, soit avec d'autres amis. Je ne sais ce que vous désirez que je vous dise.

Farrell intervint d'un ton conciliant :

— Si je comprends bien votre idée, vous voudriez le témoignage de miss Weld pour vous servir de cette photo comme pièce à conviction. Dans quel genre de procédure ?

— Ceci est mon affaire, répondit sèchement Endicott. On a tué Steelgrave, hier soir, d'un coup de revolver. Il se pourrait que ce soit une femme. Il se pourrait même que ce soit miss Weld. Je regrette d'avoir à le dire, mais cela me semble inévitable.

Mavis Weld baissa les yeux et se mit à tortiller un de ses gants blancs entre ses doigts.

— Bon. Imaginons une procédure, dit Farrel, dans laquelle cette photo figure comme pièce à conviction – en admettant que vous puissiez l'introduire. Mais cela vous est impossible. Et miss Weld ne le fera pas pour vous. Tout ce qu'elle sait de cette photo, c'est ce qu'elle y voit en la regardant. Ce que n'importe qui peut y voir. Vous seriez donc obligé de produire un autre témoin qui, sous la foi du serment, puisse certifier où, quand et comment elle a été prise. Sinon, je ferais opposition, si je me trouvais être l'avocat de la défense. Je pourrais même produire des experts pour jurer que la photo était truquée.

— Je n'en doute pas, répondit sèchement Endicott.

— La seule personne qui pourrait l'introduire comme pièce à conviction est celle qui l'a prise, continua Farrel d'une voix froide et posée. Je crois comprendre qu'elle est morte. Et même c'est pour cela qu'on l'a tuée, si je comprends bien.

Endicott intervint :

— Cette photo suffit à prouver qu'un certain jour bien précis, Steelgrave n'était pas en prison, et de ce fait n'avait pas d'alibi pour l'assassinat de Stein.

— Elle constitue une preuve, si vous la produisez comme telle, Endicott. Je ne vais tout de même pas vous apprendre la loi ! Laissons cette photo de côté. Elle ne prouve strictement rien. Aucun journal n'oserait l'imprimer, à moins qu'il ne tienne à se mettre sur le dos un procès en diffamation d'un million de dollars. Aucun juge ne la retiendrait, parce que personne ne peut la transformer en pièce à conviction. Donc si c'est cette preuve que Marlowe a supprimée, il n'a supprimé aucune preuve au sens légal du mot.

— Mon intention n'était pas de poursuivre Steelgrave pour meurtre, répliqua froidement Endicott. Mais je cherche à savoir qui l'a tué. La police, si fantastique que cela puisse vous paraître, désire aussi le savoir. J'ose espérer qu'une telle curiosité ne vous offusque pas.

— Rien ne m'offusque, lança Farrel. C'est pourquoi je suis avocat. Êtes-vous certain que Steelgrave ait été assassiné ?

Endicott le regardait, ahuri. Très à l'aise, Farrel poursuivît :

— Si j'ai bien compris, on a retrouvé deux revolvers, qui appartenaient tous deux à Steelgrave ?

— Qui vous l'a dit ? demanda vivement Endicott.

Il se pencha en avant, le sourcil froncé.

Farrel laissa tomber sa cigarette dans le cendrier à pied et haussa les épaules.

— Voyons, ces choses-là se savent toujours. C'est avec un de ces revolvers qu'on a abattu Quest, et aussi Stein. L'autre est celui qui a tué Steelgrave. À bout portant, d'ailleurs. J'admets que ces messieurs n'ont pas l'habitude d'en finir de cette manière. Mais c'est quand même dans les choses possibles.

Endicott dit gravement :

— Sans aucun doute. Merci de me l'avoir suggéré. Seulement, il se trouve que c'est faux.

Farrel eut un petit sourire et se tut. Endicott se tourna lentement vers Mavis Weld.

— Miss Weld, ce cabinet – ou du moins son titulaire – n'estime pas nécessaire de se faire de la publicité aux dépens de personnes auxquelles la diffusion de certaines affaires risque d'être fatale. Si l'instruction le justifie, il m'appartient de décider si quelqu'un doit être inculpé et poursuivi pour l'un de ces assassinats. Mais je n'ai aucune raison de ruiner votre carrière. Vous avez eu la malchance ou la regrettable faiblesse de vous lier avec un homme qui a évité toutes les condamnations et tous les soupçons, mais qui, néanmoins, a naguère fait partie d'une bande d'assassins. Mais ce n'est pas suffisant pour que je désire vous compromettre. Je ne crois pas que vous ayez été tout à fait sincère avec moi au sujet de cette photographie ; cependant, pour cette fois, je n'insisterai pas davantage. Il serait oiseux de vous demander si vous avez tué Steelgrave. Mais je vous demande de me dire si vous possédez la moindre preuve permettant d'établir qui a pu, ou aurait pu, l'avoir tué.

Farrel dit vivement :

— Une *preuve*, miss Weld. Et non pas un simple soupçon.

Elle regarda Endicott bien en face :

— Non.

Il se leva et s'inclina.

— Ce sera tout pour l'instant. Merci d'être venue.

Farrel et miss Weld se levèrent. Je ne bougeai pas. Farrel demanda encore :

— Vous comptez donner une conférence de presse ?

— Je vous en laisse le soin, cher ami. Vous avez été toujours très habile avec les journalistes.

Farrel salua et alla ouvrir la porte. Ils sortirent tous deux. Elle eut l'air de passer sans me voir, mais je sentis un frôlement sur ma nuque. Probablement un simple hasard. Sa manche.

Endicott attendit que la porte se fût refermée pour se tourner vers moi.

— Farrel vous représente-t-il ? J'ai oublié de le lui demander.

— Je n'ai pas les moyens de me l'offrir. Aussi suis-je vulnérable.

Il eut un mince sourire.

— Je les laisse me damer le pion, après quoi je sauve ma dignité en vous tombant dessus, hein ?

— Je ne peux guère vous en empêcher.

— Vous n'êtes pas précisément fier de la façon dont vous avez mené les choses, n'est-ce pas, Marlowe ?

— J'étais parti du mauvais pied. Après cela, il a bien fallu que j'encaisse les coups.

— Mais n'avez-vous pas conscience du respect que vous devez aux autorités ?

— Oui... si les autorités étaient toutes comme vous.

Il passa ses longs doigts dans son épaisse tignasse noire.

— À cela, je pourrais vous répondre de longs discours. Mais ils reviennent à peu près tous à ceci : l'autorité suprême, c'est le citoyen lui-même. Dans notre pays on n'est pas encore arrivé à comprendre cela. On considère l'autorité comme une ennemie. Nous sommes une nation qui hait les flics.

— Vous aurez du mal à changer ça, d'un côté comme de l'autre.

Il se pencha et appuya sur un bouton.

— Oui, dit-il posément. Mais il faut bien que quelqu'un commence. Merci d'être venu.

Rasé de frais après un second petit déjeuner, je me fis un peu moins l'effet de la caisse à sciure de la chatte. Je montai au bureau, reconnaissant dès l'entrée son odeur de renfermé. J'ouvris la fenêtre et ce fut le parfum de friture du bistrot voisin qui me sauta au nez. Je m'assis à ma table et sentis sous mes doigts la rugosité de la poussière accumulée... Je bourrai ma pipe, l'allumai, me calai dans mon fauteuil et fis du regard l'inspection des lieux.

— Et voilà ! dis-je.

C'est au mobilier que je parlais : aux trois fichiers verts, au tapis râpé, au fauteuil en face de moi, au plafonnier qui, depuis six mois, contenait toujours ses trois papillons morts. Je m'adressais à la vitre en verre dépoli, à la boiserie barbouillée de crasse, au plumier qui trônait sur le bureau, à mon vieux téléphone qui n'en pouvait plus. Je m'adressais aux écailles d'un crocodile, d'un crocodile du nom de Philip Marlowe, détective privé de notre active petite ville. Ce n'est pas un aigle, mais il est bon marché. Tel il a commencé et tel il finira, sinon pire.

Je me baissai pour prendre la bouteille d'Old Forester et la posai sur le bureau. Il en restait environ un tiers. De l'Old Forester. Qui t'a donné ça, mon vieux ? C'est de la camelote à étiquette verte, ce truc-là. Bien au-dessus de tes moyens. Ce doit être un client. J'ai eu une cliente naguère...

Et du coup, je repensai à elle. Il faut croire que mes pensées ont plus de pouvoir que je ne le soupçonne : le téléphone se mit à sonner et la drôle de petite voix nette m'annonça absolument comme si elle m'appelait pour la première fois :

— Je suis dans la cabine téléphonique d'en bas. Si vous êtes seul, je monte.

— D'accord.

— Vous devez être furieux contre moi ?

— Je ne suis furieux contre personne. Mais je suis bien fatigué.

— Oh ! ça, je m'en doute, dit la petite voix aigrette. Mais je monte quand même. Que vous soyez furieux, ça m'est bien égal.

Elle raccrocha. Je débouchai la bouteille d'Old Forester et la reniflai. J'eus un frisson. Vu. Chaque fois que je ne peux respirer du whisky sans frissonner, c'est que ça va mal.

Je remis la bouteille en place et j'allai ouvrir le verrou de la porte de communication. Puis j'entendis son trottement le long du vestibule. J'aurais reconnu n'importe où ces petits pas pressés. J'ouvris la porte et elle vint à moi, d'un air timide.

— C'est moi, dit-elle. Je rentre à la maison.

Elle me suivit dans mon antre et s'assit d'un petit air guindé. Je m'assis

à ma place habituelle et la regardai.

— Vous rentrez à Manhattan ? dis-je. Ça m'étonne qu'on vous y autorise.

— Peut-être faudra-t-il que je revienne.

— En aurez-vous les moyens ?

Elle eut un petit rire bref, à moitié embarrassé.

— Je n'arrive pas à me rappeler si je vous ai rendu ces vingt dollars ou non, commençai-je. Nous n'avons cessé de nous les repasser, si bien que je ne sais plus où nous en sommes.

— Oh ! vous me les avez rendus, dit-elle. Merci.

— Bien sûr !

— Je ne me trompe jamais, question argent. Vous allez bien ? Ils vous ont fait mal ?

— La police ? Non. Ç'a été aussi pénible que de cracher en l'air.

Elle parut sincèrement surprise. Puis ses yeux s'allumèrent.

— Vous devez être terriblement brave, dit-elle.

— Oh ! j'ai eu du pot, c'est tout.

Je pris un crayon et en tâtai la pointe. Une excellente pointe, si jamais quelqu'un avait l'idée d'écrire avec. Moi pas. Je glissai le crayon sous la bride de son sac et l'attirai vers moi.

— Ne touchez pas à mon sac, dit-elle vivement en tendant la main pour le reprendre.

Je lui fis un sourire et le mis derrière mon dos.

— C'est un si gentil petit sac, qui vous ressemble tellement.

De nouveau, elle s'abandonna dans son fauteuil. Il y avait une vague lueur d'inquiétude au fond de ses yeux mais elle sourit.

— Et vous trouvez que je suis gentille, Philip ? Je n'ai pourtant rien d'extraordinaire.

— Ce n'est pas mon avis.

— Vrai ?

— Fichtre non. Je trouve que vous êtes une des filles les plus étonnantes que j'aie jamais rencontrées.

Je balançai le sac par la bride et le posai sur le coin du bureau. Elle le suivit furtivement des yeux, mais se lécha la lèvre et continua de sourire.

— Et je parie que vous en avez connu des tas, dit-elle. Pourquoi... (elle baissa les yeux et recommença son manège sur le rebord de la table) pourquoi ne vous êtes-vous jamais marié ?

Je pensai à toutes les réponses qu'on peut faire à cette question. À toutes les femmes que j'avais aimées assez pour ça. Enfin, pas à toutes. À quelques-unes seulement.

— Je crois savoir pourquoi, répondis-je. Mais ça aurait l'air trop vieux jeu. Enfin quoi, celles que j'aimerais épouser, je n'ai pas ce qu'il leur faut. Quant aux autres, on n'a pas besoin de les épouser. On les séduit... quand ce n'est pas elles qui prennent les devants.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous êtes abominable, quand vous dites des choses comme ça.

— Il en est de même pour certaines filles bien. Non pas ce que vous venez de dire, mais ce que j'ai dit. Vous-même, vous n'auriez pas été si difficile à avoir.

— Je vous défends de parler comme ça.

— C'est vrai, ou pas ?

Elle baissa les yeux sur le bureau.

— Je voudrais que vous m'expliquiez, fit-elle lentement, ce qui a pu se passer pour Orrin. Je n'arrive pas à comprendre.

— Je vous ai dit qu'il avait dû perdre la tête. Je vous l'ai dit quand vous êtes venue pour la première fois. Vous vous rappelez ?

Elle inclina lentement la tête, rougissant toujours.

— Une vie anormale, repris-je. Un garçon qui faisait des complexes avec, au plus haut degré, le sentiment de sa propre importance. Cela vous sautait aux yeux sur cette photo que vous m'avez montrée. Je ne veux pas faire le psychologue avec vous, mais j'imagine que c'était tout à fait le genre de type à se détraquer complètement à la première occasion. Et puis, il y a cette terrible soif de l'argent qui sévit dans votre famille, à l'exception d'une seule personne.

Elle me souriait maintenant. Si elle se figurait que c'était d'elle que je voulais parler, moi je n'y voyais pas d'inconvénients.

— Il y a une question que je voudrais vous poser, continuai-je. Votre père ne s'était-il pas marié une première fois ?

Elle fit un signe affirmatif.

— Ça explique tout. Leila avait une autre mère. J'aime mieux ça. Dites-m'en davantage. Après tout, je vous ai fourni un certain travail pour la somme exceptionnelle de zéro sou zéro centime.

— Vous avez été payé, répliqua-t-elle d'un ton acerbe. Et bien payé. Par Leila. Et ne vous attendez pas à ce que je l'appelle Mavis Weld. Je ne le ferai certainement pas.

— Vous ne savez pas si je me ferai payer.

— Mais (il y eut une longue pause pendant laquelle ses yeux se portèrent une fois de plus vers le sac) vous l'avez été tout de même.

— Bien. Passons. Pourquoi ne vouliez-vous pas me dire qui elle était ?

— J'avais honte. Elle nous fait honte, à maman et à moi.

— Mais elle ne faisait pas honte à Orrin. Il adorait ça.

— Orrin ? (Un silence. Nouveau coup d'œil vers le sac. Il commençait à m'intriguer prodigieusement, ce sac.) Lui, il était à Hollywood, je suppose qu'il s'y était accoutumé.

— Le cinéma n'est tout de même pas une carrière si infamante, voyons.

— Ce n'était pas seulement ça, dit-elle très vite.

Sa dent attrapa le bord de sa lèvre inférieure ; quelque chose flamboya dans ses yeux et s'y éteignit peu à peu. Je rallumai ma pipe. J'étais trop

fatigué pour extérioriser mes sentiments, si tant est que j'en éprouvais.

— Je sais. Ou du moins je crois deviner. Comment a-t-il pu apprendre sur Steelgrave quelque chose que les flics ignoraient ?

— Mais, euh... je ne sais pas, dit-elle lentement, cherchant ses mots avec la prudence d'un chat qui fait de la voltige sur la crête d'une palissade. Peut-être par ce docteur ?

— Ah ! oui, bien sûr, dis-je avec mon sourire le plus jovial. Lui et Orrin étaient faits pour s'entendre : avec cette passion commune pour les outils pointus !

Elle se renversa dans son fauteuil ; son petit visage avait pris une expression inquiète et tendue, ses yeux trahissaient sa méfiance.

— Voilà que vous redevenez méchant, dit-elle. On dirait que vous vous croyez tenu de l'être, par moments.

— Oui, c'est dommage. Je serais quelqu'un de charmant, si je me laissais aller... Joli sac !

J'attirai vers moi sa besace et l'ouvris d'un coup sec.

Elle bondit et se précipita sur moi.

— Laissez mon sac tranquille !

Je la regardai droit dans les lunettes.

— Vous voulez rentrer à Manhattan, n'est-ce pas ? Aujourd'hui ? Vous avez votre billet et tout ce qu'il vous faut ?

Ses lèvres se crispèrent et elle se rassit lentement.

— Parfait, dis-je. Je ne comptais pas vous en empêcher. Seulement, je me demandais combien de fric vous aviez ramassé dans le coup.

Elle fondit en larmes. J'ouvris le sac et le fouillai en vain, jusqu'au moment où je découvris, tout au fond, une pochette à fermeture éclair. Elle contenait une liasse de billets neufs. Je les tirai et les comptai. C'étaient dix billets de cent tout neufs. Tout propres. On pouvait dire qu'elle était parée pour le voyage.

Je me calai dans mon fauteuil et tapotai la liasse sur le bureau. Elle se taisait, et me lorgnait de ses yeux humides. Je pris dans son sac un mouchoir et le lui jetai. Elle se tamponna les yeux sans détourner le regard. De temps en temps, elle laissait échapper un petit sanglot de détresse, tout à fait décent et plein de dignité.

— C'est Leila qui m'a donné cet argent, dit-elle d'un air doux.

— Vous avez dû vous servir d'arguments-massue !

Elle ouvrit simplement la bouche et avala une larme.

— N'insistons pas. (Je remis la liasse dans le sac, le refermai et le poussai vers elle.) Vous et votre frère, vous faites partie de ces gens qui ne se posent jamais de questions sur le bien-fondé de leurs actions. Il fait chanter sa sœur, puis quand une paire d'aigrefins flaire la combine et lui barbote le beau filon, il s'amène en douce pour leur planter un pic à glace dans la nuque. Sans que ça l'empêche le moins du monde de dormir cette nuit-là. Et vous, vous êtes exactement comme lui. Ce n'est pas Leila qui

vous a donné cet argent. C'est Steelgrave ; en échange de quoi ?

— Vous êtes ignoble, vous êtes vil. Comment osez-vous me dire des choses pareilles ?

— Comment la police a-t-elle su que le docteur Lagardie connaissait Clausen ? Lagardie a cru que c'était moi qui l'avais prévenue. Mais ce n'était pas moi. C'était donc vous. Pourquoi ? Pour obliger votre frère qui avait cessé de vous mettre dans le coup, à se montrer, parce que juste à ce moment-là il venait de perdre ses petits atouts et qu'il se cachait. Je donnerais beaucoup pour voir une de ces lettres qu'il adressait chez vous. Elles devaient être gratinées. J'imagine comment il les écrivait, comment il épiait sa sœur, comment il essayait de la faire poser devant son Leica pendant que ce bon docteur Lagardie attendait dans l'ombre sa part de gâteau. Pourquoi m'avez-vous engagé ?

— Je n'étais au courant de rien, dit-elle calmement.

Elle s'essuya les yeux, remit le mouchoir dans son sac et fit mine de se lever.

— Orrin ne m'a jamais cité aucun nom. Je ne savais même pas qu'il avait perdu ces photos. Je savais seulement qu'il les avait prises et qu'elles avaient une certaine valeur. J'étais venue pour vérifier.

— Vérifier quoi ?

— Qu'Orrin me traitait correctement. Il était tellement mesquin. Il aurait été capable de garder tout l'argent pour lui.

— Pourquoi vous a-t-il téléphoné avant-hier soir ?

— Il avait peur. Le docteur Lagardie commençait à lui faire des scènes. Orrin n'avait pas les photos. On les lui avait prises, mais il ne savait pas qui. Et il avait peur.

— C'est moi qui les avais ! Et qui les ai encore, dis-je. Elles sont dans ce coffre.

Elle tourna lentement la tête vers le coffre et passa sur sa lèvre un index hésitant. Puis elle se tourna vers moi.

— Je ne vous crois pas, dit-elle en m'épiaant comme un chat guette le trou d'une souris.

— Qu'est-ce que vous diriez si on se partageait ces mille dollars ? Vous auriez les photos.

Elle réfléchit :

— Je ne vois pas pourquoi je vous donnerais tout cet argent pour une chose qui ne vous appartient pas, dit-elle.

Puis elle sourit :

— S'il vous plaît, Philip, donnez-les-moi. Je vous en prie. Il faut les rendre à Leila.

— Combien ?

Elle fronça les sourcils et eut l'air outragé.

— C'est ma cliente, maintenant, dis-je. Mais je ne dis pas que je refuse de la rouler. C'est une question de prix.

— Je ne crois pas qu'elles soient en votre possession.

— Très bien.

Je me levai et j'ouvris le coffre. L'instant d'après, je revenais avec l'enveloppe. Je la vidai de son contenu, épreuves et négatif qui s'étalèrent sur mon bureau. Elle les regarda et tendit la main. Je les ramassai, les rassemblai et lui en tendis une de façon qu'elle pût la voir. Quand elle fut sur le point de l'atteindre, je reculai :

— Mais je ne peux pas voir d'aussi loin, gémit-elle.

— Pour voir de près, il faut payer.

— Je ne savais pas que vous étiez un escroc, dit-elle avec dignité.

Je ne répondis rien et rallumai ma pipe.

— Je pourrais vous obliger à les remettre à la police, fit-elle.

— Essayez toujours.

Tout à coup, elle dit très vite :

— Je ne peux vraiment pas vous donner cet argent, vraiment, c'est impossible. Nous..., enfin maman et moi, on a encore beaucoup de dettes à cause de papa, la maison n'est pas finie de payer, et...

— Qu'est-ce que vous avez donné à Steelgrave contre ces billets ?

Sa mâchoire tomba et elle devint affreuse. Elle referma la bouche et serra les lèvres. J'avais maintenant en face de moi une petite figure dure et tendue.

— Vous n'aviez qu'une chose à vendre, dis-je. C'était l'adresse de la maison où Orrin se cachait. Pour Steelgrave, pareille information valait bien mille dollars. C'est tout simple. Il suffit de raccorder les faits. Mais vous ne comprendriez pas. Steelgrave est allé là-bas pour le tuer. Et cet argent, il vous l'a donné en échange de l'adresse.

— C'est Leila qui la lui a donnée, fit-elle d'une voix lointaine.

— Oui, Leila me l'a affirmé. S'il le fallait, Leila le dirait au monde entier. Elle dirait aussi à tout le monde qu'elle a tué Steelgrave, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Leila est une de ces petites starlettes de Hollywood aux mœurs un peu libres dont les principes ne sont peut-être pas très solides ; mais quand il s'agit de montrer du courage elle est toujours à la hauteur. Le pic à glace, ce n'est pas son genre. Et le fric des assassins, ce n'est pas son genre non plus.

Son visage se décolora et devint d'une pâleur mortelle. Sa bouche frémit, se crispa, se noua. Elle repoussa sa chaise et se leva.

— L'assassin de votre propre frère, dis-je très calme. Et c'est vous qui l'avez placé sous les balles. Pour mille dollars. Je souhaite que ça vous profite.

Elle s'écarta de sa chaise, recula de quelques pas. Subitement, elle pouffa.

— Qui peut le prouver ? glapit-elle. Qui est-ce qui reste pour le prouver ? Vous. Mais qu'est-ce que vous êtes ? Un fricoteur de quatre sous, un moins que rien.

Elle partit d'un éclat de rire perçant.

— Voyons. On peut vous avoir pour vingt dollars.

Je tenais toujours le paquet de photos. Je frottai une allumette, fit tomber la pellicule dans le cendrier et la regardai flamber.

Elle s'arrêta net, pétrifiée d'horreur. Je commençai à déchirer les photos en lui souriant.

— Un fricoteur de quatre sous, dis-je. Qu'est-ce que vous attendiez d'autre ? Moi, je ne vendrai ni frère ni sœur. Alors je vends mes clients.

Elle ne bougeait pas. Toute sa fureur était concentrée dans ses yeux. Quand j'eus fini mon petit travail de déchiquetage, j'y mis le feu.

— Je regrette quand même une chose, repris-je. C'est de ne pas assister à votre retour à Manhattan, auprès de cette chère vieille maman. De ne pas voir le crêpage de chignon quand il s'agira de partager le butin. C'est une chose qui vaudra le coup d'œil.

Je touillai le monceau de papiers pour éviter qu'il s'éteignît. Elle s'approcha lentement, pas à pas, les yeux fixés sur le petit tas fumant.

— Je pourrais le dire à la police, murmura-t-elle. Je pourrais dire beaucoup de choses. On me croirait.

— Et moi, je pourrais dire « qui » a tué Steelgrave, dis-je. Parce que je peux désigner ceux qui ne l'ont pas fait. Et on me croirait peut-être.

La petite tête se releva brusquement. Les lunettes miroitèrent. Mais derrière, le regard était vide.

— Soyez tranquille, dis-je. Je ne le ferai pas. Ça ne me coûterait pas assez. Et ça coûterait trop cher à quelqu'un d'autre.

Le téléphone sonna et la fit sursauter. Je me retournai pour décrocher, mis l'oreille à l'écouteur :

— Allô ?

— Vous allez bien, *amigo* ?

Il y eut un bruit derrière moi. Je tournai la tête et vis la porte se refermer. J'étais seul.

— Vous allez bien *amigo* ?

— Je suis fatigué. J'ai passé toute la nuit debout. À part...

— La petite vous a-t-elle appelé ?

— Qui ? La petite sœur ? Elle était ici il y a un instant. Elle s'en retourne à Manhattan, avec la prime.

— La prime ?

— L'argent de poche qu'elle a touché de Steelgrave pour lui livrer son frère.

Il y eut un silence, puis elle dit d'une voix grave :

— C'est impossible que vous sachiez ça, *amigo*.

— Je le sais, comme je sais que je suis assis à ce bureau, et que je vous parle. Comme je sais que j'entends votre voix. Comme je crois savoir, pas tout à fait, mais avec assez d'indices tout de même, qui a tué Steelgrave.

— Ce n'est pas une chose à me dire, *amigo*. Je ne suis pas au-dessus de

tout soupçon. Vous auriez tort de me faire par trop confiance.

— Je commets des erreurs, mais là, je ne me tromperai pas. J'ai brûlé toutes les photos. J'ai essayé de les vendre à Orfamay. Mais elle n'a pas voulu y mettre le prix.

— Vous vous moquez, *amigo* ?

— Moi ? Et de qui ?

Son petit rire tinta au bout du fil.

— Vous voudriez m'emmener déjeuner quelque part ?

— Peut-être. Vous êtes chez vous ?

— *Si*.

— Je passerai vous prendre dans un petit moment.

— J'en serai ravie. Je raccrochai.

La représentation était terminée. Je me trouvais assis dans le théâtre vide. Mais devant le rideau baissé, je voyais se dessiner confusément toute l'intrigue. Certains des acteurs s'estompaient déjà, devenaient vagues et irréels. La petite sœur, en particulier. D'ici à deux jours, je n'arriverais plus à me rappeler son visage. Parce que, d'une certaine façon, c'était un être irréel. Je l'imaginais, trotinant vers Manhattan et sa chère vieille mère avec ces mille beaux dollars tout neufs en poche. Ils avaient coûté la mort de quelques individus, mais ce n'était pas pour la tourmenter bien longtemps. Demain, elle irait au bureau de... Quel était le nom du monsieur, déjà ? Ah oui ! Le docteur Zugmith. Et je la voyais époussetant son bureau avant son arrivée, arrangeant les journaux sur la table de la salle d'attente. Dans sa petite robe stricte, avec ses lunettes et son visage bien savonné, se montrant toujours d'une correction exemplaire avec les clients.

Je changeai de position, consultai ma montre et sortis finalement la bouteille d'Old Forester. Je la humai. Elle sentait bon. Je m'en versai une rasade et la regardai en transparence.

— Docteur Zugmith, fis-je à haute voix comme s'il était assis de l'autre côté du bureau, un verre à la main, lui aussi, je ne vous connais pas très bien et vous ne me connaissez pas du tout. Je ne me mêle généralement pas de donner des conseils à des étrangers. Mais une expérience courte et approfondie de miss Quest me fait changer d'avis. Si jamais cette petite fille vous demande quelque chose, donnez-le-lui en vitesse. N'essayez pas de tergiverser, d'alléguer vos charges ou vos impôts trop lourds. Casquez sans discuter, avec le sourire. Pas de considérations oiseuses sur la question du tien et du mien. La seule chose qui compte, c'est qu'elle soit satisfaite. Bonne chance, docteur, et ne laissez pas traîner d'instruments contondants dans votre cabinet.

Le Château Bercy était un immeuble antique mais remis à neuf récemment. Il possédait le genre de hall qui semble toujours avoir été redécoré par quelque échappé d'asile. Sa tonalité était vert bile, marron cataplasme, gris trottoir, et bleu cul de singe. C'était aussi reposant qu'un furoncle sous le col.

Le petit bureau de réception était vide mais comme le miroir du fond pouvait être transparent, je n'essayai pas de gagner l'escalier en cachette. Je sonnai et un gros bonhomme flasque apparut derrière une cloison.

— Miss Gonzalès ? demandai-je. Pour M. Marlowe. Elle m'attend.

— Mais oui, comment donc, dit-il en agitant ses mains en ailes de pigeon. Certainement. Je vous l'appelle tout de suite.

Il prit le téléphone, gargouilla dedans et le reposa.

— Voilà, monsieur, miss Gonzalès vous fait dire de monter. C'est l'appartement 412. (Il pouffa.) Mais je pense que vous le savez.

— Oui, maintenant, je le sais, répondis-je. Au fait, étiez-vous ici en février dernier ?

— En février dernier ? Février dernier ? Oh ! oui, certainement. En février dernier, j'étais bien ici.

— Vous vous souvenez du soir où Stein s'est fait descendre devant l'immeuble ?

Le sourire disparut de sa grosse face en un clin d'œil.

— Vous êtes inspecteur ?

Il parlait maintenant d'une voix de tête, mal assurée.

— Non, mais votre braguette est ouverte, si ça peut vous intéresser.

Il baissa les yeux, horrifié, et la boutonna d'une main tremblante.

— Oh ! merci, dit-il, merci bien.

Il s'appuya sur le bureau.

— Ce n'était pas exactement devant l'immeuble. Non, pas tout à fait. C'était presque à l'autre coin de rue.

— Il habitait ici, n'est-ce pas ?

— J'aime autant ne pas parler de ça. Je vous assure, j'aime autant pas.

Je fis demi-tour. Il se taisait. Devant l'ascenseur, je me retournai pour le regarder. Il se tenait penché, les mains à plat sur le bureau, le cou tendu dans ma direction. Même à cette distance, il me sembla le voir trembler.

Il n'y avait pas de liftier. Le quatrième étage était peint en gris, le tapis moelleux. Je pressai le bouton de la petite sonnette du 412. Elle tinta faiblement, et la porte s'ouvrit aussitôt. Je trouvai devant moi les magnifiques yeux noirs et le sourire de la bouche trop rouge. Des « slacks » noirs et la chemisette feu, exactement comme la veille.

— *Amigo*, dit-elle doucement.

Elle tendit les bras. Je saisis ses poignets, les amenai l'un contre l'autre, ses deux paumes jointes.

Je la tins ainsi, à bout de bras, ses mains dans les miennes, un petit moment. Ses yeux avaient une expression à la fois tendre et passionnée.

Je lâchai ses poignets, fermai la porte d'un coup d'épaule et dus la frôler pour passer. Comme la première fois.

— Vous devriez les assurer, dis-je, en effleurant un.

Ce n'était pas du factice. Le bout de sein était dur comme un rubis.

Elle partit d'un éclat de rire joyeux. Je m'avançai et inspectai la pièce.

— Mon petit appartement vous plaît-il, *amigo* ?

— Ne dites donc pas « mon petit appartement ». Ça fait grue, ça aussi.

J'évitai de la regarder. Je m'assis sur un divan et me massai le front.

— Quatre heures de sommeil, un verre ou deux et après, je serai de nouveau capable de vous débiter des blagues. Pour le moment, j'ai tout juste la force de parler sérieusement. Mais c'est nécessaire.

Elle vint s'asseoir près de moi. Je secouai la tête.

— Non, restez là-bas. Il faut vraiment que je vous parle.

Elle se mit en face de moi et ses yeux noirs me fixèrent gravement.

— Mais, tout ce que vous voudrez, *amigo*. Je suis toute à vous – du moins je souhaiterais l'être.

— Où habitiez-vous, à Cleveland ?

— À Cleveland ? (Sa voix était douce, presque roucoulante.) Je vous ai dit que j'avais habité Cleveland ?

— Vous m'avez dit que vous l'aviez connu là-bas.

Elle réfléchit et hocha la tête.

— À cette époque, *amigo*, j'étais mariée. Où voulez-vous en venir.

— Donc vous avez habité Cleveland ?

— Oui, dit-elle doucement.

— Comment êtes-vous entrée en relation avec Steelgrave ?

— C'était l'époque où ça faisait chic de connaître un gangster. Une espèce de snobisme à rebours. On allait aux endroits qu'ils étaient censés fréquenter et si on avait de la chance, un soir...

— On se faisait enlever...

Elle hocha la tête avec vivacité.

— C'est plutôt moi qui l'ai enlevé. Il était tout à fait charmant. Vraiment.

— Et le mari, votre mari ? Vous ne vous en souvenez plus ?

Elle sourit :

— Les rues sont pavées de maris plaqués.

— Très juste. On en trouve partout. Même à Bay City.

Cela ne donna pas ce que j'attendais. Elle haussa poliment les épaules.

— Je n'en doute pas.

— Ça pourrait même être un diplômé de la Sorbonne. En train de se morfondre dans une misérable petite ville. À attendre et à espérer. C'est un

hasard qui me plairait assez. Ça fait poétique.

Le sourire poli ne quitta pas son joli visage.

— On est parti chacun de son côté, enchaînai-je. Si loin. Et voilà qu'on se retrouve, amis pour un temps.

Je baissai les yeux et j'examinai mes doigts. Ma tête me faisait un mal de chien. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Elle me tendit une boîte en cristal et j'y pris une cigarette. D'un coffret différent, elle en tira une autre qu'elle ajusta dans sa pince en or.

— J'aimerais essayer une des vôtres, dis-je.

— Mais le tabac mexicain est si âcre, pour la plupart des gens.

— Tant que c'est du tabac, dis-je, en l'observant.

Je me ravisai.

— Non, vous avez raison, je ne crois pas que je l'aimerais.

— Quel est le sens de ce petit jeu de scène ? demanda-t-elle, soudain sur ses gardes.

— Votre concierge fume la marijuana.

Elle hocha lentement la tête.

— Je lui ai déjà fait des observations, répondit-elle. Très souvent.

— *Amigo*, ajoutai-je.

— Quoi ?

— En espagnol, vous n'avez pas un vocabulaire très étendu. Peut-être ne le savez-vous pas très bien. *Amigo*, ça commence à être usé jusqu'à la corde.

— Nous n'allons pas recommencer comme hier après-midi, j'espère ?

— Non. Tout ce que vous avez de mexicain, ce sont deux ou trois expressions du cru, et l'habitude de parler un anglais un peu livresque destiné sans doute à donner l'impression que c'est un langage appris.

Elle ne répondit pas. Elle tirait doucement sur sa cigarette, en souriant.

— J'ai des ennuis au commissariat central, continuai-je. Apparemment, miss Weld a eu la bonne idée de tout dire au grand manitou, Jules Oppenheimer. Il est intervenu et lui a procuré Lee Farrel. Je ne crois pas qu'on la soupçonne pour de bon d'avoir tué Steelgrave. Mais ils sont persuadés que je sais tout et ils ne m'aiment plus.

— Et vous le savez, *amigo* ?

— Je vous l'ai dit au téléphone.

Elle me dévisagea un long moment.

— J'y étais, dit-elle d'une voix brève de femme d'affaires. Ce fut une chose très étrange, vraiment. La petite sœur désirait voir la maison de jeu. Elle n'avait jamais rien vu de ce genre, et comme on avait raconté dans les journaux...

— Elle habitait ici... avec vous ?

— Pas chez moi, *amigo*. Dans une chambre que je lui avais procurée ici.

— Rien d'étonnant qu'elle n'ait pas voulu me donner son adresse. Mais vous n'avez pas dû avoir le temps de lui enseigner le métier.

Elle fronça les sourcils et agita la cigarette brune. Je regardai sa fumée écrire quelque chose d'illisible dans l'air.

— Je vous en prie. Je disais donc qu'elle voulait aller là-bas. Je lui ai téléphoné et il m'a dit qu'on pouvait venir. Quand nous sommes arrivées, il était ivre. C'était la première fois que je le voyais ivre. Il lui a pris la taille en riant et lui a dit qu'elle avait bien gagné son argent, ajoutant qu'il avait quelque chose pour elle. Effectivement, il a tiré de sa poche une liasse de billets enveloppée dans une espèce de chiffon et la lui a remise. Quand elle a déplié le chiffon, j'ai vu qu'il y avait un trou au milieu des billets et le trou était taché de sang.

— Pas très élégant, dis-je. Ça ne lui ressemble d'ailleurs pas du tout.

— Vous ne le connaissiez pas.

— C'est exact. Continuez.

— La petite Orfamay a pris la liasse, elle l'a examinée, puis elle a relevé les yeux et elle a fixé Steelgrave. Son petit visage était impassible, et blanc comme de la craie. Elle lui a dit merci. Elle a ouvert son sac, pour y ranger l'argent – du moins c'est ce que j'ai cru, tout était vraiment si étrange...

— C'est marrant. Je me serais tenu les côtes.

— ... Au lieu de cela elle a sorti un revolver. Celui qu'il avait donné à Mavis, je crois. Le même que celui...

— Je le connais, dis-je. J'ai même joué avec.

— Et, en se retournant, elle l'a tué net, d'une seule balle. C'était vraiment très impressionnant.

Elle porta de nouveau la cigarette à ses lèvres et me sourit. Un curieux sourire, lointain, comme si elle pensait à quelque chose de très ancien.

— Vous l'avez obligée à se confesser à Mavis Weld, dis-je.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Vous, Mavis n'aurait jamais voulu vous croire, hein ?

— Je ne m'y serais pas risquée.

— Ce n'est pas vous qui aviez donné les mille dollars à Orfamay, mon chou ? Pour obtenir l'adresse ? C'est une petite fille capable d'aller très loin pour mille dollars.

— Je ne veux même pas me donner la peine de vous répondre, dit-elle avec dignité.

— Non. Si bien que lorsque vous m'avez expédié là-haut hier soir, vous saviez déjà qu'il était mort et qu'il n'y avait rien à craindre ; toute cette comédie avec le revolver était bel et bien une comédie.

— Je n'aime pas jouer les anges gardiens, dit-elle doucement. La situation était critique et je savais que d'une façon ou d'une autre vous en sortiriez Mavis. Vous étiez le seul à pouvoir le faire. Elle était décidée à tout prendre sur elle.

— Je crois que je ferais bien de boire quelque chose, dis-je. Je suis pompé.

Elle sauta sur ses pieds et alla prendre au bar deux immenses verres de

scotch à l'eau. Elle m'en tendit un, me regardant par-dessus le sien pendant que je le goûtais. Il était merveilleux. J'en bus davantage.

Elle se laissa tomber dans son fauteuil et reprit sa pince en or.

— Je l'ai flanquée à la porte, repris-je enfin. Mavis, je veux dire... Elle jurait qu'elle l'avait tué. Elle avait le revolver. Le jumeau de celui que vous m'aviez donné. Vous n'avez peut-être pas remarqué que le vôtre avait servi.

— Je ne m'y connais pas beaucoup en revolver, répondit-elle d'une voix douce.

— Bien sûr. J'ai compté les balles, et, en admettant qu'il ait été normalement chargé au départ, il en manquait deux. Quest avait reçu deux balles provenant d'un automatique 32. C'était le même calibre. J'avais ramassé les douilles vides, là-bas, dans le cabinet de ce docteur.

— Où donc, *amigo* ?

Amigo. Il allait y avoir du tirage.

— Naturellement, je n'étais pas sûr que c'était le même revolver, mais j'ai pensé que ça valait le coup de tenter l'expérience, ne fût-ce que pour compliquer les choses un peu plus et donner à Mavis ce temps de répit. J'ai donc collé les deux revolvers à Steelgrave et celui qu'il portait, je l'ai caché derrière le bar. C'était un Colt noir. Beaucoup plus conforme à ce qu'il aurait porté, si tant est qu'il en portait un. Même sur une crosse quadrillée, on laisse des empreintes ; à plus forte raison sur une crosse d'ivoire. Steelgrave n'aurait jamais utilisé une arme pareille. Ses yeux étaient ronds, vides et intrigués :

— J'ai peur de ne pas très bien vous suivre...

— De plus s'il avait tué un homme, il l'aurait tué net, et s'en serait assuré. Ce garçon a pu se relever et faire même quelques pas.

Un éclair passa dans ses yeux.

— J'aimerais pouvoir dire qu'il a parlé, continuai-je. Mais il ne l'a pas fait. Il avait les poumons pleins de sang. Il est mort à mes pieds. Là-bas.

— Mais enfin, où ça ? Vous ne m'avez pas dit où ce...

— Est-ce vraiment bien nécessaire ?

Elle prit une gorgée de whisky, sourit et posa son verre.

— Vous étiez présente quand la petite Orfamay lui a donné l'adresse.

— Oui. Bien sûr.

Pas mal, comme rétablissement, mais son sourire était teinté de lassitude.

— Seulement il n'y est pas allé, ajoutai-je.

Sa cigarette resta en suspens. Ce fut tout. Lentement, elle la ramena à ses lèvres et exhala la fumée.

— Ça n'a pas cessé de me crever les yeux, et pourtant je refusais de le voir, dis-je. Steelgrave est Weepy Moyer. Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas ?

— Pas de doute là-dessus, on peut même le prouver.

— Steelgrave est un gangster qui s'est rangé et qui réussit. Sur ces entrefaites, Stein s'amène, prétendant participer aux affaires. Tout cela, je l'invente, mais c'est ainsi que ça a dû se passer. Bon. Stein doit donc disparaître. Steelgrave ne tient à tuer personne – il n'a jamais été accusé d'avoir tué qui que ce soit. Les flics de Cleveland n'auraient aucune raison de venir le cueillir. Il n'y a aucune charge contre lui. Rien de louche, sauf qu'autrefois, il a été plus ou moins en relation avec un gang. Mais il faut qu'il se débarrasse de Stein. Alors il se fait coffrer, puis il sort de prison en soudoyant le médecin, tue Stein et rapplique illico. Quand le meurtre est découvert ceux qui l'ont laissé sortir s'empressent de détruire les traces de sa fugue. Parce que les flics vont s'amener et poser des questions.

— Oui, *amigo*, bien sûr.

Je la regardai, cherchant à découvrir quelque signe de défaillance, mais je n'apercevais toujours rien.

— Jusque-là tout va bien. Mais il faut quand même supposer que ce garçon avait un peu de jugeote. Pourquoi se laisse-t-il mettre à l'ombre pendant dix jours ? Premièrement, pour se donner un alibi. Deuxièmement, parce qu'il sait que tôt ou tard cette question d'identité va être éventée : la police saura qu'il est Weepy Moyer. Alors pourquoi ne pas donner aux flics le temps de faire leur enquête et d'en finir une fois pour toutes ? De cette façon, chaque fois qu'un confrère se fera lessiver dans les parages, il ne courra plus le risque d'être inquiété et mis dans le bain à tort.

— Vous tenez à cette idée, *amigo*.

— Vous allez voir : notre ami Steelgrave est donc en cabane. Mais alors pourquoi va-t-il déjeuner en public le jour même où il sort de taule dans l'intention de descendre Stein ? Et s'il l'a fait, pourquoi le jeune Quest s'est-il précisément trouvé là pour prendre la fameuse photo ? Stein n'avait pas encore été abattu : la photo ne prouvait donc rien.

Je veux bien qu'il y ait des coïncidences heureuses, mais pas à ce point-là. De plus, Steelgrave n'a peut-être pas vu qu'on le photographiait. Mais il a certainement reconnu Quest. Ça ne fait pas de doute. Quest harcelait sa sœur de demandes d'argent, depuis qu'il avait perdu sa place, ou peut-être même avait-il commencé plus tôt. Steelgrave avait la clé de son appartement. Il devait donc l'avoir entendue parler de son frère. Donc, ayant reconnu Quest aux *Danseurs*, il est certain que cette nuit-là entre toutes les nuits, Steelgrave n'aurait pas été tuer Stein, *après*, même s'il en avait eu l'intention.

— C'est maintenant à moi de vous demander où est l'assassin, dit-elle poliment.

— L'assassin est quelqu'un qui connaissait Stein et pouvait l'approcher. Quelqu'un qui connaissait déjà l'existence de cette photo, qui connaissait l'identité de Steelgrave, et qui, voyant que Mavis était en passe de devenir une grande vedette, s'est dit que sa liaison avec Steelgrave était

dangereuse, mais le serait mille fois plus encore si on pouvait faire endosser à Steelgrave l'assassinat de Stein. Quelqu'un qui connaissait Quest pour l'avoir rencontré chez Mavis Weld et l'avoir fait marcher à fond ; et c'était le genre de même à perdre complètement la boule. Qui savait que ces automatiques 32 étaient enregistrés au nom de Steelgrave, bien qu'il ne les ait achetés que pour en faire cadeau à deux femmes de sa connaissance – car si lui-même portait une arme, il s'était bien gardé de la faire enregistrer pour qu'on ne puisse pas la lui attribuer, le cas échéant. Quelqu'un qui savait...

— Assez !

Sa voix fut comme un coup de poignard, mais sans aucun accent de frayeur ni même de colère.

— Vous allez me faire le plaisir de vous taire. Je n'en tolérerais pas davantage. Sortez.

Je me levai. Elle se renversa dans son fauteuil. Je voyais palpiter sa gorge. Elle était exquise, ténébreuse, implacable. Rien n'aurait pu l'atteindre, pas même la justice...

— Pourquoi avez-vous tué Quest ? lui demandai-je.

Elle se leva, s'approcha de moi, de nouveau souriante :

— Pour deux raisons, *amigo*. Il était plus qu'à moitié fou et, en fin de compte, c'est lui qui m'aurait tuée. L'autre raison est que rien de tout ceci – absolument rien – n'a eu l'argent pour mobile. Seulement l'amour.

J'allais lui rire au nez. Je m'arrêtai. Elle était mortellement sérieuse. Cela ne concernait plus ce monde.

— Quel que soit le nombre d'amants qu'une femme peut avoir dans sa vie, murmura-t-elle, il y en a toujours un qu'elle ne peut supporter de se voir prendre. Et celui-là, c'était Steelgrave.

Je ne pus qu'admirer ses beaux yeux noirs :

— Je vous crois, dis-je enfin.

— Embrassez-moi, *amigo*.

— Bon Dieu.

— Il me faut des hommes, *amigo*. Mais celui que j'aimais est mort. Je l'ai tué. Cet homme que je ne voulais pas partager.

— Vous avez attendu longtemps.

— Je peux être patiente, tant qu'il y a un espoir.

— Oh ! Assez de salades !

Elle sourit, magnifique sourire, libre et parfaitement naturel.

— Et vous ne pouvez plus rien, mon chou, à moins de détruire Mavis Weld irrémédiablement.

— Elle a prouvé hier soir qu'elle était prête à le faire elle-même.

— Si elle ne jouait pas la comédie. (Elle me regarda vivement et éclata de rire.) Cela vous est pénible, hein ? Vous l'aimez ?

Je répondis lentement :

— Ça serait vraiment trop bête. Oh ! bien sûr, je pourrais m'asseoir à

côté d'elle et lui tenir la main dans le noir, mais pour combien de temps ? Bientôt elle va s'envoler vers un monde prestigieux et futile, luxueux et artificiel, un monde asexué. Elle ne sera plus un être de chair et d'os. Rien qu'une voix sur une bande sonore, un visage sur un écran. Moi, j'en veux davantage.

Je gagnai la porte sans lui tourner le dos. Non que je m'attendisse à être canardé. Mais je pensai qu'elle préférerait m'avoir ainsi, incapable de remuer désormais le petit doigt.

Je la regardai une dernière fois avant d'ouvrir la porte. Mince, brune et ravissante, et souriant toujours. Exhalant la sensualité par tous les pores. Totalement au-delà des lois morales de ce monde et d'aucun autre que je puisse imaginer.

Je sortis sans bruit. Sa voix me parvint, très douce, au moment où je poussais la porte.

— *Quando*. Je vous aimais bien. C'est vraiment trop dommage.

Je refermai la porte derrière moi.

En bas, dans le vestibule, un homme attendait l'ascenseur. Grand, maigre, le chapeau baissé sur les yeux et malgré la chaleur, engoncé dans un pardessus au col relevé, dans lequel il avait enfoui le menton.

— Docteur Lagardie, murmurai-je.

Il me jeta un coup d'œil sans me reconnaître. Il entra dans l'ascenseur et disparut bientôt.

Je m'approchai du bureau et sonnai de toutes mes forces. Le gros concierge, parut, avec un sourire douloureux sur sa bouche molle. Ses yeux avaient perdu leur éclat.

— Le téléphone.

Il posa l'appareil sur le bureau. Je composai le numéro de Police-Secours. Une voix me répondit :

— Allô. Ici la police.

— Je vous appelle du Château Bercy. Au coin des rues Franklin et Girard, à Hollywood. Un certain Vincent Lagardie, recherché par les lieutenants French et Beifus de la brigade criminelle, vient de monter à l'appartement 412. C'est Philip Marlowe, détective privé, qui téléphone.

— Franklin et Girard ? Restez sur place. Vous êtes armé ?

— Oui.

— S'il essaie de fuir, retenez-le.

Je raccrochai et m'essuyai la bouche. Le gros concierge s'était accoudé sur le comptoir, un cercle blanc autour des yeux.

Ils arrivèrent très vite, mais cependant, trop tard. Peut-être aurais-je dû l'arrêter. Peut-être avais-je le pressentiment de ce qu'il allait faire et l'ai-je laissé délibérément poursuivre sa route. Parfois, quand je suis déprimé, j'essaie de raisonner la chose. Mais tout s'embrouille aussitôt. Ce fut ainsi pendant toute l'affaire. Jamais un seul moment où j'aie pu me laisser aller à mes réactions naturelles, sans aussitôt me demander si cela ne risquait

pas de nuire à quelqu'un envers qui je m'étais engagé.

Quand ils enfoncèrent la porte, il était assis sur le divan et la tenait pressée sur son cœur. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, mais ses yeux étaient révulsés, une écume sanglante sortait de sa bouche. Il s'était cruellement mordu la langue.

Collé à la chemisette feu, sous le sein gauche, se dressait un manche en argent sculpté que je connaissais bien. Une femme nue. Les yeux de miss Dolorès Gonzalès étaient entrouverts et il y avait sur ses lèvres l'ombre d'un sourire provocant.

— Le sourire d'Hippocrate, dit l'interne en soupirant. Ça lui va très bien.

Il jeta un bref coup d'œil sur le docteur Lagardie, qui, à en juger par sa figure, ne voyait rien, n'entendait rien.

— Encore un qui a perdu ses illusions, dit l'interne.

Et se penchant sur Dolorès, il lui ferma les yeux.